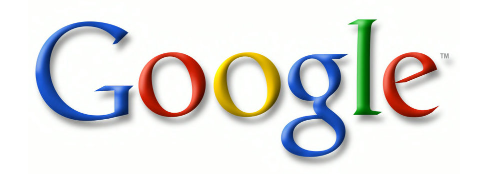
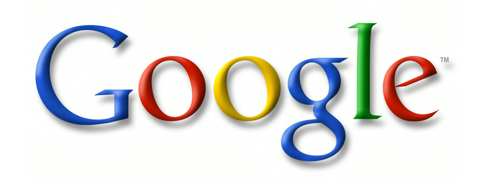
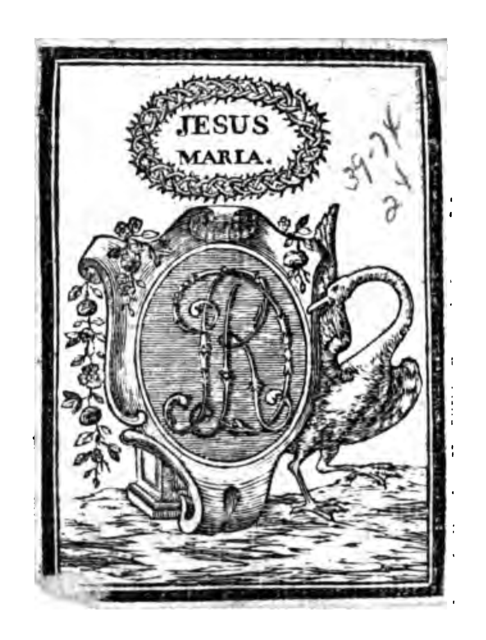


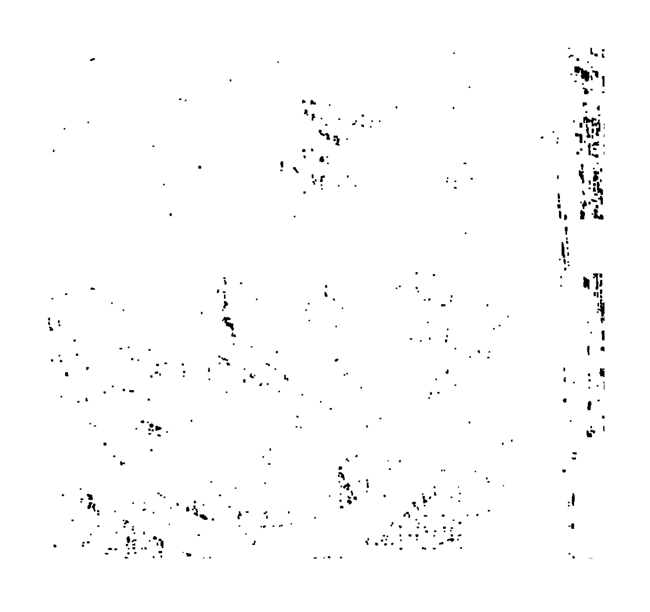





JESUS
MARIA.

7 .. 115

G. A. Tash




LAZARE GONZALE
OMME DE
Ce facetieux Argoulet
A fait de tours durant sa vie
Plus que n'a fait Jodelet,
Ni tous ceux de sa manie ;
Mais pour dire la v
Considerant ses infor
Sa vie n'a jamais e
Que le iouet de la fort

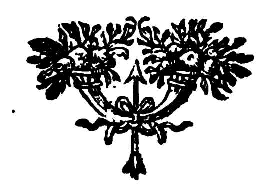
LA VIE
ET
AVANTURES
DE
LAZARILLE
DE TORMES,

ECRITES PAR LUI-MESME.

Traduction Nouvelle sur le véritable Original Espagnol.

Enrichie de Figures.

PREMIERE PARTIE.



A BRUXELLES,
Chez GEORGE DE BACKER, Marchand Libraire.

M. DCC. XLIV.



AVIS
DE
CETTE NOUVELLE
EDITION.



Omme parmi les derniéres Editions qu'on a publiées de la Vie & Avantures de Lazarille le Tormes, il s'en trouve plusieurs remplies de Fables & Contes faits à plaisir ; d'autres où l'on a omis dans la seconde Partie plusieurs Chapitres autant curieux que divertissant. Et com-

Préface de l'Original, au bien que la conclusion, s blent y avoir été conçuë quelqu'un qui n'étoit en ni dans l'Esprit ni d le sens de l'Auteur. J'ai ché de réparer ses défa & quelques autres qui p vent avoir en la même c se & le Lecteur peut cr qu'e je l'ai fait sur de b Mémoires J'aurois volont retranché les Titres des C pitres, qui m'ont parû posez aussi, & qui sont d' leurs assez mal entendus. Mais on a voulu qu'il y eût, & j'y en ai mis à maniére. J'en ai usé au

m

ent à l'égard de la Mon-ye d'Espagne, qui entre ins la plûpart des comptes le Lazarille. J'ai laissé les oms de Réale, *de* Mara-edis, *de* Blanca, *où je les i trouvez: Mais j'ai traduit* Blanca *un Blanc, qui étoit utrefois une Monnoye assez ommune en France, dont il est resté que le nom: Et fin que le Lecteur qui ne çait pas la valeur de ces es-péces, n'y soit pas embarassé, & puisse mieux voir où st le bon du compte; je dois ui dire ici qu'une Réale vaut ept sols six derniers de notre Monnoye, ou trentre-quatre*

Ma-

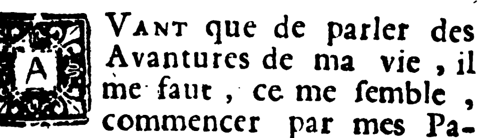
Maravedis ; le Marav[...] fait par conséquent un de Double & quelque chose plus ; & le Blanca *, j'ai traduit Blanc - est la [...]tié d'un Maravedis. Si veut enfin considérer qu'il git ici d'un Drille qui [...] lui - même ses Avantures, des Avantures qui sont a[...] différentes des nôtres, il reste plus rien à dire sur te Traduction, qui n'est d'ailleurs d'assez de conséqu[...]ce, pour apprébender quelqu'un s'amuse à la tiquer.*

LA

LA VIE ET AVANTURES DE LAZARILLE DE TORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Traitant de ses Parens, sa Naissance, & les Amours d'Antoinette Perez sa Mere, Avec le More Zaïde.



AVANT que de parler des Avantures de ma vie, il me faut, ce me semble, commencer par mes Parens, ma Naissance, mon Nom, &

l'origine d'icelui. Je suis Fils de T
mas Gonzales & d'Antoinette
rez natifs de Tejares Fauxbourg
Salamanque. On me nomma La
rilles de Tormes, pour être né
la Riviére de ce nom, comme o
verra par la suite.

Mon Pere, (Dieu lui soit propi
tenoit depuis quinze ans un Mo
sur la Riviére de Tormes, où il e
ça le métier de Meunier expérim
té. Ma Mere enceinte, y étant
nuit, le mal d'enfant lui prit &
pressa si fort, que ne pouvant p
ter plus loin le fardeau, elle y
coucha de moi, desorte qu'avec
stice je me puis dire être né sur
dite Riviére.

J'eus à peine atteint l'âge de
ans, lorsque mon Pere fut ac
d'avoir donné malicieusement q
ques saignées aux sacs de ses
lans, surquoi il fut pris, confes
tout, & souffrit patiemment le
timent de la justice, ce qui me
espérer, qu'il est, selon l'Evang
du nombre des bienheureux e
gloire de Dieu.

En même ... les ... une Armée ...tre les Mores, d... ...si ... mon ...e (se trouvant b... ...ni ... son Païs, ...r les raisons m... ...nt ... nées) prit ...ti sous un Officier ... r condui... son bagage. Son Maître y mou..., & mon Pere le suivit en fidelle ...rviteur en l'autre monde.

Ma Mere se trouvant seule sans ...ri, sans suport ni apui, résolut d'a...ir recours aux gens de bien, & de ...conformer à leurs maniéres de vi... ...honnêtement. Elle vint à cette fin ...meurer en Ville, y loüa une petite ...aison, traita quelques Ecoliers, & ...nchit le linge des Palfreniers du ...ommandeur de la Magdelaine. Fré...entant ainsi les écuries, un More, ...se mêloit à penser les Chevaux, ...voyant, ligua commerce avec elle, ...ma Mere de son côté en devint ...en-tôt éperdüëment amoureuse.

...ls furent si bons amis dans peu de ...ms, que le More venoit souvent ...soirs chez-nous, & ne s'en retour...oit que les matins ; il y vint aussi ...uelquefois en plein jour sous pré...xte d'acheter des œufs, quoique

nous n'eussions point de Poules, & entroit ainsi chez nous aussi librement comme chez lui.

D'abord cette familiarité ne m plaisoit point du tout, sa couleu noire jointe à sa mine impitoyable me firent peur, je le querellois d ce qu'il entroit si librement che nous; mais aperçevant à la fin qu ces visites rendoient notre ordinair meilleure, je m'en accommodois l mieux du monde : en effet, il n nous vint jamais voir, qu'il n'aporta quelque bon morçeau de viande il nous fournissoit de pain, de vin même de bois en hyver.

Il étoit difficile que ce commerc dura long-tems, sans qu'on s'en apperçût. Ma Mere nous fit present u beau matin d'un joli petit More dont j'eus le soin de le bercer.

Il me souvint que le Négre voulant un jour se joüer avec mon peti Frere; le pauvre enfant nous voyan blancs ma Mere & moi, & son Per si noir, s'enfuit vers ma Mere, & l montrant au doigt, Mamam, la bête, disoit-il, dequoi le More se met

tan

tant à rire, le nomma petit Bâtard.

Tout Enfant que j'étois, je fis réfléxion sur ce que dit mon petit Frere, disant en moi-même, ma foi il y a bien des gens au monde qui font des reproches aux autres, faute de se connoître eux-mêmes.

Le malheur voulut que le commerce de Zaïde (c'étoit le nom du More) vint aux oreilles de l'Intendant de la maison, qui faisant réfléxion sur la conduite, s'aperçût que mon Beau-pere déroboit la moitié de l'avoine, qu'on lui donnoit chaque jour pour les Chevaux; que le son, le bois, les étrilles, brosses, & les couvertures des chevaux, le linge, enfin tout s'évanoüissoit dans l'écurie, sous prétexte d'être perdu, que ne trouvant plus rien dequoi fournir à l'entretien & subsistance de ma Mere & de l'Enfant, le charitable More déferroit même les Chevaux pour en faire de l'argent.

On lui prouva tout ce que je viens de dire, & bien d'autres choses encore: car on m'interrogoit en me menaçant, & la crainte me fit dé-

clarer plus qu'on ne me demandoit, jusqu'à avoüer même que j'étois allé vendre, par ordre de ma Mere, certaine vielle serrure que le More lui avoit donné.

Mon Beau-pere fut foüetté *in forma amplissimâ*, & on fit défense à ma Mere, sur peine de punition corporelle, de ne mettre plus le pied dans l'Hôtel du Commandeur, & de ne plus revoir le More chez elle.

La pauvre femme ne voulant pas jetter le manche après la coignée, fit de nécessité vertu; & se soûmit sans murmure à la cruelle sentence. Mais afin de se tirer de misére, & de s'ôter d'entre les mauvaises langues, elle changea de quartier, & s'alla mettre à servir ceux de la Maison de Salonne, où elle souffrit mille fâcheries & peines, pendant qu'elle acheva de mettre mon petit Frere en état de marcher seul: pour moi j'étois assez grand, pour pouvoir aller chercher du Vin & de la Chandelle pour les Hôtes & leur rendre d'autres petits services de cette nature.

CHA

Chap. 2. T. 1.



Lazarille mis au Service d'un

CHAPITRE II.

Lazarille est mis au service d'un Aveugle par sa Mere. Quel homme étoit cet Aveugle, & les croustilleux tours qu'ils se joüérent réciproquement.

UN Aveugle vint loger dans cette Hôtellerie, & ayant entendu parler de moi, il jugea que je pourrois être propre à le conduire, il me demanda donc à ma Mere, laquelle ne se faisant pas beaucoup prier, me donna à lui. Elle lui dit seulement que j'étois Fils d'un bon Perè, qui étoit mort pour la défense de la Foi à la bataille des Gelves: qu'elle espéroit avec la grace de Dieu, que je ne serois pas moins honnête homme que lui; & que, comme j'étois un pauvre Orphelin, il devoit me servir de Pere.

L'Aveugle lui promit plus qu'elle ne voulut, & l'assura qu'il me re-

garderoit , non pas comme ferviteur, mais comme fon propre Fils : Après ces affûrances , je me mis à fervir & à conduire ce nouveau , mais vieux Maître.

Il demeura encore quelque jours à Salamanque ; mais n'y trouvant pas de profit affez grand , il réfolut de décamper. Sur notre départ , j'allai prendre congé de ma Mere , qui me donna fa bénédiction en pleurant , me difant : mon Fils, le cœur me dit que je ne te verrai plus , fois honnête homme , & Dieu te conduife ; Je t'ai élevé avec foin , je t'ai donné un bon Maître , fais-en ton profit.

Après ceci je fus joindre mon Maître qui m'attendoit pour partir , & nous fortîmes enfemble de Salamanque. Arrivant au Pont , j'aperçûs à l'entrée d'icelui certaine figure de pierre femblable à un Taureau ; l'Aveugle me dit d'en aprocher , & étant bien près , Lazare , dit-il , écoûte , tu entendras un grand bruit au-dedans. Je fus affez fimple de le croire ; mais lorfque l'Aveugle connut que j'avois Avancé la tête, il me

la poussa si rudement contre ce Diable de Taureau, qu'il faillit à me la briser en piéces : je me ressentis plus de trois jours de ce vilain coup de corne.

L'Aveugle se prit à rire du tour qu'il m'avoit joüé, & me dit pour consolation : aprens, pauvre innocent, qu'un garçon d'Aveugle en doit sçavoir plus que le Diable. Je compris d'abord l'énigme, & me sentant comme éveillé de la simplicité d'enfant que j'étois, je dis en moi-même, il a ma foi raison : il me faut ouvrir les yeux, & songer à mes affaires ; car dans l'état où je suis, je me trouve abandonné de tous, & personne n'a soin de moi.

Nous poursuivîmes notre voyage, pendant qu'il m'aprit dans peu de jours le jargon, & me trouvant rempli d'esprit, il en témoigna beaucoup de joye, disant ; Lazare, mon Ami, je ne te puis donner or, ni argent, mais bien de bonnes instructions, pour gagner ta vie & te comporter honnêtement, tu n'en manqueras pas avec moi. En

effet, il me tint parole; & je puis dire, qu'après Dieu, je lui dois tout: & que tout Aveugle qu'il étoit, il m'éclaira, & me mit dans la bonne voye.

Je pourrois me passer de raconter ces sortes d'enfances & de sottises; mais il me semble quelque peu nécessaire, tant pour me préparer ce que j'ai à dire dans la suite; que pour faire voir que c'est une vertu, de se pouvoir élever du néant, & au contraire un vice en se laissant abaisser étant élevé.

Pour revenir à notre Aveugle, & vous conter ses gestes & tours, je dirai que Dieu n'en créa jamais de plus rusé, ni plus fin que lui. C étoit un aigle en son fait. Il sçavoit par cœur plus d'Oraisons que tous les Aveugles d'Espagne. Il les recitoit fort distinctement, d'un ton bas, posé & intelligible, faisant retentir toute l'Eglise: ceci fut accompagné d'une posture humble & dévote, sans gesticuler, ni grimacer de la bouche, ni visage, ni des yeux, comme font la plûpart des Aveugles mal élevez

Il avoit de plus mille inventions & maniéres de s'attirer de la pratique, & d'atraper de l'argent. Il se vantoit de sçavoir des priéres pour différens besoins & effets ; pour les femmes stériles, afin que Dieu leur donnât des enfans ; pour celles qui étoient en travail, afin de les délivrer promptement ; enfin pour bien remettre les femmes avec leurs maris.

Il se mêloit aussi de prédire aux femmes enceintes s'ils feroient un fils ou une fille. En fait de médecine, Gallien étoit à peine son Novice, & n'en sçavoit pas la moitié ; il avoit mille sortes de remédes pour le mal des dents, pour la pamoison, pour le mal de matrice ; personne enfin ne se plaignoit à lui de quelque mal, ou incommodité que ce fut, qu'il n'eut d'abord une Recette à la main ; A l'un il dit faites ceci ; à l'autre, faites cela ; prenez une telle racine, cüeillez une telle herbe. Il s'attiroit ainsi tout le monde, & sur tout les femmes qui ajoûtoient foi à tout ce qu'il leur disoit, & ne juroient que par leur Aveugle.

C'étoit aussi avec elles qu'il fit le plus grand gain, il profitoit lui seul, au moyen de ses artifices, plus en un mois, que cent Aveugles en un an. Cependant avec tout son gain, c'étoit l'homme du monde le plus avare & le plus vilain que j'aye connu. Il ne se contenta pas de me faire mourir de faim; mais il se laissoit encore mourir lui-même.

Un sot y seroit mort cent fois; mais par ma subtilité & mes bons tours, j'ai toûjours, ou le plus souvent, (malgré toute son industrie) tâché d'attraper la plus grosse & meilleure portion. Pour cette fin, je me servis de quelques stratagêmes & tromperies endiablées, dont je vais faire le recit, quoique je ne m'en sois pas toûjours bien trouvé.

Il portoit le Pain & tout ce qu'on lui donnoit dans une besace de toile, qu'il fermoit d'un anneau de fer & d'un cadenat; & lorsqu'il falloit y mettre ou en ôter quelque chose, c'étoit avec tant de précaution & en si bon compte, que le plus fin ne l'eût attrapé d'une miette.

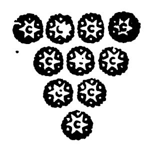
Je

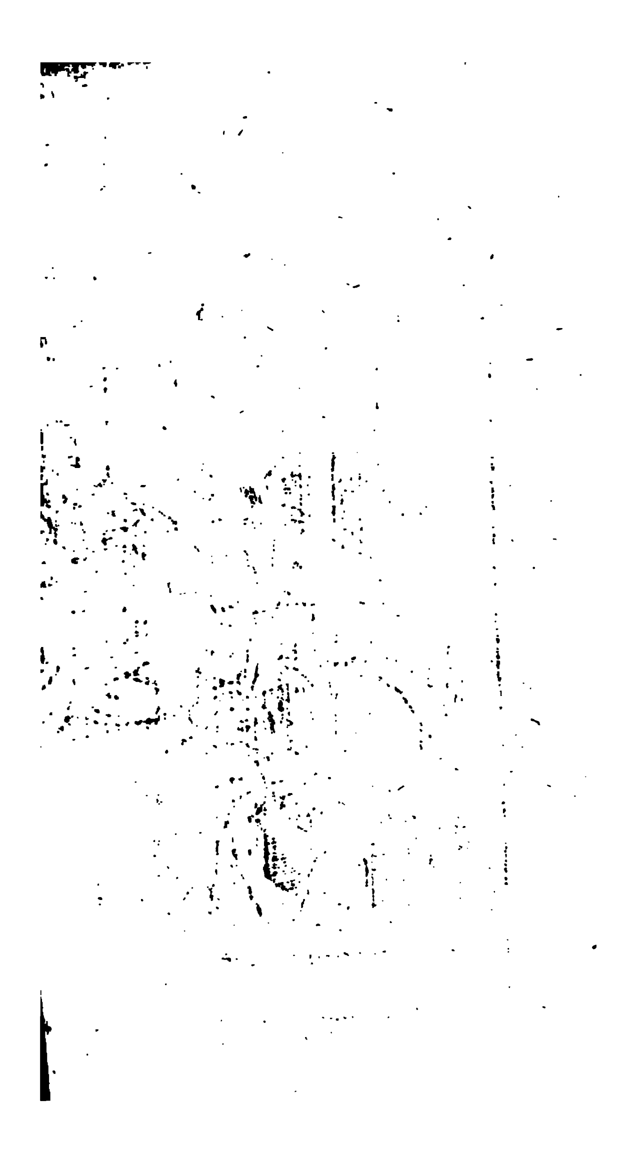
Je prenois le peu de miſérables bribes dont il me faiſoit part, je les avalois en deux bouchées; mais quand il avoit fermé ſon cadenat, & n'y ſongeoit plus, me croyant occupé à autre choſe, je m'aprochois doucement du ſac, & le découſant par un côté, j'en tirois non-ſeulement du pain, mais fort bons morçeaux de lard, d'Andoüille & autre choſe; le recouſant chaque fois fort proprement; de ſorte, que ſi je ne mangeois pas autant que je l'euſſe ſouhaité, du moins en avois-je aſſez pour m'empêcher de mourir de faim.

Tout ce que je pouvois lui excroquer d'argent je le portois en demi-blancs ſur moi & lorſqu'on lui donnoit l'aumône, on n'avoit pas plûtôt lâché un blanc de la main, que je le mettois dans ma bouche, & tenant un demi-blanc tout prêt, quelque habile que fut l'Aveugle à me tendre la main il trouvoit le change fait, & l'aumône réduite à la moitié. Il ne manquoit point de s'en plaindre à moi, s'apercevant d'abord au maniement que ce n'étoit qu'un demi-blanc,

blanc, il me dit que Diable veut dire ceci, Lazare, on ne me donne, depuis que tu es avec moi, que des demi-blancs, & auparavant on me donnoit au moins un entier, souvent même un Maravedis. Il faut que je t'attribuë ce malheur.

Aussi ne manquoit-il point de n'y rien mettre du sien; car il me commandoit de l'avertir à mesure que ceux qui le faisoient prier, s'éloignoient: il me dit, de le tirer par le manteau, & d'abord il cessoit de continuer l'oraison, commençant de nouveau à crier: bonnes ames, je dirai l'oraison d'un tel Saint, ou d'une telle Sainte. Il auroit fallu être sourd, pour ne point l'entendre.







Lazarille boit le vin de l'aveug

CHAPITRE III.

Lazarille trouve le moyen d'attraper le vin de l'Aveugle par plusieurs stratagêmes, il en reçoit enfin une cruelle punition.

PEndant nos répas, il avoit coûtume de mettre son vin, qui étoit dans un pot de terre, à côté de lui: je le pris subtilement, & lui aïant donné un couple de baisers muets, je le remettois aussi vîte que je l'avois ôté. Ceci ne me dura guére; car il s'aperçût aux traits qu'il en tiroit, qu'il n'y trouvoit point son compte. Pour le garder donc sûrement, il ne quittoit plus le pot de sa main pendant le repas, & le tenoit toûjours par l'anse.

Toute sa précaution n'aboutit qu'à me rendre plus industrieux, & ne lui servit de rien; car au moyen d'une longue paille de seigle, dont je mis un bout dans le Pot, j'eus bien-tôt trouvé le tour de le vuider, en suçant de l'autre bout partie du vin: ce qui me réüssit quelques-tems, jusqu'à

qu'à ce qu'il m'entendit, je per
fuçer; car le traître changeant d'av
commença à le tenir entre ses g
noux, & à y mettre une main dessu
pendant qu'il mangeoit de l'autre

Voyant enfin que l'invention
la paille m'étoit inutile, & accoût
mé au vin comme je l'étois, je m'
serois moins passé que de chemise
je m'avisai donc de faire un petit tr
au fond du Pot, que je bouchai su
tilement d'une placque de cire fo
mince: à l'heure du repas je m'assec
à terre, & feignant avoir froid, je n
fourrois à reculons entre les jamb
de l'Aveugle. Je pris d'abord la lar
pe, & l'aprochant du trou que
avois fait, la cire se fondoit aussi-tô
& il se couloit doucement une peti
fontaine de vin dans ma bouche, sa
qu'il s'en perdit une seule goute.

Lorsque mon Pauvre Aveugle
venoit à la charge pour boire,
n'y trouvoit plus rien, il donnoit a
diable & le pot & le vin, ne pouva
deviner ce que ce pouvoit être.

Vous ne m'accuserez point mai
tenant, lui dis-je, d'avoir bû vot

Vous y avez mis bon ordre, u merci. Il ne me dit mot, il tour-ant le pot de tous côtez & taton-i bien par tout, qu'il trouva mal-reusement le trou. Il n'en fit pas blant sur l'heure: le lendemain je ; attraper son vin comme de coû-ie; ayant ajusté le pot, & ne pen-: à rien moins qu'au stratagême icieux de notre Aveugle, je me entre ses jambes à l'ordinaire. dant donc que je recevois ces ces gorgées, le visage en haut & yeux à demi fermez, l'Aveugle agé prit son tems pour se venger noi:il leva promptement des deux ns ce doux mais cruel pot de ter-& me le déchargea sur le visage oute sa force : de sorte que ne :tendant à rien moins qu'à cela, réjoüissant au contraire du plai-e boire à mon aise, je m'imaginai s ce moment, que le plancher me boit sur la tête.

.e coup du pot fut si bien assuré, l m'ôta le jugement & la connois-·e, le pot se mit en mille piéces, .'en entra même quelques-unes bien

bien avant dans le visage, qui me le balafrérent en plusieurs endroits, & me cassérent les dents, qui me manquent encore aujourd'hui.

Dès le même moment, Dieu me le pardonne, je conçus certaine aversion & haine contre ce maudit Aveugle. Il avoit beau me penser & caresser; parmi toutes ses flâteries, je ne connus que trop la joye qu'il avoit, de m'avoir si cruellement châtié, ce qui me tint toûjours au cœur.

Il me lava les blessures qu'il m'avoit faites avec du vin, & me disoit en soûriant: qu'en dis-tu, Lazare, ce qui t'a fait le mal, te guérit & te rend la santé: il avoit beau dire, sa raillerie n'eut pas la minne de me plaire.

Me voyant à demi guéri de contusions & playes, dont j'étois défiguré, je considérois qu'il ne falloit pas que l'Aveugle me donnât souvent de semblables coups, pour se défaire bien-tôt de moi. Je résolus donc de le prévenir, & de me délivrer de lui. Je n'en fis pourtant rien sur le champ, voulant prendre mon tems

afi.

afin de me venger mieux à mon aise.

Quand j'aurois eu assez de bonté pour oublier le passé, & lui pardonner le fâcheux coup de pot, le mauvais traitement qu'il me fit toûjours du depuis, n'auroit pas manqué de m'en faire ressouvenir. Il ne cessoit jamais de me battre, de me donner des bourrades de son bâton, & de me tirer les cheveux: & si quelque personne charitable venoit à s'en formaliser, il se jettoit à l'instant sur le conte du pot. Vous croyez peut-être disoit-il, que ce soit un pauvre innocent, écoûtez, je vous prie, de quoi il est capable, & dites-moi, si le Diable pourroit jamais inventer un tour semblable à celui-ci.

Ceux qui l'entendoient ne pouvoient s'empêcher de se signer de Croix, en disant: voyez, qui auroit jamais pensé, qu'un si petit garçon eût été capable d'une telle malice; & nous quittant en riant, châtiez, châtiez-le, dirent-ils à l'Aveugle, le bon Dieu vous en récompensera. S'ils le disoient à un Aveugle, je vous jure que ce n'étoit pas toute-

fois

fois à un ſourd : car il ſuivoit exactement leur conſeil.

Je m'en vangeois auſſi de mon côté autant que je le pouvois, le menant toûjours par les plus méchans chemins. S'il y avoit quelque tas de pierre, ou quelque amas de bouë, il étoit ſûr de paſſer par-là. Il ne m'importe guére d'en avoir ma part, je me crévois volontiers un œil, pour en crever deux, à celui qui n'en avoit point.

A chaque faux pas qu'il faiſoit, il me coignoit du bout de ſon bâton le derriere de la tête, que j'avois toûjours pleine de boſſes, ou pelée de ſa main. J'avois beau jurer, que ce n'étoit point ma faute, & qu'il n'y avoit point de plus beau chemin, cela ne me ſervoit de rien, le traître étoit trop fin pour me croire.

Pour vous faire comprendre à quel point il étoit, il faut que je vous raconte, ce qui m'arriva une fois avec lui. Vous jugerez par cet échantillon de la fineſſe de ce ruſé compere.

CHA-

Chap. 4. T. 1.



Lazarille tire de la broche l'andouille et y met un navet en la place

CHAPITRE IV.

mme une Grappe de Raisin fut bien-tôt dépêchée. L'Andoüille changée en Navet, & ce qui en arriva.

LOrsque nous sortîmes de Salamanque, son dessein étoit de venir du côté de Tolede. Quoique les charitez n'y fussent pas i grandes, il trouvoit que le monde y étoit plus à son aise, il s'en tenoit au proverbe, qui dit : *qu'il y a plus à faire avec le Riche impitoyable, qu'avec le Gueux charitable.* Nous en prîmes dont le chemin, passant toûjours par les meilleurs Bourgs. Dans ceux où nous trouvions notre compte, nous y séjournions ; mais pour les autres, nous en décampions au plus vîte.

Nous arrivâmes à un Village qu'on

qu'on nomme Almorox dans le
des vendanges. Un Vendangeu
donna, par charité une Grap
Raisin. Mon Aveugle l'auro
lontiers gardée pour le lende
mais comme elle avoit déja ét
sée dans les paniers, & qu'elle
fort meure; s'il l'avoit mise d
sac, elle se seroit égrenée, & a
gâté tout le reste. Il fallut do
manger, en dépit qu'il en eû
il voulut profiter de cette occ
pour me donner quelque dou
après m'avoir grondé & battu
le long du jour.

Nous nous asseyâmes dans u
min creux près d'un haye. V
Lazare, me dit-il, je veux qu
nous réjoüissions aujourd'hui.
geons cette Grappe de Raisi
semble, & partageons-là c
freres. Pour le faire fidellen
tu n'en prendras qu'un grair
fois & moi une autre; mais r
trompe point, & n'en prei
mais qu'un à la fois; de mo
té je te promets de faire de r
Cela fut arrêté; nous comm

mes , m is le cond coup , le traître changea de pensée, & se mit à les prendre deux à deux soupçonnant que j'en ferois autant.

Voyant donc qu'il rompoit le marché, je ne me contentai pas de faire comme lui, je les prenois deux à deux trois à trois, plus ou moins selon la rencontre, jusqu'à la fin.

Ayant achev il c meura quelque-tems la Gr la main ; puis branlant la tê , il me dit. Tu m'as trompé , Lazare , & je jurerois bien sur mon ame que tu les a pris trois à tr Moi , lui dis-je , je vous en dem e pardon , s'il vous plaît , j'ai n conscience comme toute autre.

A d'autres , repliqua le malin Aveugle, je suis très-assuré de ce que je viens de te dire , cela ne peut être autrement. Tu me les a vûs prendre deux à deux ; & comme tu n'as répondu mot , il faut absolument que tu les ayent mangez trois à trois. J'eus peine à m'empêcher de m'éclater de rire , & sans répliquer davantage , je ne laissai pas de comprendre

prendre la verité de son discou

Afin de n'être pas ennuyar Lecteur, je passerai sous silence sieurs choses, autant plaisantes remarquables, qui m'arrivi avec ce premier Maître ; & me tenterai de finir par cette suiv: qu'on n'admettra point pou moindre de mes Avantures.

Nous étions logez dans un tellerie à Escalona ville capita ce Duché. Il me donna un doüille grasse afin de la faire r & ayant achevé de manger les i qu'il m'avoit fait mettre sous la che, il tira un Maravedis c Bourse, me commandant de lui chercher du vin au Cabaret.

Le proverbe assez ancien dit : *que l'occasion fait le Larro* trouva véritable à cette renco car le Diable ne manqua pas servir de celle-ci pour me ten se trouva dans le coin de la C née un gros Navet à demi pc & qu'on n'avoit jetté-là, que qu'il n'étoit pas bon pour met pot. Nous étions seuls l'Aveu

oi, la fumée de l'Andoüille m'a-
oit déja pris par le nez ; mais ne
oyant aucun reméde d'en goûter
ne parce ce coup, je proposai toute
crainte & résolus de risquer tout ce
qui pouvoit en arriver. Pendant
donc que l'aveugle étoit occupé à
tirer le Maravedis de sa bourse, je
tirai subtillement l'Andoüille de la
broche, embrochant habillement
un Navet en sa place. Je pris l'ar-
gent pour le Vin que mon Maître
me donna, je lui remis la broche &
il commença à tourner, voulant
faire rôtir ce qui avoit été jugé in-
digne d'être boüilli.

J'allai chercher le Vin ; en che-
min faisant, j'eus bien-tôt dépêché
l'Andoüille. A mon retour, je trou-
vai mon pauvre Aveugle qui pres-
soit le Navet rôti entre deux tran-
ches de pain, croyant que ce fut
Andoüille : mais comme il voulut
mordre dedans, & voulant en em-
porter une partie à la premiére bou-
chée, il s'aperçût du tour. Voyant
donc que ce n'étoit qu'un Navet,
il palit de colére, ne sçachant où il

en étoit. Qu'eſt-ce ceci, Lazarille, me dit-il.

Ne ſuis-je pas bien miſérable, l'interrompois-je, ne voudriez-vous pas m'accuſer de quelque choſe? Vous ſçavez que je viens de chercher le Vin, quelqu'un ſera entré céans, & afin de ſe divertir vous aura joüé ce tour.

Non, non, répondit l'aveugle, je n'ai point lâché la broche de la main, & perſonne n'y a touché. Je commençai à jurer que je n'en ſçavois rien, & à proteſter que je n'y avois aucune part : mais tous mes ſermens furent inutils, n'étant pas poſſible de rien cacher à l'eſprit clairvoyant de ce maudit Aveugle.

Il ſe leve promptement, & me prenant par la tête il ſe mit à ſentir mon haleine. Dans la rage où il étoit, il ne fit pas la choſe à demi, mais m'ouvrant la bouche à deux mains, il mit ſon nez long & pointu : je crus même dans la frayeur où j'étois, qu'il l'avoit allongé d'un pied ; car je m'imaginai ſentir le bout juſques dans ma gorge.

Là

La [illegible]ur que j'avois, joint au peu de tems qu'avoit eû l'Andoüille de se ranger dans mon estomach, & cette trompe d'Eléphant qui m'otoit la respiration; tout cela dis-je, fit que je renvoyai dehors avec effort, & l'execrable nez, & l'Andoüille mal digerée. J'eusse souhaité volontiers en cet instant être enseveli cent pieds sous terre; car pour mort, je m'imaginai l'être déja.

La fureur de l'Aveugle monta à un tel excés, que si le monde n'eut accouru promptement au bruit que nous faisions, il m'auroit sans doute étranglé. On me tira de ses mains, qui lui demeurérent pleine de ce peu de cheveux qui m'étoient restez de nos combats passez, le visage égratigné. Le Chinon du col & le gozier écorché. Passe pour ce dernier, il le méritoit bien, puisqu'il étoit la source de tous mes malheurs.

Le maudit Aveugle racontoit mes infortunes à tous ceux qui vouloient l'écouter, recommençant vingt-fois l'histoire du Pot, celle du Raisin,

& cette derniére de l'Andoüille. Ce n'étoient que huées & éclats de rire, il ne passoit personne dans la ruë qui ne s'arrêtoit pour avoir part à la fête. Il contoit mes avantures d'une telle grace, & contrefaisoit si plaisamment mes gestes que tout éploré & mal accommodé que j'étois, j'aurois crû lui faire tort, que de n'en pas rire comme les autres.

Cependant considérant ses médisances & railleries, je ne pouvois me pardonner la lâcheté que j'avois commise de ne lui avoir pas emporté le nez. Ce qui me causa encore plus de dépit, fut de n'avoir pas profité de cette belle occasion pour me vanger de lui, vû qu'il en avoit déja fait lui-même la moitié des avances, & que je l'avois eû assez long-tems à ma discretion; je n'avois qu'à serrer les dents, & j enfermois ce loup chez-moi. Mon estomach auroit sans doute mieux retenu ce traître nez qu'il n'avoit fait l'Andoüille, & s'il eût voulu me le demander, j'en étois quitte en le niant. Plût à Dieu que je l'eusse fait, du moins n'eut-il pu

m

me convaincre d'avoir volé l'Andoüille.

L'Hôtesse & ceux qui s'y trouvérent presens firent notre paix. On me lava le col & le visage avec le même Vin que j'avois été chercher. Le maudit Aveugle ne pût s'empêcher d'en faire une nouvelle raillerie. En vérité, disoit-il, ce traître de Garçon me coûte plus de Vin en lavatoires pendant un an, que je n'en bois en deux. Avouë, Lazarille, que tu as plus d'obligation au Vin qu'à ton Pere. Tu n'as reçû la vie de lui qu'une fois, mais le Vin te la rend tous les jours. Il se mit ensuite à conter combien de fois il m'avoit égratigne & ensanglanté le visage, & de qu'elle maniére il s'étoit servi du Vin pour me le laver & guérir. Je t'avertis, concluoit-il, que tu seras heureux en Vin, ou personne au monde ne le sera. Ceux qui s'occupoient à me laver le visage ne purent s'empêcher de rire de bon cœur, quoi qu'au contraire, j'enrageois du mien.

Il falloit pourtant bien qu'il eu-

quelque esprit de prophétie ; ca
ce qu'il me prédit ce jour-là n
pas manqué de m'arriver , comm
on le verra dans la suite ; & tout
les fois que je considére les ch
grins que je lui ai donnez , je 1
puis le faire sans quelque remord
quoique je ne l'aye pas toûjours fa
impunément.



CH





Lazarille fait casser la tête à l'a
contre un Pillier

CHAPITRE V.

ntenant le fâch·ux saut que Lazarille fait faire à l'Aveugle.

CEpendant, voyant les mauvais tours qu'il me joüoit, je me résolus absolument de le itter. Il y avoit long-tems que n avois formé le dessein ; mais tte derniére avanture achcva de e résoudre, & je l'effectuai de la aniére que je m'en vais vous re.

Nous allâmes le lendemain deander l'Aumône par la Ville. Il 'oit beaucoup plû la nuit, & la uye continuoit encore. Nous nous ions mis à couvert sous un grand ortail pour y attendre le monde 1 passage, pendant toute la jouréе Mais lorsque la nuit surveoit & que la pluye ne cessoit point,

prendre la verité de ſon diſcou
Afin de n'être pas ennuyan
Lecteur, je paſſerai ſous ſilence
ſieurs choſes, autant plaiſantes
remarquables, qui m'arrivé
avec ce premier Maître; & me
tenterai de finir par cette ſuiva
qu'on n'admettra point pou
moindre de mes Avantures.

Nous étions logez dans un
tellerie à Eſcalona ville capital
ce Duché. Il me donna un
doüille graſſe afin de la faire ré
& ayant achevé de manger les r
qu'il m'avoit fait mettre ſous la
che, il tira un Maravedis d
Bourſe, me commandant de lui
chercher du vin au Cabaret.

Le proverbe aſſez ancien,
dit: *que l'occaſion fait le Larron*
trouva véritable à cette rencon
car le Diable ne manqua pas
ſervir de celle-ci pour me tent
ſe trouva dans le coin de la Cl
née un gros Navet à demi po
& qu'on n'avoit jetté-là, que
qu'il n'étoit pas bon pour mett
pot. Nous étions ſeuls l'Aveu

il, la fumée de l'Andoüille m'a-
it déja pris par le nez ; mais ne
yant aucun reméde d'en goûter
e par ce coup, je proposai toute
inte & résolus de risquer tout ce
i pouvoit en arriver. Pendant
nc que l'aveugle étoit occupé à
er le Maravedis de sa bourse, je
ai subtillement l'Andoüille de la
oche, embrochant habillement
Navet en sa place. Je pris l'ar-
nt pour le Vin que mon Maître
donna, je lui remis la broche &
commença à tourner, voulant
re rôtir ce qui avoit été jugé in-
gne d'être boüilli.
J'allai chercher le Vin ; en che-
n faisant, j'eus bien-tôt dépêché
ndoüille. A mon retour, je trou-
i mon pauvre Aveugle qui pres-
t le Navet rôti entre deux tran-
es de pain, croyant que ce fut
ndoüille : mais comme il voulut
rdre dedans, & voulant en em-
rter une partie à la premiére bou-
ie, il s'aperçût du tour. Voyant
nc que ce n'étoit qu'un Navet,
alit de colére, ne sçachant où il

en étoit. Qu'eſt-ce ceci , Lazari me dit-il.

Ne ſuis-je pas bien miſérable , terrompois-je , ne voudriez - pas m'accuſer de quelque cho Vous ſçavez que je viens de c cher le Vin , quelqu'un ſera e céans , & afin de ſe divertir aura joüé ce tour.

Non , non , répondit l'aveug je n'ai point lâché la broche d main , & perſonne n'y a touch commençai à jurer que je n'en vois rien , & à proteſter que je avois aucune part : mais tous ſermens furent inutils , n'étant poſſible de rien cacher à l'eſprit c voyant de ce maudit Aveugle.

Il ſe leve promptement , & prenant par la tête il ſe mit à tir mon haleine. Dans la rage étoit , il ne fit pas la choſe à de mais m'ouvrant la bouche à mains , il mit ſon nez long & p tu : je crus même dans la frayeu j'étois , qu'il l'avoit allongé pied ; car je m'imaginai ſentir le l juſques dans ma gorge.

La peur que j'avois, joint au peu de tems qu'avoit eû l'Andoüille de se ranger dans mon estomach, & cette trompe d'Eléphant qui m'ôtoit la respiration; tout cela dis-je, fit que je renvoyai dehors avec effort, & l'execrable nez, & l'Andoüille mal digerée. J'eusse souhaité volontiers en cet instant être enseveli cent pieds sous terre; car pour mort, je m'imaginai l'être déja.

La fureur de l'Aveugle monta à un tel excés, que si le monde n'eut accouru promptement au bruit que nous faisions, il m'auroit sans doute étranglé. On me tira de ses mains, qui lui demeurérent pleine de ce peu de cheveux qui m'étoient restez de nos combats passez, le visage égratigné. Le Chinon du col & le gozier écorché. Passe pour ce dernier, il le méritoit bien, puisqu'il étoit la source de tous mes malheurs.

Le maudit Aveugle racontoit mes infortunes à tous ceux qui vouloient l'écouter, recommençant vingt-fois l'histoire du Pot, celle du Raisin,

ette derniére de l'Andoüille. C
oient que huées & éclats de r
, il ne passoit personne dans l
: qui ne s'arrêtoit pour avoir pai
la fête. Il contoit mes avantu
s d'une telle grace, & contrefa
oit si plaisamment mes gestes qu
out éploré & mal accommodé qu
étois, j'aurois crû lui faire tort, qu
le n'en pas rire comme les autres.

Cependant considérant ses médi
sances & railleries, je ne pouvo
me pardonner la lâcheté que j'avo
commise de ne lui avoir pas empor
té le nez. Ce qui me causa encor
plus de dépit, fut de n'avoir pas pr
fité de cette belle occasion pour r
vanger de lui, vû qu'il en avoit d
fait lui-même la moitié des avanc
& que je l'avois eû assez long-te
à ma discretion; je n'avois qu'à
rer les dents, & j enfermois ce l
chez-moi. Mon estomach auroit
doute mieux retenu ce traître
qu'il n'avoit fait l'Andoüille,
eût voulu me le demander, j'en
quitte en le niant. Plût à Die
je l'eusse fait, du moins n'eu

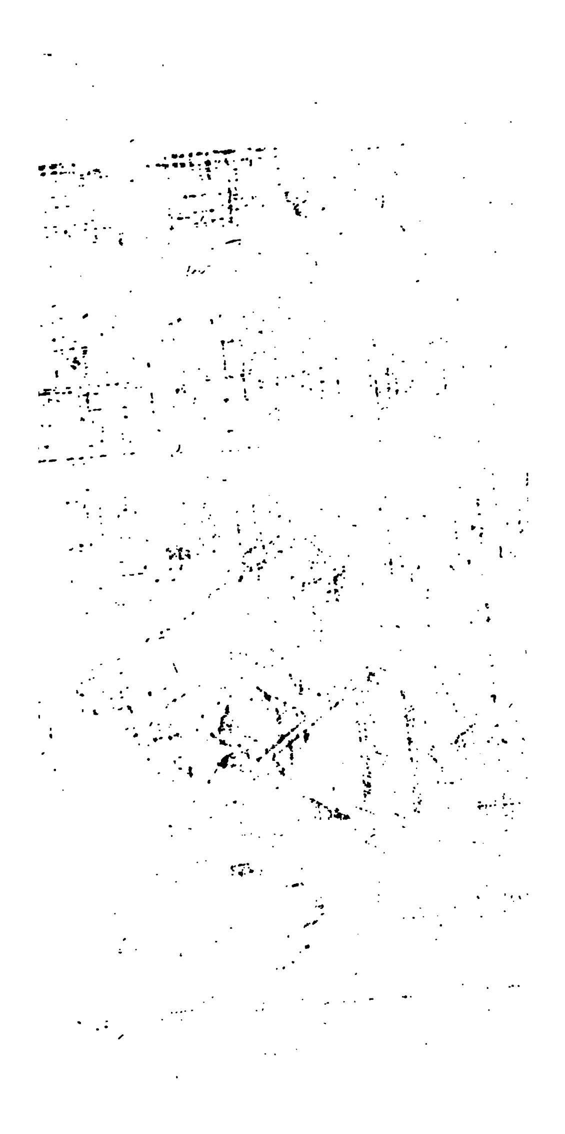
me convaincre d'avoir volé l'Andoüille.

L'Hôtesse & ceux qui s'y trouvérent presens firent nôtre paix. On me lava le col & le visage avec le même Vin que j'avois été chercher. Le maudit Aveugle ne pût s'empêcher d'en faire une nouvelle raillerie. En vérité, disoit-il, ce traître de Garçon me coûte plus de Vin en lavatoires pendant un an, que je n'en bois en deux. Avouë, Lazarille, que tu as plus d'obligation au Vin qu'à ton Pere. Tu n'as reçû la vie de lui qu'une fois, mais le Vin te la rend tous les iours. Il se mit ensuite à conter combien de fois il m'avoit égratigné & ensanglanté le visage, & de qu'elle maniére il s'étoit servi du Vin pour me le laver & guérir. Je t'avertis, concluoit-il, que tu seras heureux en Vin, ou personne au monde ne le sera. Ceux qui s'occupoient à me laver le visage ne purent s'empêcher de rire de bon cœur, quoi qu'au contraire, j'enrageois du mien.

Il falloit pourtant bien qu'il eu-

quelque esprit de prophétie ;
ce qu'il me prédit ce jour-là
pas manqué de m'arriver, cor
on le verra dans la suite ; & to
les fois que je considére les
grins que je lui ai donnez, j
puis le faire sans quelque remo
quoique je ne l'aye pas toûjour
impunément.





dant tout le tems que je vecus (ou pour mieux dire, que je mourus) avec lui, il m'étoit impossible de lui pouvoir excroquer un seul Blanc.

Je n'avois jamais la peine d'aller au Cabaret pour lui chercher du Vin, car il ménageoit si bien le peu qu'on lui donnoit les Dimanches aux offrandes qu'il enfermoit dans son grand coffre que cela lui duroit toute la semaine ; & pour cacher son avarice, il me dit ; vois-tu, mon enfant, les gens d'Eglise doivent vivre dans une grande sobriété & je ne veux pas suivre l'exemple de plusieurs autres. Mais le misérable Avare mentoit comme le diable, car lorsqu'il se trouvoit à table aux dépens de quelque Confrérie, ou des parens de quelque mort, il mangeoit comme un Loup & buvoit comme un Templier.

A propos de mort, j'en demande pardon à Dieu, mais je vous jure, que je n'ai jamais tant demandé ni desiré la mort de mon prochain, que je le faisois en ce tems-là. C'étoit

aussi

aussi l'unique moyen de manger à mon saoul. C'est pourquoi je priois Dieu du profond de mon ame qu'il lui plût exaucer ma priére, & d'apeller à soi chaque jour, tout du moins un de nos Paroissiens.

Quand nous portions l'Extrême-Onction à quelque malade, le Curé n'eut pas besoin de recommander à mon égard que je priasse pour lui; je le faisois assez de moi même, & je priois Deu, non pas d'en disposer à sa volonté (comme on a coûtume de faire) mais de le mettre vite en Paradis. & s'il en réchapoit quelqu'un après cela, Dieu me le pardonne, je le donnois mille fois au Diable au lieu que j'accompagnois de mille bénédictions ceux qui avoient la charité de se laisser mourir.

Pendant tout le tems que je fus au service du Curé qui fut d'environ six mois, il ne mourut pas plus de vingt personnes en tout, qui ne décampérent à ce que je crois, qu'à force de mes ferventes priéres, que Dieu (voyant le danger continuel où j'étois de mourir de faim) exau-

ça

ça pour me donner la vie.

Cependant, tout ceci ne me soulageoit aucunement, car si je vivois à mon aise les jours d'Enterremens, cela me causa plus de peine les jours qu'il me fallut faire abstinence de cette bonne chére, & me rendit la faim pour lors plus insuportable ; tellement que je ne trouvois du soulagement qu'en la mort, que je me souhaitois quelquefois moi-même, aussi-bien qu'aux autres. Mais je ne la voyois point quoiqu'elle semblât m'accompagner toûjours.

Je pensois plusieurs fois à me retirer : mais je n'en fis rien pour deux raisons. L'une pour ne me fier point à mes jambes, dont la foiblesse provenant de la faim étoit si grande, que j'avois lieu de croire qu'elles ne pourroient pas me porter bien loin. L'autre raison étoit, qu'ayant fait réfléxion que j'avois eu deux Maîtres, dont le premier m'avoit mis en chemin de la mort par la faim ; ce second, dis-je, me met par le même moyen sur le bord de la fosse. Si je quitte encore celui-ci, & que j'en

ren

ontre un pire, il n'y aura qu'à pousser dedans. Ainsi je ne sça- à qu'elle résolution me tenir; it d'ailleurs très-persuadé par mauvaise fortune, que je de- s toûjours tomber de pis en pis, gnant qu'enfin on ne feroit plus tion en ce monde du pauvre La- lle.

'avois encore une troisiéme rai- de ne quitter pas si-tôt le Curé. l'avoit déja apris à lire, & com- je ne commençois à écrire que nis peu de tems, je n'en sçavois encore assez pour le besoin que pourrois avoir un jour; & j'é- bien-aise d'emporter encore ce- te chez lui avant que de me reti- En effet, la plume m'étoit d'un nd usage dans mon métier de eur, que j'ai exercé depuis, & it je ferai mention ci-après; & lleurs je n'aurois jamais pû met- en écrit ces mémoires de ma

CHA-

CHAPITRE VII.

Un Chaudronnier vint bien à point Lazarille.

IL faut cependant que je vo avouë qu'avec toutes mes ra sons, il étoit bien difficile que puisse tenir long-tems contre la m sére où je vivois, & ne sçavois pl à quel saint me voüer, lorsqu'u jour le Curé étant sorti du Villag il vint à notre porte un Chaudro nier (si ce n'étoit point un Ang que le Ciel touché de mes afflictio & miséres, envoya tout exprès mon secours, déguisé sous cet h bit.) Il me demanda s'il n'y ave rien à racommoder dans notre ma son. Hélas! dis-je, tout bas, si sçavois refaire ce qui me manqu je te donnerois bien de la besogn mais n'ayant point de tems à pe dre, je revins tout-à-coup à moi p une pensée qui me fut, sans do

t

e, inspirée d'enhaut. Mon Maître, lui dis-je donc, j'ai perdu la clef de ce grand coffre que vous voyez là, j'ai peur que le Curé ne me châtie; voyez, je vous prie, si parmi ceux que vous portez dans ce grand trousseau, il ne s'en trouveroit point par hazard qui pût l'ouvrir, je vous la payerois bien, & vous me rendriez un grand service.

L'angélique Chaudronnier, sans se faire prier davantage, commença à essayer les clefs, & pendant qu'attentivement je considérois ce qu'il faisoit, je tâchois de l'aider par mes foibles priéres, & dans le tems même que je perdis toute espérance; je fus agréablement surprise de voir tout à coup le choffre ouvert.

Il me sembla que les Cieux l'étoient aussi, en voyant les pains qui y étoient renfermez; & m'adressant tout transporté de joye au Chaudronnier, je n'ai point d'argent pour vous payer, lui dis-je, mais tenez, prenez, voilà du pain, payez-vous-en par vos mains. Il choisit en effet celui des pains d'Of-

d'Offrande qui parut le meilleur, & me donnant la clef, il s'en alla fort content, mais non pas tant que moi.

Je ne touchai pourtant à rien pour lors; j'avois trop de peur que l'on n'y prit garde, & d'ailleurs, voyant tant de bien en mon pouvoir, j'en étois presque à demi rassasié, & ne pouvois plus m'imaginer que la faim osât d'orénavant s'aprocher de moi. Le Curé revint, & par bonheur il ne prit pas garde au pain qui y manquoit.

Le lendemain il ne fut pas plûtôt sorti de la maison que j'ouvrois le benit coffre, je pris un des pains benits, qu'en moins de deux *Credo* je rendis invisible; je refermai le coffre très-soigneusement, & puis me mis à balayer la chambre avec une joye si extraordinaire, que je ne me sentois presque pas, m'imaginant qu'avec l'invention que j'avois trouvée je ne pouvois plus que vivre heureux. Je passai tout ce jour-jà & le lendemain dans la joye; mais j'étois trop infortuné pour en avoir plus long-tems la joüissance.

peur me faillit au troisiéme
; lorsque je vis mon assassin de
re venir à contre-tems foüiller
foüiller cent fois dans son cof-
& recommencer tout autant de
le compte de ses pains. Je faisois
lant de rien pendant cette fâ-
se recherche ; mais je me re-
mandois par mes priéres à Dieu
ous les Saints du Paradis. Eh !
heureux Saint Jean, disois-je,
iglez-le s'il vous plaît.
près qu'il eût été long-tems à
uler & à compter par ses doigts
ours & les pains d'Offrande ; ma
, dit-il, si ce coffre n'étoit en
sûr, je dirois qu'on a pris de mes
is. Or, suffit, ajoûta-t'il, j'en
drai d'orénavant si bon compte,
je ne m'y pourrai plus tromper :
voilà neuf & un morçeau.
Neuf malédictions que Dieu te
ne, disois-je entre mes dents. Il
sembla voir couler mon sang par
te lorsque je l'entendis : & la vûë
la diete où j'allois rentrer, me fit
tir la faim par avance.
l sortit après cela, j'ouvris le
coffre

coffre pour me consoler, & me met-
tans à genoux devant les pains, j
les considérois, sans y oser touche
je les comptois seulement du bou
des doigts, pour voir si par fortun
le Curé ne se feroit point tromp
dans son calcul : mais je trouvois l
compte plus juste que je ne l'eusl
voulu. Tout ce que j'en pûs tirer
fut de leur donner mille baisers, d
les sentir tout l'un après l'autre, &
de couper une tranche fort minc
de celui qui étoit entamé, par le mê
me endroit par où il en avoit coupé
en telle sorte néanmoins que cela n
parut point : avec quoi je passai c
jour-là, non pas toutefois si con
tent que les autres.

Mais comme j'avois accoûtum
mon estomach à une plus grand
nourriture, pendant ces deux o
trois jours, la faim me tourmento
d'autant plus fort. Je me sentis mou
rir, & quand je me trouvois seul
je ne faisois qu'ouvrir & fermer
coffre, pour contempler les pai
d'Offrande.

CHA

CHAPITRE VIII.

Lazarille fait la Souris.

MOn bon génie me servit encore de secours dans ce pressant besoin, & me suggéra un nouveau remède, leger à la vérité, mais qui me vint pourtant bien à propos. Ce coffre est vieux, commençois-je à dire en moi même, il est même rompu en quelques endroits ; & quoique les fentes & les trous n'en soient pas grands, c'est pourtant assez pour faire croire que les souris auront pû y entrer pour endommager & manger le pain ; d'en prendre un entier, il n'y a point d'aparence, car le Curé ne trouveroit plus son compte, mais qui m'enpêche de contrefaire la Souris ; il n'y peut rien aller du mien.

Satisfait de l'expédient au po
que l'on peut se l'imaginer, je
mets à émier le pain sur une n
chante nape, qui étoit dans le co
fre. J'en émie trois ou quatre,
prenant les miettes dans le creux
ma main, comme de l'anis sucré,
les avalois, & m'accommodois
mieux que je pouvois.

L'heure du dîner venuë, mon C
ré ne pouvoit manquer, en ouvra
le coffre, de s'apercevoir du be
ménage qui s'y étoit fait : il ne do
ta point que ce ne fut l'ouvrage c
Rats, tant j'avois bien contrefait
chose. Il examina bien le coffre
tous côtez, & voyant les fentes p
où il crût que les souris avoie
passé, il m'apella, & me dit : R
garde, Lazare, qu'elle persécuti
s'est élevée contre notre pain ce
nuit. Je fis fort l'étonné, lui c
mandant ce que pouvoit être.
que ce peut-être, me répondit-i
ce sont des Souris enragées qui ro
geroient le Diable.

Nous nous mîmes à dîner,
graces à Dieu, j'eus double pro

Il me [illegible] p p [illegible] de pain qu'il n'avoit a[illegible] tumé ; outre ma portion, j[illegible] s encore t[illegible] tes les ratissures, & ce qu'il avoit coupé au tour de ce [illegible] l'il crut avoir été rongé par les [illegible] s Mange, mange, Lazare, me disoit-il, en me les donnant, tout cela est bon, & la Souris est un animal fort net. Et ainsi ma portion de ce jour-là fut augmenté du travail de mes mains, pour ne pas dire de mes ongles.

Nous achevâmes de dîner, (si l'on peut dire achever, en parlant [illegible] qu'on n'a jamais bien commen[illegible],) mais j'eus incontinent aprés le mal au cœur de voir le Curé se retourner de tous côtez pour tirer les vieux clous des murailles, & ramasser des petits morçeaux de bois, avec lesquels il boucha l'un aprés l'autre, tous les trous, & même jusqu'aux moindres fentes du coffre. O Dieu! dis-je alors, que les plaisirs de cette vie laborieuse dans ce monde sont de peu de durée! A combien d'infortunes, desastres & miséres ne sont pas sujets les vivans. Hélas! je

croyois avoir trouvé quelque leg
soulagement à ma misére, je m'im
ginois être tout heureux, & voilà qu
mon malheur vient de donner à mc
Maître des inventions pour me d
sespérer. Oüi, mon malheur, car
n'en puis accuser autre chose, & mc
misérable Curé n'est pas assez ru
ni capable de soi-même de faire
qu'il fait là, vû qu'en croyant fe
mer la porte aux Rats, il la fermo
à ma consolation & à mes travaux

Pendant que je fis ces réfléxions
mon industrieux Charpentier bo
choit au moyen de plusieurs co
peaux & clous toutes les fentes
ouvertures du coffre. Son ouvra
fini; c'est maintenant que je vous
attends, Messieurs les traîtres Rat
dit-il, tout échauffé, il faudra bi
maudite engeance que vous alliez p
corer ailleurs, car vous feriez pr
sentement ici mal vos affaires.

Dès qu'il fut sorti de la maison,
courus au vieux, & triste coffre,
je trouvai qu'il n'avoit pas laissé
moindre fente à boucher, par où
put seulement entrer une fourmi.

ne laissai pas de l'ouvrir, quoique sans espérance d'en profiter. Je vis les deux ou trois pains entâmez que mon Maître avoit cru rongez des Rats, j'en coupai quelque peu, mais cela aussi mince comme ce qu'un Menuisier emporte par sa touche.

Mais comme ce foible secours n'étoit rien pour mon apetit enragé ; qui étoit très-grand, je ne faisois que penser & préméditer nuit & jour au moyens d'y aporter quelque reméde. La faim m'en inspiroit toûjours quelques nouveaux, & en effet, je fis une belle expérience de la vérité du Proverbe qui dit, que *la faim éguise l'esprit, comme le trop manger l'émousse.*

Une nuit que ces pensées me tenoient éveillé, & que je rêvois aux moyens de pouvoir donner un nouvel assaut au coffre sans être découvert, j'entendis le Curé qui ronfloit, comme il avoit accoûtumé de faire lorsqu'il dormoit profondément. Je me levai fort doucement ; & m'aprochant vers le triste coffre, je l'attaquai du côté que j'avois connu être

le plus foible avec un vieux coûteau qui avoit trainé çà & là par la maison, & que j'avois mis à dessein dans un endroit où je pourrois le trouver le coffre étant par la vieillesse fort tendre & vermoulu, ne résista pas long-tems, & jeus bien-tôt fait une brêche telle que je la jugeai à propos pour mon dessein. Ceci fait, j'ouvris le coffre tout doucement, je prens à tâtons le pain entamé, je le gratte & regratte, j'en avale les miettes, & m'en retourne sur ma paillasse après ce petit rafraichîssement, pour tâcher d'y prendre un peu de repos; ce qui m'arrivoit fort rarement à cause de mon jeûne perpétuel: car je ne puis l'attribuer à aucune autre raison, vû que pour lors tous les desseins du Roi de France n'eussent été capables de m'empêcher de dormir.

Le lendemain le Curé mon Maître voyant le desordre tant du trou que j'avois fait, que du pain tout rongé, commença à donner les Souris aux milles Diables & dit, qu'est-ce que ceci, je vous prie? faut-il que les Rats ne se soient avisez que depuis quelques

ques rs de nous venir tourmenter céans. Il avoit ma foi raison de le trouver étrange, car il n'y avoit pas de maison dans le Royaume qui peut prétendre à plus juste titre un privilége d'exemption à l'égard des Rats, qui pour l'ordinaire n'aime pas à demeurer où il n'y a rien à manger.

Il recommença à chercher des clous & des planches, & à reboucher le trou, & moi de défaire la nuit ce qu'il avoit fait le jour. Nous travaillâmes si bien chacun de notre côté à lui fermer ses trous, & moi à en faire, qu'en peu de jours & de nuits, le misérable coffre fut plus chargé de clous & de piéces, qu'une vieille cuirasse.

Comme il vît qu'il perdoit son tems à ce rabillage, & que son travail lui étoit inutile, il se mit à raisonner. Ce coffre est si mal accommodé, disoit-il, & le bois en est si vieux & si foible, que la moindre Souris le percera toûjours ; & je m'amuse à y ravauder, & les Rats à le percer ; c'est un coffre perdu. Cependant tout méchant qu'il puisse être, il me

feroit faute, & je ne puis pas mettre trois ou quatre écus, pour en avoir un autre. Le meilleur reméde sera (puisque le précédent ne vaut rien) d'avoir une souriciére, & d'attraper ces importuns animaux.

Il en emprunta une sur le champ: il l'amorça avec des croûtes de fromage qu'il se fit donner aux Voisins, & il la tenoit continuellement tenduë dans le coffre. Ce me fut un nouveau ragoût, car quoique je n'eusse pas besoin de m'aiguiser l'apétit, c'étoit toûjours quelque chose d'assez friand, pour moi que des croûtes de fromage avec des raclures de pain d'offrande.

Quand le bon homme revenoit & qu'il trouvoit son pain rongé, la souriciére sans fromage, & point de Souris prise, il se donnoit au Diable, & alloit demander aux Voisins comment il se pouvoit faire qu'un Rat vint prendre le fromage au crochet de la souriciére, & en fit tomber la trappe sans se prendre, les Voisins assuroient que cela ne se pouvoit point, & qu'il y avoit là-dedans quelque chose d'extraordinaire.

CHA-

CHAPITRE IX.

Lazarille Serpent. Comme il fut découvert, puni, & chassé.

UN des plus anciens Voisins s'alla ressouvenir d'avoir oüi dire, que du tems du défunt Curé, on avoit vû un Serpent dans cette maison. Il n'en falut pas davantage pour faire croire que le Serpent étoit l'auteur du desordre.

Un Serpent, étant fort long, pouvoit facilement aller prendre l'amorce au crochet, & faire tomber l'atrape sans s'y prendre, parce qu'il avoit toûjours une partie du corps dehors, & qu'il pouvoit s'en retirer en se détortillant, après avoir fait son coup. Tout le monde tomba d'accord de cela, & mon Maître en demeura fort allarmé.

Il ne dormit plus en repos depuis

cet éclairciſſement: Il étoit toûjours aux aguets, & le moindre croquement de vers qui travailloient dans les vieux bois du coffre, étoit pour lui le Serpent qui le rongeoit. Il ſautoit auſſi-tôt en bas du lit, & avec un gros bâton qu'il tenoit à ſon chevet il donnoit de grands coups ſur le pauvre coffre, pour faire fuïr le Serpent. Le tintamare qu'il faiſoit éveilloit tout le voiſinage, & il ne falloit plus que je penſaſſe à dormir.

Bien davantage, raiſonnant ſur le Serpent, qui étoit devenu le ſujet de tous ſes entretiens, on lui avoit dit que tous les Serpens cherchoient la chaleur, qu'ils alloient même juſques dans les Berçeaux des Enfans, & qu'ils en avoient quelquefois mordu & tué. S'imaginant donc que la même choſe pouvoit bien arriver chez-lui, il venoit la nuit à ma paillaſſe, & la renverſoit ſans deſſus deſſous, & moi avec.

Le plus ſouvent je faiſois ſemblant de dormir, & il me diſoit le matin: Garçon n'as-tu rien ſenti cette nuit? J'ai pourſuivi long-tems le Serpent

& je crois fermement qu'il se retire dans ton lit. C'est un animal fort frilleux, & qui cherche la chaleur. Dieu veüille qu'il ne me morde point quelque nuit, lui disois-je, j'en ai ma foi bien peur.

Le dégât continuant, sans qu'il put y remédier, il ne cessoit point de faire sa ronde toutes les nuits par la chambre, & de renverser tout comme un Lutin pour attraper le Serpent. J'apréhendai qu'en furetant ainsi sur ma paillasse & dans mes habits, il ne mit enfin la main sur ma clef; & je crûs qu'il seroit plus sûr de la mettre dans ma bouche, lorsque je voudrois m'endormir.

Elle étoit fort petite, quoiqu'elle servit à un coffre assez grand; & le Curé pour éviter la dépense d'une serrure, avoit arraché celle d'une vieille valise qui servoit à tenir la cendre dans le grenier, pour la mettre au coffre, lorsqu'il en avoit voulu faire son garde-manger. D'ailleurs j'avois si fort accoûtumé ma bouche à me servir de poche, pendant que j'étois avec l'aveugle, qu'il

m'étoit

Satisfait de l'expédient au p ... que l'on peut se l'imaginer, je m... nets à émier le pain sur une mé... chante nape, qui étoit dans le coffre. J'en émie trois ou quatre, & prenant les miettes dans le creux de ma main, comme de l'anis sucré, je les avalois, & m'accommodois le mieux que je pouvois.

L'heure du dîner venuë, mon Curé ne pouvoit manquer, en ouvrant le coffre, de s'apercevoir du beau ménage qui s'y étoit fait : il ne douta point que ce ne fut l'ouvrage des Rats, tant j'avois bien contrefait la chose. Il examina bien le coffre de tous côtez, & voyant les fentes par où il crût que les souris avoien... passé, il m'apella, & me dit : Re... garde, Lazare, qu'elle persécutio... s'est élevée contre notre pain cet... nuit. Je fis fort l'étonné, lui d... mandant ce que pouvoit être. ... que ce peut-être, me répondit-... ce sont des Souris enragées qui r... geroient le Diable.

Nous nous mîmes à dîner, ... graces à Dieu, j'eus double pr...

me don... ucoup plus pain
qu'il n'avoit accoûtumé ; & c tre
ma portion, j'eus encore toutes les
ratissures, & ce qu'il avoit coupé
au tour de ce qu'il crut avoir été
rongé par les Rats. Mange, mange,
Lazare, me disoit-il, en me les donnant, tout cela est bon, & la Souris est un animal fort net. Et ainsi
ma portion de ce jour-là fut augmenté du travail de mes mains,
pour ne pas dire de mes ongles.

Nous achevâmes de dîner, (si l'on peut dire achever, en parlant d... qu'on n'a jamais bien commencé,) mais j'eus incontinent aprés le mal au cœur de voir le Curé se retourner de tous côtez pour tirer les vieux clous des murailles, & ramasser des petits morçeaux de bois, avec lesquels il boucha l'un aprés l'autre, tous les trous, & même jusqu'aux moindres fentes du coffre. O Dieu! dis-je alors, que les plaisirs de cette vie laborieuse dans ce monde sont de peu de durée! A combien d'infortunes, desastres & miséres ne sont pas sujets les vivans. Hélas! je

comprit pas d'abord ce que ce
voit être : mais l'ayant tirée h
ma bouche, & voyant qu'elle
les gardes semblables à celles
clef de son coffre, le mistére fu
éclairci. Il en fit l'épreuve sur
re, & je m'imagine qu'il ne m
pas de dire. J'ai enfin attrapé
& le Serpent, qui m'avoien
fait la guerre, & qui me mang
mon bien.

Je ne manquerai pas, à vo
Mrs., ce qui se passa durant le
jours, qui suivirent mon ma
car je n'étois pas de ce monde
pouvois pas sçavoir ce qui s'y p
Ce que je vous vai raconter
sçû de la bouche de mon Maît
me, qui ne manquoit pas d'e
le compte à tous ceux qui
doient dans la Chambre depu
je fus revenu à moi, ce qui
que le troisiéme jour.

Je me trouvois alors cou
ma paillasse, la tête toute ba
lée d'onguents & embeguinée
ges & d'emplâtre. Je demand
étonné ce que c'étoit ? & le

se mocquant encore. Ma foi, mon cher ami, me dit-il, j'ai donné la chasse aux Rats & au Serpent qui me ruïnoient. Je me considérai moi-même à ces paroles; me voyant si mal accommodé, je compris une partie de la vérité.

Il entra un moment après une vieille femme & quelques voisins: qui se mirent à me déveloper la tête, & à me penser. Me voyant revenu, ils en témoignérent de la joye, & dirent que puisque j'avois repris mes esprits: je n'en vaudrois pas moins. Ils se remirent sur le conte de l'accident qui m'étoit arrivé, & pendant que j'avois le cœur serré de douleur, il me fallut encore avaler toutes les railleries qu'ils en firent. Mais contre mauvaise fortune bon cœur: on me donna à manger, dont j'avois tant de besoin, que je ne pensai jamais à me rassasier.

Je commençai peu à peu à me mieux porter, & au bout de quinze jours je fus tout à fait hors de danger, mais non pas sans faim & sans ressentir encore bien du mal. Le lendemain

demain du jour que je quittai le lit, mon charitable Curé me prir par la main me fit passer la porte, & m'ayant mis dans la ruë, à demi guéri comme j'étois. Lazare, me dit-il tu n'es plus à moi. Va t'en chercher Maître, & Dieu te conduise : je n'ai pas besoin d'un valet si vigilant. Il faut absolument que tu ayes été garçon d'Aveugle. Et faisant de grands signes de Croix, comme s'il avoit vû le Diable, il se retira dans sa maison, & fermit la porte après lui.



CHA-

CAAPITRE X.

Lazarille se met au service d'un Ecuyer, & ce qui lui arriva avec lui.

JE n'eus rien à lui dire, ni à lui demander ; marchant comme je pouvois, avec l'aide des bonnes gens ; que je me traînai jusques en cette Ville de Tolede, où par la grace de Dieu, ma playe fut fermée au bout de quinze jours.

Tandis que mon mal dura, les charitez ne me manquérent point, mais dès que je fus guéri, chacun me disoit. Il te fait bon voir gueuser à l'âge où tu es. Travaille, Travaille Vaurien, mes-toi au service de quelque bon Maître, qui te fasse gagner ta vie Et où est-il donc, ce Maître ? disois-je, entre mes dents, où voulez vous que je l'aille chercher ?

chercher ? Ne diroit-on pas qu
en trouve de tout faits au marcl
Comme j'allois ainſi mandiant
porte en porte ſans trouver gr
choſe (car la charité étoit fort
froidie) je rencontrai dans la
une eſpéce d'Ecuyer aſſez bien v
qui marchoit d'un pas grave & :
étoit un air de qualité. Après
nous nous fûmes entre-regard
Petit garçon, me dit-il, cherche
Maître ? Oüi, Monſieur, lui
pondis-je. Suis-moi donc, ajo
t'il. il faut que tu ayes dit ce ma
en te levant quelque Oraiſon
grande vertu, ou que tu ſois
aimé de Dieu, puiſqu'il t'a fai
grace de te trouver ſur mon che
Je le ſuivis rendant graces au
gneur de ce que j'entendois, &
bonheur que l'habit & la bonne
ne de cet homme me faiſoient a
dre auprès de lui.

C'étoit le matin que j'avois
cette rencontre de bonne éſpéra
L'Ecuyer me fit courir après lu
moitié de la Ville. Nous trav
mes tous les marchez, où l'on

loit le pain & les autres danrées, & je n'attendois que le moment qu'il s'en alloit charger. Je le souhaitois de bon cœur, & s'étoit justement l'heure de se pourvoir. Il passa pourtant sans y regarder, & je disois en moi-même ce n'est pas ici sans doute qu'il fait sa provision, & nous allons en quelque autre endroit pour cela. Nous marchions cependant toûjours sans nous arrêter, & la promenade dura jusqu'à onze heures, que nous nous trouvâmes devant la grande Eglise. Il y entra, & moi après lui. Je le vis assister dévotement à la Messe, & à tous les Offices. Il ne branla point que tout ne fut dit, & que tout le monde ne fut sorti.

Quand cela fut fait, nous sortîmes & nous enfilâmes à grands pas, la premiére ruë je marchois legérement sur les pas de mon nouveau Maître, & je disois en moi-même. J'étois ma foi bien sot de penser qu'un homme de cette sorte se dût amuser à acheter des provisions; je pouvois bien m'imaginer que c'é-
toit

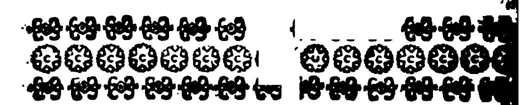
toit l'affaire de son Maître d'
ou d'un Cuisinier pour le moir
me representant le dîner, que
allions trouver prêt chez lui,
m'en venoit à la bouche, je
déja en avoir ma part.

Une heure sonna, & nous
vâmes devant une maison, oi
cuyer fit alte, & moi aussi. Il
velopa de son manteau, & le
sur le bras gauche, tira de la
droite une clef de sa poche & c
la porte. Nous entrâmes dans
maison par un passage obscur
mauvais augure, il est vrai qu'il
suivi d'une petite cour, & de
ques chambres assez raisonnab

Etant dedans, il quitta son
teau, après avoir demandé à
mes mains, & trouvé que je les
nettes, nous le secoüâmes d
ment, & nous le pliâmes Il s
sur un banc de pierre qui se
voit-là, & il se mit dessus. Cela
il s'assit sur le même banc, m'i
rogea fort long-tems de mon I
& voulant sçavoir comment j'
fait pour venir à Tolede. Je lu

is raison de tout le plus briève-
nt que je pouvois, & avec ce-
je trouvois l'entretien assez long,
ur les gens qui n'avoient pas en-
re dîné. Il me sembloit qu'il étoit
ms de mettre la nape, & de
esser la soupe, & non pas de s'a-
user à des curiositez inutiles.





CHAPITRE XI.

Le Dîné par cœur.

APrès que je lui eus apris tou ce qu'il vouloit sçavoir d moi, mettans aux endroits où il falloit me donner force bon ne qualitez, & passant legéremen sur celles dont j'avois faute; il de meura quelque-tems à revêr san me rien dire.

J'étois devant lui, planté sur mes pieds, mes deux mains dans mon chapeau, avalant ma salive, & le regardant avec de grands yeux, qui lui disoient de tems en tems, quand dînerons-nous? Cependant deux heures sonnérent, & je ne le voyois non plus remuër pour cela qu'un trépassé. D'ailleurs cette porte fer mée, ce silence où étoit toute la maison, ces murailles toute nuës, & ces chambres, que je voyois par les

les fenêtres basses qui donnoient dans la cour, sans siéges ni escabelles, tables, ni tréteaux, non pas même un méchant coffre, comme je l'ai déja dit : tout cela ne me promettoit rien de bon, & il me sembloit être dans une retraite à sorcier.

L'Ecuyer revint tout à coup de sa rêverie, & me dit, as-tu dîné mon enfant ? Vrayement non, Monsieur, lui répondis-je, comment l'aurois-je fait ? Je vous suis depuis huit heures de matin. Pour moi, ajoûta l'Ecuyer, j'avois déja déjeûné, lorsque je t'ai rencontré, & quand cela m'arrive, comme il m'arrive quelquefois, il faut que tu sçaches que jusqu'au soir je n'y fais autre chose. Accommode-toi donc comme tu pourras jusqu'au soûper.

En vérité je faillis à tomber de ma hauteur à ces cruelles paroles, non tant de la faim que de voir le malheur obstiné qui me persécutoit. En cet instant toutes mes souffrances passées me revinrent en mémoire ; & il me souvint sur tout du pres-

senti-

ſentiment que j'avois eu lorſ
balançois de quitter le ſervi
Curé, dans l'apréhenſion de
ver quelque Maître encore plu
ſérable que lui. Me contrai
pourtant le mieux que je pûs,
dis : vous êtes bien bon, Monſ
de penſer cela, du naturel, d
ſuis. Le manger, Dieu merc
me fait point de peine ; & to
Maîtres que j'ai ſervi en ſçau
bien que dire. C'eſt une grand
tu dans un jeune homme, inte
pit l'Ecuyer, & je t'en aime d
tage. Il n'apartient qu'aux
çeaux de ſe ſaouler, & la ſol
eſt le caractére d'un honnête-
me. Je t'entends, dis-je, en
même ; mais que maudite ſoi
mais cette qualité, qui plaît
à tous les maîtres que je ſers,
ne ſçai où Diable ils ont t
qu'un pauvre valet doive cre
faim pour être de miſe.

Je me rengeai dans un coin
cour, & je me mis à manger
ques piéces de pain qui m'é
reſtées de la charité des b

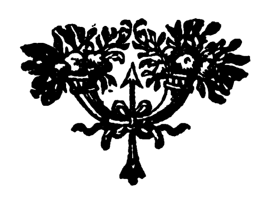
sens. Il s'en aperçût, & me dit. Viens-çà Garçon, que manges-tu donc là ? Je m'aprochai de lui, & lui montrai le pain, ne pouvant pas lui faire d'autre réponse, parce que j'en avois la bouche pleine.

Il en prit un morçeau le plus gros & le meilleur des trois que je lui presentois, & me dit : par ma foi ce pain me paroît bon. Il est trop rassis & trop dur pour être encore bon, Monsieur, lui dis-je. Je jure qu'il l'est, repliqua-t'il. Qui te l'a donné ? Celui qui l'a pêtri avoit-il les mains nettes ? Je l'ai pris sans m'en informer, lui repondis-je, & je le mange sans dégoût, comme vous le voyez, Dieu veüille que cela soit, continua mon misérable Ecuyer, & portant le pain à sa bouche il se mit à le manger avec autant d'apetit que je faisois le mien, disant à chaque morçeau. Parbleu ce pain-là est excellent.

Comme je vis qu'il y alloit de si bon pié, je trouvai bon d'avancer ma besogne, de peur que s'il eut achevé le premier, il n'eut eut la ci-

civilité de m'aider à achever le reste.

Nous travaillâmes si bien l'un & l'autre, que tout fut fait en même-tems. Il secoüa legérement avec la main quelques miettes, qui lui étoient tombées sur le devant de son pourpoint. Il entra dans une espéce d'office, en tira un vieux pot tout ébreché ; & après qu'il eut bû, il m'invita à boire aussi je lui dis, faisant le sobre, je n'en ai pas besoin; Monsieur, je ne bois point de vin. C'est de l'eau aussi, me dit-il, tu peux en boire sans scrupule. Je pris le pot, & je bûs, ou fis semblant de boire : car ce n'étoit pas la soif qui me tourmentoit.



CHA-

CHAPIRE XII.

Le lit de l'Ecuyer. Le soûper remis & pourquoi. La mauvaise nuit. L'Epée de l'Ecuyer.

NOus passâmes le reste du jour, lui à m'interroger, & moi à lui répondre de mon mieux ; & la nuit étant venuë il me fit entrer dans la chambre, d'où il avoit tiré le pot à l'eau, & il me dit, Mon Enfant, faisons mon lit, afin que tu puisse remarquer comment il faut s'y prendre, & le faire tout seul après. Je passai d'un côté & lui de l'autre, & cela fut bien-tôt fait, bien-tôt compris. Son lit consistoit en une claye de roseaux, soûtenuë sur deux méchans traiteaux mal affermis. Son linge y servoit de matelas, mais il étoit trop sale & trop noir pour en voir la couleur & en trop petite qualité pour en faire la

figure Nous l'ajustâmes pourtant, le remuant, seulement pour dire que nous l'avions fait, car c'étoit du tems perdu, & ce Diable de matélas étoit si mince, qu'étendu sur la claye vous auriez compté les roseaux par-dessus l'un après l'autre, tout comme vous compteriez les côtes d'un caré de mouton étique. Nous étendîmes sur le tout une vielle couverture, dont je n'ai jamais pû deviner la couleur.

Cela étant fait, Lazare, me dit-il, il est bien tard, ce me semble; il y a loin d'ici au marché; & tu sçais qu'il ne manque pas de filoux par la Ville. faisons comme nous pourrons, une nuit est bien-tôt passée, & demain Dieu nous aidera. Comme j'étois sans valet, je n'ai pas pû faire mes provisions; j'ai été obligé tous ces jours-ci de manger en ville comme j'ai pû; mais cela ne sera plus ainsi. Eh! Monsieur, lui dis-je, que cela ne vous fasse point de peine. Je sçai bien passer une nuit sans manger & deux aussi, s'il en est besoin. Tant mieux pour ta santé, me ré-

répondi ... il, car c... me je l'ai dit ...tôt, tu en vivi... plus long-tems, ...n'y a rien au ... pour ce bien ...rter que de manger peu. Si vous ...prenez par-là, d... je, en moi-même, je ne dois j... mais mourir : j'ai ...jours vécu d... r... depuis que ...me connois, ... graces au Ciel, ...spére de continuer ainsi le reste de ...s jours.

Il se mit au lit, se faisant un che...t de ses chausses & de son jupon ...veloppez l'un dans l'autre, & il me ... coucher à ses pieds. Mais au Dia...le si je fermai l'œil de toute la nuit. Les roseaux de la claye, & mes os pointus ne cessérent point de se quereller & de chamailler ensemble : Je n'avois pas une livre de chair en tout mon corps, tant il étoit attenué par la diette, & par les travaux que j'avois soufferts ; & j'avois d'ailleurs une rage de faim qui ne pouvoit pas s'accorder avec le sommeil.

Je ne fis toute la nuit (Dieu me le pardonne) que me maudire mille fois moi-même, aussi-bien que ma mauvaise fortune : & dans la con-

crainte où j'étois obligé de me t
de peur d'éveiller mon Maître
bruit de la claye, je demandois
fois à Dieu qui m'ôtat du m
Nous nous levâmes si-tôt qu'i
jour. L'Ecuyer commença à net
& secoüer ses habits, il s'habilla
à son aise : je lui donnai à lave
mains, il se peigna, & mettan
épée dans les pendans de sa ba
liére : Si tu sçavois, Lazare m
il, qu'elle lame c'est ? Je ne la
nerois pas pour tout l'or du m
Le plus fin acier de Damas n'
comparaison de celle-ci que d
de Bretagne. Tien, continua
la tirant du foureau, & la f
glisser entre ses doigts, j'en voi
couper un cheveu en l'air. Et
dis-je, en moi-même, un pa
quatres livres avec mes dents,
qu'elles ne soient pas d'acier.

Il la rengaina, se la ceignit
dit à son cou un gros chapel
d'un pas grave, le corps di
tendu; relevant le bout de son
teau sous le bras gauche, la
droite sur le côté, & tournan

te & le corps d'une maniére galante, il sortit enfin, en me disant. Lazare, prends garde à la maison, pendant que je m'en vas à la Messe, fait cependant le lit & la chambre, & après tu t'en iras au ruisseau remplir notre cruche. Mais sur-tout, ferme bien la porte, de peur des larrons ; & parce que je pourrois revenir ici avant toi, tu meteras la clef au clou, que voilà par la chartiére.

Il me quitta après ces mots, marchant d'un air à faire croire, à qui ne l'auroit pas connu, que c'étoit le Duc d'Arcos en personne, ou du moins son premier Gentil-homme. Beni soyez-vous, Seigneur, dis-je, en le regardant aller, qui n'envoyez jamais la maladie sans le reméde. Qui est celui, qui rencontrant mon Maître, ne juroit pas, à voir son visage content, qu'il soûpa très-bien hier au soir, qu'il a reposé toute la nuit dans un bon lit, & que tout matin qu'il est, il ait déja fait un déjeuné de Prince ? Et cependant, vous le sçavez, Seigneur, si le monde l'ignore. En vérité qui ne seroit pas pris à

cette démarche si noble, & à c
bit si propre, & qui pourroit
giner qu'un Gentilhomme ain
a passé toute la journée d'hier
ce misérable morçeau de pain
Lazare son très-humble valet
porté un jour & une nuit da
poche, parmi ses bribes, oi
pouvoit pas avoir pris une
fort ragoûtante, certes, cela
l'imagination.



C

CHAPITRE XIII.

Le Déjeûner. Lazarille pourvoyeur de l'Ecuyer.

JE demeurai ainsi sur la porte tout extasié, les bras croisez sur l'estomach, & les yeux attachez sur l'Ecuyer jusqu'à ce qu'il eut tourné le coin de la ruë. L'ayant perdu de vûë, je rentrai dans la maison. Je la parcourus haut & bas, sans y trouver quoique ce fut a ranger ou à faire, que le misérable lit. L'ayant fait, je pris la cruche & m'en allai au ruisseau. Comme j'y fus arrivé, j'aperçûs mon Maître dans un Jardin qui s'entretenoit avec deux Dames masquées. C'étoient de celles qui se sont fait un métier d'aller déjeûner le long de ces rivages, à la fraîcheur du matin, sans porter dequoi manger, dans l'espérance de trouver quelqu'un qui y pourvoiroit, & la libéralité de nos jeunes

gens a donné cours à cet usage.

Mon Ecuyer étoit donc, comm
j'ai dit, entre ces deux femmes fa
saisant le Ganimede, leur conta
mille douceurs, à ce que j'en pou
vois juger du lieu où j'étois. Les bo
nes Dames le voyant assez attend
j'entendis qu'elles lui demandoie
la collation. Mais comme sa bour
étoit aussi froide que son estoma
étoit chaud, il demeura court à c
complimens. Il lui prit une sue
froide, il changea de couleur,
comme il commençoit en bredoü
lant à les payer de quelque mécha
te excuse, les Dames qui y conn
rent son foible le plantérent-là.

Je m'étois occupé pendant cet
comédie à ronger quelques tr
gnons de choux, ce qui me servit
déjeûné ; & ayant rempli ma cr
che, sans avoir été aperçû de m
Maître, je m'en retournai au lo
en grande diligence, comme si je r
avois pas touché. Je voulus balay
quelques endroits de la maison q
en avoient le plus besoin, mais
ne trouvai pas un méchant bout
bal

balai [illegible] te la maison, & ne sçachant point à quoi m'occuper, je résolus d'attendre avec patience jusqu'à midi, le retour de mon Maître, espérant qu'il pourroit aporter quelque chose pour notre dîner.

Je l'attendis en vain, deux heures sonnérent : il ne revint point. Je perdis patience, & pressé de la faim, qui comme on dit, fait sortir le loup du bois, je sortis de ma tanniére ; fermai la porte & ayant mis la clef où il me l'avoit commandé, je m'en allai reprendre mon premier métier.

J'allois demandant mon pain de porte en porte, d'une voix basse & languissante, le corps serré de mes deux bras, les yeux tournez vers le Ciel, & le nom de tous les Saints à la bouche ; & je ne manquois pas de m'arrêter aux maisons qui avoient le plus d'aparence.

J'avois succé, pour ainsi dire, ce métier avec le lait ; j'en avois apris tous les secrets & tout le fin de mon Aveugle, qui étoit un grand Maître. Je me servis si bien de ses le-

çons en cette occasion , qu'av
que quatre heures eurent son.
malgré le peu de charité de .
Bourgeois & la récolte qui n'av
point réüssi cette année , j'eus
par mon sçavoir faire quatre b
nes livres de pain à l'abri dans n
corps , & deux livres pour le mc
dans mes poches.

Je m'en retournai au logis , & p
sant par le marché , une bonne f
me me donna pour l'amour de D
un morçeau de pied de boeuf, &
peu de tripes cuites. Je trouvai n
pauvre Ecuyer , qui avoit déja j
son manteau ; & l'ayant mis su
banc se promenoit à grands pas d
la Cour. Comme j'entrois , il vin
moi : je croyois que c'étoit pour
gronder d'être revenu si tard , n
Dieu l'avoit fait d'une humeur p
pacifique. Il me demanda seulem
d'où je venois. Ma foi , Monsie
lui dis-je , j'ai tenu bon jusqu'à d
heures sonnés , & ne vous voy
plus revenir, j'ai été par la Ville
recommander à la charité des g
de bien : ils m'ont donné ce

vous vc ; c , en lui mon-
trant le Pain les Tri , que j'a-
vois mises dan basques.

Je connus q cette vûë le réjouis-
soit. Il me dit urtant mon pauvre
Enfant, voya que tu étois tant
de tems à venir j dîné. Pour toi,
tu as fort bien fait : Il vaut mieux
demander au nom de Dieu, ce qui
nous manque, que d'aller dérober.
Prens seulement garde pour mon
honneur, qu'il ne paroisse pas que
tu sois à mon vice. Cela te sera fa-
cile ; je ne su fort connu dans
cette Ville, & plût à Dieu n'y être
jamais venu. Hélas ! Monsieur, lui
dis-je, & dequoi vous allez-vous
mettre en peine ? Le monde a autre
chose à faire, que de me le venir de-
mander ; & je vous jure que je n'i-
rai pas chercher les gens pour leur
en parler. Or, mange donc mainte-
nant, mon pauvre Lazare, me dit-
il, nous nous verrons bien-tôt à no-
tre aise, s'il plaît à Dieu, quoiqu'à
te dire ce qui est, cette maison
me porte malheur. Depuis que j'y
suis entré tout bien m'a manqué : il
faut

faut qu'elle soit placée sous quelque mauvaise étoile : il y a des maisons comme cela, qui ont mal encontre avec elles, & qui le donnent à ceux qui y demeurent. Celle-ci est de ce nombre, il n'en faut pas douter. Mais je te promets qu'après que ce mois-ci sera passé, je n'y demeurerois pas, quand même on m'en voudroit faire present.



Chap. 14. T. 1.



Lazarille regalle son maitre d'u
bœuf qu'il avoit quêté

CHAPITRE XIV.

Un pied de Bœuf bon à plusieurs sausses. La bourse de l'Ecuyer qui n'est bonne à rien.

JE m'assis cependant sur le bout du band de pierre, & me mis à manger, pour lui faire croire que j'étois encore à jeun. Je voyois, sans en faire semblant, mon familier Ecuyer, qui tenoit les yeux attachez sur mon giron & sur ma basque, qui me servoient de table & de nappe.

Je prie Dieu d'avoir autant pitié de moi, que j'en eus alors de ce pauvre homme : je ressentois sa peine comme lui-même, & mon expérience me la rendoit assez sensible. Je ne sçavois si je devois l'inviter. Comme il m'avoit dit qu'il avoit dîné, j'apréhendois qu'il ne se fit un point d'honneur de me refuser : mais enfin je souhaitois sincérement de le

tirer

tirer de la peine où je le voyois, de lui faire part de mon bien, con me j'avois fait le jour précédent aussi-bien avois-je dequoi lui fa meilleure chére, & je n'en avois p grand besoin pour moi.

Nous fûmes bien-tôt satisfaits l' & l'autre. Il s'aprocha de moi en promenant, & dés qu'il me vit co mencer à manger, il me dit, Laza je n'ai jamais vû d'homme au mo de qui mange de meilleure grace q toi; & à te voir faire, il n'y a p sonne à qui l'apetit ne vienne, qu que dégoûté, ou quelque rassa qu'il soit. Ma foi pensai-je en m même, avec la faim qui te press l'eau te viendroit à la bouche, bien moins encore.

Mais voyant qu'il s'évertuoit, qu'il en venoit où je l'avois souhai je voulus l'aider de mon côté, & lui dis, Monsieur la bonne beso fait le bon ouvrier. Ce pain est a mirable, & ce pied de bœuf si b cuit & si bien assaisonné qu'il fer envie d'en manger à quiconque verroit.

Ce

Com un pied de bœuf, s'écria-t'il, en m'interrompant. Oüi, Monsieur, lui repliquai-je, un pied de bœuf. Ah ! si cela est reprit-il, ... à te dire, que tu as le meilleur morçeau qui se mangera jamais ; & ...'à mon goût, il n'y a perdrix ni faisans qui le vaille.

Voulez-vous en faire l'essai, Monsieur ? Tenez, lui dis, je, (en ... mettant le pied de bœuf entre ... mains, avec deux morçeaux de ... les meilleurs que j'eusse) goûtez-en, vous verrez en effet que c'est un manger de Roi, tant il est bien cuit & assaisonné.

Il s'assit à mon côté, & sans se faire prier davantage, il se mit à manger, où plutôt à dévorer ce que je lui avois donné, & à peine les os s'en sauvoient-ils. Oh ! disoit-il, l'excellent morçeau, que ce seroit avec un petit ragoût d'ail.

Oh ! disois-je, à part moi, que tu le mange bien à une meilleure sausse. Parbleu, ajoûta-t'il à la fin, il faut avoüer que j'ai mangé cela avec autant d'apetit que si je n'avois rien

mangé

mangé pendant tout le jour. est-t'il,comme vous le venez d disois-je en moi même, je n't te pas, je te jure.

Il me demanda le pot à l'ea je trouvai tout plein, comm vois aporté du ruisseau, & pı avoit oublié de boire jugez : toit souvenu de manger. Apr eut bû, il m'invita à faire de ce que je fis, & ainsi nous : notre repas.

Nous passâmes huit ou dix j cette maniére : c'est-à-dire, q pauvre hair de Maître ne n point chaque matin d'aller l'air par les ruës avec cette che grave, & ces façons Cava me laissant le soin de lui proci provisions.

Je faisois souvent réfléxior caprice de ma fortune, qui apı voir tiré des mains de deux l avares avec lesquels j'étois nourri, m'en avoir fait ren un, qui bien loin de me don pain avoit besoin que je lui ı nasse moi-même.

Je lui voulus pourtant du bien. Je croyois qu'il le pouvoit faire autre chose, & je ne plaignois sans lui en sçavoir mauvais gré. Souvent même je me privois de quelque chose, pour pouvoir porter au logis dequoi lui faire manger.

Je fus entiérement éclairci de sa misére, un jour s'étant levé tout nud en chemise pour aller à ses nécessitez au haut de la maison, je foüillai dans son haut-de chausses qu'il avoit laissé au chevet, & je n'y trouvai qu'une petite bourse de velours ras toute repliée, dans laquelle il n'y avoit ni argent ni marque qu'il y en eut eû depuis dix ans. Il est pauvre & misérable, disois-je, & personne ne peut donner ce qu'il n'a point.

Il n'en étoit point de même de l'avare Curé, & du vilain Aveugle, qui me faisoient mourir de faim, quoique Dieu leur donnât [illegible] de reste qui ne coûtoit à l'un qu'un *Pax tecum*, & à l'autre un *Dieu vous le rende*. C'étoient ces tigres que j'avois raison de haïr, mais pour le pauvre Ecuyer, il mérite qu'on ait pitié de

lui

lui, car il ne sçauroit mieu:
qu'il fait.

En vérité quand je rencon
core aujourd'hui de semblabl
avec cet air de qualité, &
marche affectée, j'en suis tou
compassion, m'imaginant tc
qu'ils vivent dans une misére
le à celle de l'Ecuyer.

Avec cela j'aurois toûjou
féré son service à celui des a
pour les raisons que je viens
Une chose seulement me dé
en lui; c'étoit sa sotte vanit
rois voulu qu'il se fut un pe
connu & qu'il n'eut pas fait
façons avec tant de pauvret
c'est un mal sans reméde, à
de ces sortes de gens, il seroi
le d'entreprendre de les guér
quoiqu'ils n'ayent le vaillai
Carolus dans leur poche, to
leur démarche superbe doit a
train. Dieu veüille y reméd
trement ils mourront en ce

CHAPITRE XV.

[illegible] extremitez où l'Ecuyer & Lazarilles furent réduits par un Réglement de Police. Dieu leur envoye une Réale.

CEla ne m'embarrassoit pas fort aussi avec mon Ecuyer ; je vivois assez en repos au-:ès de lui, tout misérable qu'il :oit : Mais je ne tenois rien enco-:, & la fortune m'en gardoit bien autres, à quoi je ne m'attendois as. L'année se trouva comme je l'ai it peu fertile en bled, ce qui don-a lieu à un Réglement de Police, ar lequel il fut ordonné que tous es pauvres Etrangers eussent à sor-ir incessamment de la Ville ; à pei-ie du foüet. Cela fut éxécuté avec :ant de rigueur, que les quatre ours suivans, ce n'étoit que ban-les de gueux qu'on mena & foüetta par les carrefours.

J'en

J'en fus si fort effrayé que je n'o plus risquer à demander mon pa Il falloit voir l'abstinence où l'on voit dans notre maison, & le siler que nous y gardions. Nous passân trois jours entiers sans manger morçeau, ni dire une parole. Bien prit d'avoir fait connoissance a quelques pauvres femmes du voi nage qui filoient du cotton à fa des bonnets. Elles me sauvérent vie en cette occasion-là. Leur po voir n'étoit pas grand, & le secou que j'en tirai étoit de peu de chos mais c'étoit toûjours assez po m'empêcher de mourir de faim.

J'avois plus de pitié de mon Ecuy que de moi-même : au Diable le pa qu'il mis sous la dent pendant h jours ; du moins sçai-je bien qu ne se mangea rien chez-nous de to ce tems-là. Je ne sçai, ni dequoi vivoit, ni où il alloit, ni ce qu faisoit ; mais si vous l'eussiez vû r venir chaque jour le long de la r à midi sonné, le ventre plat, corps étrié, & allongeant le c comme un lévrier.

Il se plantoit sur la porte, un cu-
ndent à la main, quoiqu'il n'y eut
:n à curer à ses dents ; mais il fal-
it en faire la grimace pour son
›nneur ; & revenant toûjours à ses
outons. Il faut bien, disoit-il, que
; soit cette maudite maison qui
›us porte malheur ; j'en suis toû-
urs persuadé de plus en plus. Con-
dérez, ajoûtoit-il, en se tournant,
›mme elle est lugubre, triste & ob-
;ure. Il ne faut s'attendre à rien de
on, tant que nous y serons. Il me
ırde bien que le mois ne soit ache-
é pour en sortir.

Nous vivions en cette misére, per-
écutez de la famine lorsqu'un jour
: ne sçai par qu'elle machine, il tom-
a une Réale au pouvoir de mon
Maître. Il vint au logis, aussi con-
:ent, que s'il eut eu le tresor de Ve-
ıise : il me la donna tout transporté
le joye, & me dit. Tien, Lazare,
Dieu commence à ouvrir sa main.
Va-t'en au marché, achette du pain,
lu vin, & de la viande : il faut au-
ourd'hui crever un œil au Diable ;
Et afin que ta joye soit entiére, sça-

che que j'ai loüé une autre maison & que nous ne ferons plus dans (logis de mauvaise augure, que le r ste de ce mois-ci. Que maudit soit gîte (continua-t'il, sans me donn loisir de lui répondre,) & celui q y a mis la premiére pierre; c'est bie mon malheur que j'y ai mis le pie Par la morbleu, depuis que j'y d meure, il n'est entré dans mon cor ni vin, ni viande, & je n'ai pas un moment de repos. Aussi je cro qu'on auroit peine d'en trouver u plus mal percée, plus obscure, plus triste. Vas, & reviens vîte nous allons dîner aujourd'hui co me des petits Rois.

Je pris ma Réale & ma cruche, j'enfilai la ruë, tirant vers le Marc avec la joye que vous pouvez vo imaginer, mais cela ne me dura gu res comme vous allez voir, car n fortune ne me permit aucune jo sans y joindre quelque fâcherie.

Pendant donc je marchois p la ruë, remerciant Dieu du secou qu'il nous avoit envoyé, & compta par mes doigts, à quoi je pourr

emplo

ployer on argent, je vis paroî-
un mort ; qu'on portoit en terre
compagné de plusieurs Prêtres &
un grand convoi d'hommes. Je me
geai contre la muraille pour leur
e place, & après que le corps fut
é, je vis une femme (aparemment
lle du défunt qu'on alloit enseve-
) vétuë de deüil, & suivie de plu-
urs autres femmes qui se tuoient
crier pour bien témoigner l'ex-
r de sa douleur, j'entendis qu'elle
oit. Hélas! mon pauvre mari, où
-ce donc qu'on va vous mettre ?
n vous entraîne dans cette demeu-
triste & malheureuse, & dans cet-
e maison lugubre & obscure, où
nais on ne boit ni mange.

Notre logis me parût si bien dé-
int dans ce qu'elle disoit, qu'il me
mbla entendant ceci, que le Ciel
joignit avec la terre, & l'épou-
nte me saisit tellement, que je m'i-
aginai qu'on alloit effectivement
rter ce mort chez nous.

Je traversai le convoi avec vitesse
bandonnant le chemin du marché :
courus en toute diligence vers no-

tre maison, où étant entré, je
mai la porte, invoquant l'aide &
sistance de mon Maître, l'em
sant même, afin qu'il vint m'
à en défendre l'entrée.

Il en fut d'abord un peu ét
croyant que ce fut autre chose, &
dit : qu'est-ce qu'il y a Garçon? P
quoi cris-tu? Quas-tu? Et pour
fermes-tu la porte si précipitamm
& d'une t'elle furie? Oh! Monsi
lui dis-je accourez ici promptem
car on nous aporte céans un m
Comment un mort? me répo
il. Je l'ai rencontré là-haut da
ruë, lui dis-je, & sa femme ven
disant : O Dieu! où est-ce qu'
porte mon pauvre mari; on t'en
ne dans la maison triste & mal
reuse dans la maison lugubre &
scure dans la maison où on ne
ni mange! on nous l'aporte
ici, Monsieur.

Mon Maître ayant compris
pauvres raisons, s'éclata si fort
re, qu'il fut long-tems sans po
parler. Cependant j'avois verr
la porte, & m'étois adossé en c

pour plus grande sûreté Le convoi & le trépassé passérent, & néanmoins je ne pouvois m'imaginer autre chose, sinon qu'on avoit toûjours envie de le porter chez-nous. Mais enfin après que mon Maître fût plus las de rire que de manger, il me dit. Il est bien vrai, Lazare, que sur ce que dit la Veuve en allant, tu as eu raison de penser ce que tu as pensé; mais puisque Dieu en a autrement disposé, & qu'ils passent, outre, vas-t'en chercher à dîner. Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu, laissez-les achever de passer la ruë.

A la fin, mon Maître voyant mon obstination, vint lui-même à la porte devant, & l'ouvrit malgré moi, car il falut qu'il me forçât, tant j'étois émû par la crainte. Je sortis après cela & repris mon chemin du marchai, j'achetai du pain, & du vin & de la viande cuite; & me rendis au plus vîte près de l'Ecuyer. Notre repas étoit magnifique, & nous fûmes les plus contens du monde.



CAAPITRE XVI.

Les raisons qui avoient fait aller l'Ecuy à Tolede. Il entretient Lazarille ses biens & de ses talens, qui ne servoient de rien.

JE fus ainsi quelques jours av l'Ecuyer mon troisiéme Maîtr desirant toûjours de sçavoir qu'il l'avoit fait venir à Tolede, aya reconnu dès le premier jour que j' tois avec lui, qui étoit Etrange par le peu de connoissances qu'il avoit. Ma curiosité fut enfin sat faite. Un jour se trouvant plus co tent qu'à l'ordinaire, parce q nous avions eu raisonnablement d quoi dîner, il me raconta toutes affaires.

Il me dit qu'il étoit de Castille vieille, & qu'il n'avoit quitté s pays que pour n'être pas obligé d'

ter le chapeau à un homme de qualité de son voisinage. Mais, Monsieur, lui dis-je, s'étoit au-dessus de vous par sa naissance & pas ses richesse, comme vous l'avoüez, il me semble, que vous pouviez le saluër le premier, sans vous faire tort, puisque de son côté il ne manquoit pas de civilité. Tout cela est vrai, me dit-il. Il étoit plus puissant que moi, il me rendoit le salut; mais enfin, il devoit commencer une fois, & me forcer à me laisser saluer le premier, en me prenant la main, lorsqu'il voyoit que je la portois au chapeau.

Pour moi, Monsieur, dis-je, il me semble que je n'y aurois pas regardé de si près.

Oüi toi, interrompit-il, qui est jeune encore, & qui n'est pas capable de ces sentimens d'honneur, qui font aujourd'hui toute la richesse des gens qui en font profession: Mais aprends que tout simple Ecuyer que je suis, si j'avois rencontré un Prince par la ruë, & qu'il ne m'eût pas bien ôté son chapeau, je dis bien

 ôté,

mangé pendant tout le jour. Auſſi eſt-t'il, comme vous le venez de dire, diſois-je en moi même, je n'en doute pas, je te jure.

Il me demanda le pot à l'eau, que je trouvai tout plein, comme je l'avois aporté du ruiſſeau, & puiſqu'il avoit oublié de boire jugez s'il s'étoit ſouvenu de manger. Aprés qu'il eut bû, il m'invita à faire de même, ce que je fis, & ainſi nous finîmes notre repas.

Nous paſſâmes huit ou dix jours de cette maniére : c'eſt-à-dire, que mon pauvre hair de Maître ne manqua point chaque matin d'aller humer l'air par les ruës avec cette demarche grave, & ces façons Cavalieres, me laiſſant le ſoin de lui procurer ſes proviſions.

Je faiſois ſouvent réfléxion ſur le caprice de ma fortune, qui après m'avoir tiré des mains de deux Maîtres avares avec leſquels j'étois ſi mal nourri, m'en avoir fait rencontrer un, qui bien loin de me donner du pain avoit beſoin que je lui en donnaſſe moi-même.

Je lui voulus pourtant du bien Je voyois qu'il le pouvoit faire autre chose, & je ne plaignois sans lui en sçavoir mauvais gré. Souvent même je me privois de quelque chose, pour pouvoir porter au logis dequoi lui faire manger.

Je fus entiérement éclairci de sa misére, un jour s'étant levé tout nud en chemise pour aller à ses nécessitez au haut de la maison, je foüillai dans son haut-de chausses qu'il avoit laissé au chevet, & je n'y trouvai qu'une petite bourse de velours ras toute repliée, dans laquelle il n'y avoit ni argent ni marque qu'il y en eut eû depuis dix ans. Il est pauvre & misérable, disois-je, & personne ne peut donner ce qu'il n'a point.

Il n'en étoit point de même de l'avare Curé, & du vilain Aveugle, qui me faisoient mourir de faim, quoique Dieu leur donnât [illegible] de reste qui ne coûtoit à l'un qu'un *Pax tecum*, & à l'autre un *Dieu vous le rende*. C'étoient ces tigres que j'avois raison de haïr, mais pour le pauvre Ecuyer, il mérite qu'on ait pitié de lui

lui, car il ne ſçauroit mieux faire qu'il fait.

En vérité quand je rencontre encore aujourd'hui de ſemblables gens avec cet air de qualité, & de démarche affectée, j'en ſuis touché de compaſſion, m'imaginant toûjours qu'ils vivent dans une miſére pareille à celle de l'Ecuyer.

Avec cela j'aurois toûjours préféré ſon ſervice à celui des autres, pour les raiſons que je viens de dire. Une choſe ſeulement me déplaiſoit en lui; c'étoit ſa ſotte vanite: j'aurois voulu qu'il ſe fut un peu mieux connu & qu'il n'eut pas fait tant de façons avec tant de pauvreté. Mais c'eſt un mal ſans reméde, à l'égard de ces ſortes de gens, il ſeroit inutile d'entreprendre de les guérir, car quoiqu'ils n'ayent le vaillant d'un Carolus dans leur poche, toutefois leur démarche ſuperbe doit aller ſon train. Dieu veüille y remédier, autrement ils mourront en ce péché.

CHAPITRE XV.

Les extremitez où l'Ecuyer & Lazarilles furent réduits par un Réglement de Police. Dieu leur envoye une Réale.

CElà ne m'embarrassoit pas fort aussi avec mon Ecuyer ; je vivois assez en repos auprès de lui, tout misérable qu'il étoit : Mais je ne tenois rien encore, & la fortune m'en gardoit bien d'autres, à quoi je ne m'attendois pas. L'année se trouva comme je l'ai dit peu fertile en bled, ce qui donna lieu à un Réglement de Police, par lequel il fut ordonné que tous les pauvres Etrangers eussent à sortir incessamment de la Ville ; à peine du foüet. Cela fut éxécuté avec tant de rigueur, que les quatre jours suivans, ce n'étoit que bandes de gueux qu'on mena & foüetta par les carrefours.

J'en

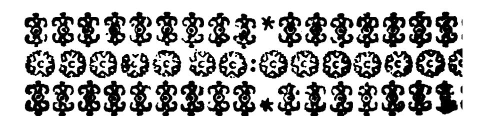
rien de fâcheux, quelque avantage qui pût lui revenir d'un bon avis. Je m'attacherois à ses intérêts, tant que les choses se passeroient sous ses yeux; mais je ne te tuerois pas de bien faire, lorsqu'il m'auroit perdu de vûë. Je lui témoignerois mon zéle aux dépens des Domestiques, que je gronderois toutes les fois que je serois à portée, pour être entendu de lui. Je sçaurois donner adroitement le coup d'éguillon à ceux contre qui je le verrois en colére, & faisant semblant de les excuser: Je dirois du bien de ceux qui auroien son aprobation, & je raillerois impitoyablement ceux qui lui déplairoient.

Je tiendrois regiſtre exact des actions de tout le monde, pour pouvoir l'en entretenir. Enfin, je sçaurois bien mettre en usages toutes ces belles maniéres, qui sont si fort du goût des grands Seigneurs d'aujourd'hui; Car je sçai vrayement, qu'ils ne se piquent pas d'avoir auprès d'eux d'honnêtes gens; au contraire ils les ont en aversion, les méprisent, & l

tienne

tiennent pour des bouches inutiles, gens qui n'entendent pas le monde, & dont l'entretien, les fait bailler, au lieu de les divertir. Ce sont à peu près les maximes des Courtisans du tems, & comme tu vois, j'en sçai ce qu'il en faut sçavoir : mais je ne suis pas assez heureux pour avoir une occasion de me produire.





CHAPITRE XVII.

Comment l'Ecuyer fut interrompu. In taire de ses meubles. Il quitte Lazarille.

MOn pauvre Ecuyer é en si bon train, & il tendoit avec tant de pl sur cette matiére, qu'il n'auroit sé de parler de long-tems ; s'il n' été interrompu par un homme une vieille femme, qui entrérent compagnie : Le premier pour lui mander le loyer de la maison, l'autre le loüage du lit.

Ils comptérent ensemble, & i trouva qu'il leur devoit pour d mois plus qu'il n'auroit pû ama dans un an ; c'est-à-dire, douz treize Réales.

Il leur donna de fort bonnes pa les, les assura qu'il alloit sortir p

char

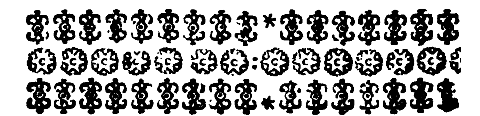
changer une double pistole, & qu'ils n'avoient qu'à revenir sur le soir, pour toucher leur argent.

Il sortit à la vérité; mais il ne revint plus. Ses Créanciers ne manquérent pas de se rendre chez-nous à l'heure arrêtée; mais ils furent obligez de remettre la partie au lendemain, parce qu'il étoit fort tard, & qu'ils ne le trouvérent point. Je n'osai pas coucher au logis: J'allai chez nos voisines, je leur contai ce qui se passoit, & je couchai chez-elles.

Le matin les Créanciers revinrent à la charge, demandérent aux Voisines des nouvelles de l'Ecuyer: mais les oiseaux étoient dénichez. Les bonnes Femmes leur dirent: Voici son Valet, & la clef de sa porte, c'est tout ce que nous sçavons.

Ils me demandérent ce qu'étoit devenu mon Maître, je leur répondis que je n'en sçavois rien, & qu'il n'avoit plus parû, depuis qu'il étoit sorti pour aller changer la double Pistole, que j'apréhendois fort qu'il n'eut emporté la monnoye de la piéce, & ne nous eut tous plantez-là.

Les



CHAPITRE XVII.

Comment l'Ecuyer fut interrompu. In taire de ses meubles. Il quitte Lazarille.

MOn pauvre Ecuyer é en si bon train, & il tendoit avec tant de pl sur cette matiére, qu'il n'auroit sé de parler de long-tems ; s'il n été interrompu par un homme une vieille femme, qui entréren compagnie : Le premier pour lui mander le loyer de la maison : l'autre le loüage du lit.

Ils comptérent ensemble, & i trouva qu'il leur devoit pour d mois plus qu'il n'auroit pû ama dans un an ; c'est-à-dire, dou treize Réales.

Il leur donna de fort bonnes pa les, les assura qu'il alloit sortir p

changer une double pistole, & qu'ils n'avoient qu'à revenir sur le soir, pour toucher leur argent.

Il sortit à la vérité; mais il ne revint plus. Ses Créanciers ne manquérent pas de se rendre chez-nous à l'heure arrêtée; mais ils furent obligez de remettre la partie au lendemain, parce qu'il étoit fort tard, & qu'ils ne le trouvérent point. Je n'osai pas coucher au logis: J'allai chez nos voisines, je leur contai ce qui se passoit, & je couchai chez-elles.

Le matin les Créanciers revinrent à la charge, demandérent aux Voisines des nouvelles de l'Ecuyer: mais les oiseaux étoient dénichez. Les bonnes Femmes leur dirent: Voici son Valet, & la clef de sa porte, c'est tout ce que nous sçavons.

Ils me demandérent ce qu'étoit devenu mon Maître, je leur répondis que je n'en sçavois rien, & qu'il n'avoit plus parû, depuis qu'il étoit sorti pour aller changer la double Pistole, que j'apréhendois fort qu'il n'eut emporté la monnoye de la piéce, & ne nous eut tous plantez-là.

Les

Les Créanciers ayant compri
que je leur venois de dire, vont p
dre un Officier de Justice & un G
fier, reviennent tous quatre ens
ble, m'apellent, prennent la cl
font venir des témoins, ouvren
porte, & entrent pour saisir les ef
de mon Maître, autant qu'il en
droit, pour payer ce qu'il leur dev

Ils parcoururent toute la mais
& ils la trouvent aussi vuide qu
l'ai déja dit : Ils me demandé
qu'étoient donc venus les meub
les coffres, les tapisseries, & la
terie de cuisine. Je ne sçai ce que v
demandez leur, répondis-je.

Assurément, dirent les Cré
ciers, on a tout enlevé cette n
Saisissez-vous du Valet, Mons
l'Officier, il faut qu'il nous do
des nouvelles de l'endroit où les n
les ont été portez.

L'Officier vint à moi, & me
nant par le collet de mon habit
dit pour m'éffrayer, que si je ne
couvrois tout, il m'alloit faire
ter dans une basse fosse.

Je ne m'étois jamais trouvé en

reilles nôces. J'avois été souvent pris par le collet ; mais à petit bruit, & d'une maniére moins brusque : sçavoir en conduisant l'Aveugle, afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyoit pas. La peur me prit, & je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'il voudroient.

Voilà qui est bien, me dit l'Officier en se radoucissant ; répons donc à tout & n'aye point de peur.

Le Greffier s'assit sur le banc de pierre, pour écrire son Inventaire, & me demanda en quoi consistoient les biens de l'Ecuyer.

Monsieur, lui dis-je, mon Maître, à ce qu'il m'en a dit lui-même, a une fort belle place propre à bâtir des maisons Il a outre cela un Colombier, il est vrai qu'il est à present ruïné.

Bon, dirent ces Creanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura toûjours assez pour nous payer : mais en quel endroit de la Ville se trouvent donc la place & le Colombier ? me demanda le Greffier.

C'est en son Pays & non pas en
tre

Les Créanciers ayant compri
que je leur venois de dire, vont p
dre un Officier de Justice & un G
fier, reviennent tous quatre ens
ble, m'apellent, prennent la cl
font venir des témoins, ouvren
porte, & entrent pour saisir les ef
de mon Maître, autant qu'il en :
droit, pour payer ce qu'il leur dev
Ils parcoururent toute la mais
& ils la trouvent aussi vuide qu
l'ai déja dit : Ils me demandé
qu'étoient donc venus les meub
les coffres, les tapisseries, & la
terie de cuisine. Je ne sçai ce que v
demandez leur, répondis-je.

Assurément, dirent les Cr
ciers, on a tout enlevé cette n
Saisissez-vous du Valet, Mons
l'Officier, il faut qu'il nous do
des nouvelles de l'endroit où les n
les ont été portez.

L'Officier vint à moi, & me
nant par le collet de mon habit
dit pour m'éffrayer, que si je ne
couvrois tout, il m'alloit faire
ter dans une basse fosse.

Je ne m'étois jamais trouvé en
re

reilles nôces. J'avois été souvent pris par le collet ; mais à petit bruit, & d'une maniére moins brusque : sçavoir en conduisant l'Aveugle, afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyoit pas. La peur me prit, & je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'il voudroient.

Voilà qui est bien, me dit l'Officier en se radoucissant ; répons donc à tout & n'aye point de peur.

Le Greffier s'assit sur le banc de pierre, pour écrire son Inventaire, & me demanda en quoi consistoient les biens de l'Ecuyer.

Monsieur, lui dis-je, mon Maître, à ce qu'il m'en a dit lui-même, a une fort belle place propre à bâtir des maisons Il a outre cela un Colombier, il est vrai qu'il est à present ruïné.

Bon, dirent ces Creanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura toûjours assez pour nous payer : mais en quel endroit de la Ville se trouvent donc la place & le Colombier ? me demanda le Greffier.

C'est en son Pays & non pas en
cette

cette Ville, répondis-je. Par i
nous voilà bien, dirent-ils tou
semble. Et de quel Pays est il c
continua le Greffier.

Il m'a dit qu'il étoit de Cast
vieille, repliquai-je. L Officiei
Greffier s'éclatérent de rire à
derniére réponse, & dirent à
qui les avoient apellez. Il n'ei
pas sçavoir davantage, & en
assez pour vous payer, quelque
de que soit la sommequi vous ei

Voyez-vous, Messieurs, le
rent les Voisines, qui avoien
jours été presentes, vous pai
un pauvre innocent qui n'est
l'Ecuyer que depuis peu de jou
qui ne sçait non plus ses affair
vous. Hélas! le pauvre enfa
tous les jours chez-nous, no
faisons toute la charité que
pouvons, & nous l'avons em
jusqu'ici de mourir de faim.

Comme on eut reconnu m
nocence, on ne me demanda
rien. L'homme & la Vieille n'
rent pas quitte à si bon marcl
fut question de sçavoir qui pa

les frais. Il y eut grand bruit sur cela. L'Officier de Justice & le Greffier demandérent leurs vacations.

Les Créanciers prétendoient que puisqu'il n'y avoit rien dans la maison, & qu'il n'y avoit point de saisie à faire, il n'y avoit point aussi de vacations à payer. Les Officiers avançoient qu'ils avoient abandonné des affaires où il y avoit beaucoup à gagner, pour venir à celle-ci sur leur parole.

Enfin, après avoir crié & bien tempêté de part & d'autres, pour conclusion, l'Officier & le Greffier, chargérent de la vieille couverture qui appartenoit à la vieille Femme, un Sergent qui vient passer fort à propos devant cette maison.

Quoique la charge fut assez legére, il ne fut pas seul à la porter, les Officiers & les Créanciers se mirent à la tirailler chacun par un bout, joüant à qui l'auroit; & les plus foibles se laissant entraîner aux plus forts, ils allérent je ne sçai où vuider leur différent. Je ne vous dirai pas, Messieurs, ce qui en arriva; mais je jurerois

roisbien que la couverture pay
tous, car elle n'étoit pas dans
à pouvoir résister long-tems à
secousses.

C'est ainsi mon troisiéme
tre m'abandonna, & que par
sein assez bizarre, il m'arriva
ne jamais peut-être n'a arrivé
tre qu'à moi. Car on voit bie
les jours dans le monde des
qui quittent leurs Maîtres;
rarement des Maîtres qui q
leurs Valets.



CHAPITRE XVIII.

zarille passe au service d'un Moine de la Mercy, & ensuite à celui d'un porteur de fausses Bulles.

Il me fallut chercher un quatriéme Maître. Les bonnes Voisines m'adresserent à un Moine : la Mercy, dont elles se disoient arentes. C'étoit un grand ennemi u Chœur & de la Table de Comunauté qui n'aimoit que le grand onde & les visites, & qui battoit si ien le pavé du matin jusqu'au soir, ue je suis assuré qu'il usoit plus de ouliers lui seul, que tous les Moies de son Convent ensemble.

Je reçûs de lui les premiers souliers ue j'ai mis en ma vie mais obligé omme j'étois de le suivre, je n'en us pas pour huit jours. N'ayant pas ailleurs la force de suporter cette fati-

fatigue, & ne pouvant m'accommo
der de certaines sottiles, que je paſ
ſerai ſous ſilence, je trouvai bon d
le quitter.

Ma fortune me fit rencontrer u
cinquiéme Maître, porteur de fauſ
ſes Bulles, franc ſcélérat, s'il en fu
jamais, & l'homme du monde le plu
propre à faire marchandiſe des cho
ſes les plus ſaintes, & à trouver de
inventions pour la debiter.

Quand il arrivoit dans un Villag
pour debiter ſes Bulles, il rendoit ſ
premiére viſite au Curé, ou a ſes V
caires, pour les mettre dans ſes in
térêts par quelques petits preſens
comme de Citrons, Oranges, Me
lons, Pêches, ou de quelque autr
fruit ſelon la ſaiſon de peu de valeu
Il les gagnoit par ce moyen, afi
qu'ils favoriſaſſent ſon affaire, e
convoquant les Paroiſſiens pou
prendre ſes Bulles.

Avant que de les aborder, il ſça
voit déja ce qu'ils tenoient. Si c'é
toient d'habiles gens, il n'avoit ga
de de leur parler Latin, il ſe conte
toit de leur faire des complimens e
Eſpa

ſpagnol : s'il rencontroit des ignorans ou de ceux qui ſont ordonnez plûtôt pour leurs biens que pour leur capacité: Il faiſoit l'Ariſtote avec un grand Galimatias qui ne ſignifioit rien, & qui ne finiſſoit point.

Quand il ne pouvoit pas debiter ſes Bulles par de bonnes voyes, il en prenoit de méchantes ſans ſcrupule, & s'il ne pouvoit pas perſuader ce qu'il vouloit, les artifices ne lui manquoient point. Je n'acheverois jamais, Meſſieurs, ſi je m'amuſois à inſérer ici tous les ſtratagêmes que je lui vis mettre en uſage pendant que je fus avec lui. Je ne veux en raconter qu'un ſeul, qui vous fera voir ſa méchanceté, ſon peu de Religion, & ſa fourberie.

Il y avoit deux ou trois jours qu'il prêchoit pour ſes Bulles dans un lieu du Diocèſe de Tolede: Mais quoiqu'il n'oubliât rien à ſon ordinaire pour les faire valoir, perſonne ne venoit à lui pour en prendre, & il n'y avoit pas aparence qu'on remuât. Il en étoit au deſeſpoir, & ſe donnoit au Diable, qui lui inſpira ſans doute,

doute, & le damnable ſtratagêm
dont il ſe ſervit.

Il fit donc ſçavoir au Peuple qu'
étoit ſur le point de ſe retirer, &
qu'il prendroit congé le lendemain
après avoir fait la derniére publica
tion de ſa Bulle.

Il avoit avec lui un Officier de Ju
ſtice, pour le ſoûtenir, avec lequ
il ſe mit à joüer après le ſoupé. I
feignirent une conteſtation ſur quel
que coup, ils en vinrent à de groſ
ſes paroles.

Mon Maître apelle l'Officier La
ron, & celui-ci l'apella Fauſſaire
Le premier ſe ſaiſit d'une demi pi
que, qu'il trouva ſous ſa main, &
l'autre mit la main à l'épée.

Aux cris que nous fîmes, les Hô
tes & les Voiſins accoururent, &
ſe mirent au milieu d'eux, qui firen
en aparence tout ce qu'ils pûren
pour ſe rejoindre, & pour s'entre
tuer.

Mais le monde qui arrivoit en fou
le, attiré pas le grand bruit qui ſ
faiſoit, leur en ôtant tout moyen
ils ſe mirent de nouveau ſur les in
jures

jures, & l'Officier ne manqua pas d'apeller vingt-fois mon Maître faussaire, & de lui reprocher qu'il avoit fabriqué lui-même les Bulles qu'il debitoit.

Comme l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de les mettre d'accord ; on emmena l'Officier dans une autre maison, & le porteur de Bulles demeura dans l'Hôtellerie, avec toutes les marques d'un homme fort irrité. Les Hôtes & les Voisins firent encore tous leurs efforts pour l'apaiser ; mais ils n'y gagnérent rien, & le sommeil les pressant ils lui donnérent le bon soir, se retirérent, & nous nous couchâmes.

Le lendemain matin, mon Maître se rendit à l'Eglise, fit sonner la Messe & le Sermon pour distribuer sa Bulle au peuple qui s'y assembla en foule.

Ceux qui avoient été témoins du débat du jour précédent, ne manquérent pas de publier ce qu'ils avoient oüi dire à l'Officier ; & en un moment il n'y avoit personne

qui

Les Créanciers ayant compris ce que je leur venois de dire, vont prendre un Officier de Justice & un Greffier, reviennent tous quatre ensemble, m'apellent, prennent la clef, font venir des témoins, ouvrent la porte, & entrent pour saisir les effets de mon Maître, autant qu'il en faudroit, pour payer ce qu'il leur devoit.

Ils parcoururent toute la maison, & ils la trouvent aussi vuide que je l'ai déja dit : Ils me demandérent qu'étoient donc venus les meubles, les coffres, les tapisseries, & la batterie de cuisine. Je ne sçai ce que vous demandez leur, répondis-je.

Assurément, dirent les Créanciers, on a tout enlevé cette nuit. Saisissez-vous du Valet, Monsieur l'Officier, il faut qu'il nous donne des nouvelles de l'endroit où les meubles ont été portez.

L'Officier vint à moi, & me prenant par le collet de mon habit me dit pour m'éffrayer, que si je ne découvrois tout, il m'alloit faire jetter dans une basse fosse.

Je ne m'étois jamais trouvé en pa-

reilles nôces. J'avois été souvent pris par le collet ; mais à petit bruit, & d'une maniére moins brusque : sçavoir en conduisant l'Aveugle, afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyoit pas. La peur me prit, & je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'il voudroient.

Voilà qui est bien, me dit l'Officier en se radoucissant ; répons donc à tout & n'aye point de peur.

Le Greffier s'assit sur le banc de pierre, pour écrire son Inventaire, & me demanda en quoi consistoient les biens de l'Ecuyer.

Monsieur, lui dis-je, mon Maître, à ce qu'il m'en a dit lui-même, a une fort belle place propre à bâtir des maisons Il a outre cela un Colombier, il est vrai qu'il est à present ruïné.

Bon, dirent ces Creanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura toûjours assez pour nous payer : mais en quel endroit de la Ville se trouvent donc la place & le Colombier ? me demanda le Greffier.

C'est en son Pays & non pas en cette

cette Ville, répondis-je. Par ma foi nous voilà bien, dirent-ils tous ensemble. Et de quel Pays est il donc? continua le Greffier.

Il m'a dit qu'il étoit de Castille la vieille, repliquai-je. L Officier & le Greffier s'éclatérent de rire à cette derniére réponse, & dirent à ceux qui les avoient apellez. Il n'en faut pas sçavoir davantage, & en voilà assez pour vous payer, quelque grande que soit la sommequi vous est dûë.

Voyez-vous, Messieurs, leur dirent les Voisines, qui avoient toûjours été presentes, vous parlez à un pauvre innocent qui n'est avec l'Ecuyer que depuis peu de jours, & qui ne sçait non plus ses affaires que vous. Hélas! le pauvre enfant est tous les jours chez-nous, nous lui faisons toute la charité que nous pouvons, & nous l'avons empêché jusqu'ici de mourir de faim.

Comme on eut reconnu mon innocence, on ne me demanda plus rien. L'homme & la Vieille n'en furent pas quitte à si bon marché. Il fut question de sçavoir qui payeroit

les frais. Il y eut grand bruit sur cela. L'Officier de Justice & le Greffier demandérent leurs vacations.

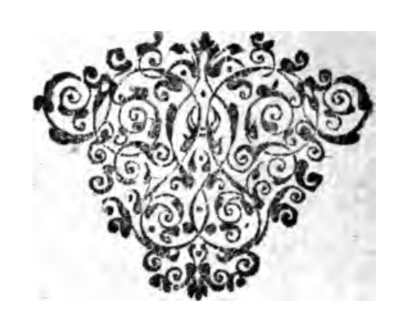
Les Créanciers prétendoient que puisqu'il n'y avoit rien dans la maison, & qu'il n'y avoit point de saisie à faire, il n'y avoit point aussi de vacations à payer. Les Officiers avançoient qu'ils avoient abandonné des affaires où il y avoit beaucoup à gagner, pour venir à celle-ci sur leur parole.

Enfin, après avoir crié & bien tempêté de part & d'autres, pour conclusion, l'Officier & le Greffier, chargérent de la vieille couverture qui apartenoit à la vieille Femme, un Sergent qui vient passer fort à propos devant cette maison.

Quoique la charge fut assez legére, il ne fut pas seul à la porter, les Officiers & les Créanciers se mirent à la tirailler chacun par un bout, joüant à qui l'auroit; & les plus foibles se laissant entraîner aux plus forts, ils allérent je ne sçai où vuider leur différent. Je ne vous dirai pas, Messieurs, ce qui en arriva; mais je jurerois

roisbien que la couverture paya p
tous, car elle n'étoit pas dans un é
à pouvoir résister long-tems à le
secousses.

C'est ainsi mon troisiéme M
tre m'abandonna, & que par un
sein assez bizarre, il m'arriva ce
ne jamais peut-être n'a arrivé à d'
tre qu'à moi. Car on voit bien t
les jours dans le monde des Va
qui quittent leurs Maîtres; n
rarement des Maîtres qui quitt
leurs Valets.



CHAPITRE XVIII.

Lazarille paſſe au ſervice d'un Moine de la Mercy, & enſuite à celui d'un porteur de fauſſes Bulles.

IL me fallut chercher un quatriéme Maître. Les bonnes Voiſines m'adreſſérent à un Moine de la Mercy, dont elles ſe diſoient Parentes. C'étoit un grand ennemi du Chœur & de la Table de Communauté qui n'aimoit que le grand monde & les viſites, & qui battoit ſi bien le pavé du matin jusqu'au ſoir, que je ſuis aſſûré qu'il uſoit plus de ſouliers lui ſeul, que tous les Moines de ſon Convent enſemble.

Je reçûs de lui les premiers ſouliers que j'ai mis en ma vie mais obligé comme j'étois de le ſuivre, je n'en eus pas pour huit jours. N'ayant pas d'ailleurs la force de ſuporter cette

fati-

mande d'ailleurs de ne point rendre le mal pour le mal nous le urons supplier avec confiance, qu'il accomplisse ce qu'il n is commande, Sa Majesté pardonnant à celui qui l'a offensée, en voulant mettre obstacle à sa sainte Foi. Allons tous l'en supplier.

Etant descendus du Pulpître, il leur recommanda de prier très-dévotement Nôtre Seigneur de vouloir pardonner à ce Pécheur, & de lui rendre sa santé & son bon sens, chassant le Diable hors de lui, si Sa Majesté Divine avoit permise l'entrée dans son corps pour ses grands péchez.

Ils se jettérent tous à genoux, & commencérent à chanter avec les Prêtres devant l'Autel d'une voix basse les Litanies, pendant qu'avec la Croix & l'Eau benite, le Sieur mon Maître alla vers le Sergent, sur lequel, après avoir chanté, les mains & les yeux levées au Ciel, il commença une Oraison autant longue que dévote, (par laquelle il excita les pleurs des assistans, ainsi qu'il arrive ordinairement aux Sermons de la Passion faits par quelque

habile à leur Auditeurs dévots. Supliant le Seigneur, puisqu'il ne vouloit la mort du pécheur, mais sa conversion & vie, qu'il lui plût par & donner vie & santé à cet intrigué du Diable, afin qu'ayant reconnu ses péchez, il vint à se repentir, confesser ses péchez & publier la grande miséricorde de Dieu à son égard.

Cela fait, il fit aporter la Bulle & la lui mit sur la tête, & aussi-tôt le pauvre Sergent commença peu à peu à se revenir. D'abord qu'il eut repris son bon sens, il se jetta aux pieds du Sieur Commissaire, & lui demandant pardon, il confessa que tout le mal, & toutes les médisances qu'il avoit dites provenoient de l'inspiration du Diable; tant à cause du tort qu'il en souffre, que pour se venger de lui, & empêcher que par la distribution de ses Bul'es il n'arrivât un grand bien au peuple Chrétien.

Le Commissaire mon Maître lui pardonna, & ils contractérent une nouvelle amitié ensemble. Ce qui causa tant d'empressement parmi les

assistans à prendre la Bulle,
n'y eut presque ame vivante
tout le Bourg, Mari & Fem
Fils & Filles, Valets & Servan
chacun en vouloit avoir. Il n'y
qu'un petit nombre des plus hu
Villageois qui comprirent le m
re, qui s'en passérent.

La Nouvelle du prétendu Mi
se répandit bien-tôt par les Vil
circonvoisins, de sorte que q
nous y arivâmes il n'étoit besoi
faire Sermon, ni d'aller à l'Eg
d'autant qu'on en venoit prend
si grande quantité dans la mai
comme si sçavoit été des Poire
l'on eut donné *gratis*.

Je vous avouë, Messieurs,
lorsqu'il joüa le tour, j'y fus
comme beaucoup d'autres, ma
railleries que je lui entendis
depuis avec l'Officier m'éclairc
de tout, & je reconnus parfaite
la méchanceté du Porteur de f
Bulles.

Je l'eus en horreur depuis cela
ne fus pas long-tems sans le qui

CHAPITRE XIX.

Lazarille Valet de Peintre, Marchand d'Eau, Recors, & enfin Crieur Public.

JE me mis ensuite avec un Peintre grossier, pour broyer les couleurs ; mais je me laissai bien-tôt de faire ce métier ; & comme je me voyois déja grand, je songeois à chercher quelque emploi, qui me fut plus propre & plus utile ; lorsqu'un jour entrant dans la grande Eglise un Chapelain m'envisagea, & me trouvant à son gré, il me prit en son service, & me donna en charge une âne, quatre barriques, & un fouët, avec quoi je me mis à vendre de l'Eau par la Ville.

Ce fut-là le premier pas que je fis vers le bon-tems : nous avions réglé nos affaires de cette maniére. Je donnois trente Maravedis par jour au Chapelain ; le Samedi je travaillois

pour moi, & j'avois outre cela
ce que j'avois pû gagner dans l
maine, par-dessus les trente Ma
dis par jour.

Je ménageai si bien mon fait, c
bout de quatre ans je me trouv
état d'acheter chez les Frippie
vieux habit bien propre, & une
à garde antique du tems de
land.

Me voyant si brave, je remis à
Maître, l'âne & tout l'atirail
faisant connoître que je n'étoi
homme à m'amuser plus long-te
cette gueuserie, & je pris con
lui.

Ayant quitté le Chapelain, j
parti avec un Officier de justice
lui servir de Recors, mais je ne
rêtai pas long-tems avec lui
n'eus pas le cœur au métier,
puis une nuit que quelques Bre
réfugiez de peur de la Justice,
tant des lieux qu'il leur servoien
zile pendant le jour, nous do
rent la chasse à grands coups d
ton & de pierre. Mon Maître q
assez sot pour les attendre, e

maltraité; mais pour moi, je leur fis connoître que j'avois des jambes, & que je sçavois bien m'en servir.

Je pris congé de l'Officier peu de tems après, & ne pensai plus qu'à trouver quelque emploi, ou je pusse vivre en repos; & mettre quelque chose à couvert pour ma vieillesse. Le bon Dieu m'a assisté, & m'a fait choisir un métier, où je trouve fort bien mon compte.

Graces à mes amis & à quelques personnes de qualité, j'ai un Office Royal, après lequel j'avois couru long-tems, parce que je voyois qu'il n'y avoit du bien que pour ceux qui en avoient de pareils.

Je l'exerce aujourd'hui à votre service, Messieurs, l'Office consiste à mettre en vente par les Carrefours, le Vin qui se débite en cette Ville; demander des nouvelles des choses égarées, faire les encents & criées, accompagner ceux que la Justice a condamnez, & faire sçavoir au peuple leurs bonnes qualitez : En un mot, je suis crieur Public.

Cet emploi m'a si bien réüssi, &

je m'y suis trouvé si propre qu'il n
a plus à travailler que pour moi.
quelqu'un a du vin à vendre; s'il s'
égaré quelque chose ; ou s'il arr
quoique ce soit , ou un Crieur s
nécessaire, on ne s'adresse plus q
Lazarille de Tormes, & l'on ne cr
roit pas y réüssir ; si un autre q
lui s'en mêloit.



CHAPITRE XX.

Lazarille se marie avec la Servante d'un Corregidor, & devient Mari très-commode.

J'Ai l'honneur d'être employé par Monsieur le Corregidor, mon Patron, & votre bon ami & Serviteur : vous sçavez, Messieurs que c'est un vieux Garçon qui n'a jamais voulu se marier ; je lui crie ses vins depuis quelque-tems ; & m'ayant trouvé homme de bien & bon ménager, il m'a marié avec sa servante.

J'ai considéré qu'il ne me pouvoit revenir que du bien d'un parti comme celui-là, je l'ai laissé faire je me suis marié, & je ne m'en repens pas.

La Femme qu'il m'a donné est une bonne ménagére ; & Mr le Corregidor m'assista, & me protegea à sa considération. Il lui fait present tous les ans, à diverses fois de la valeur d'une charge de bled la Viande ne manque

manque pas à Pâques & de tems er tems le couple de petits Pains. Il profite de ses vieux habits, & il nou: a loüé une petite maison joignans l: sienne. Nous dînons chez lui pres que tous les Fêtes & Dimanches.

Mais les mauvaises langues qui n manquent jamais, ne nous veulen pas laisser vivre en repos, & disen ce qui leur plaît, sur ce que ma Fem me va faire sa chambre, & lui aprêt à manger. Mais Dieu benisse les cau seurs, & leur fasse connoître le tor qu'ils ont de médire des gens d'hon neur, de mon côté je sçai bien, quoi qu'ils veulent dire, que ma femm sçait ce que c'est que de s'amuser à ces sottises, qu'ils entendent.

Cependant ce qu'il y a de vrai, c'es que Monsieur le Corregidor m'a pré mis bien des petites choses, que j crois qu'il me tiendra, & pour m mettre l'esprit tout-à-fait en repos il me souvient qu'un jour il me parl fort à cœur ouvert devant ma fem me même.

Lazare de Tormes mon ami, m dit-il, qui voudra s'arrêter aux mau vais

vaises langues, fera toûjours mal ses affaires. Je te dis cela, parce que peut-être te voudra-t'on faire trouver mauvais que ta femme pratique si familiérement chez-moi; mais mocques-toi de tout ce qu'on pourroit dire, & sois assuré que je vis avec elle en tout bien & en tout honneur. Après tout, ce ne feroit plus les causeurs qui te donneront du pain lorsqu'il t'en manquera.

Je vous ai, Monsieur toutes les obligations du monde, lui dis je, il est bien vrai que certaines gens me sont venus dire quelque chose, qui peut aller là, & m'ont même assuré plus de trois fois, puisqu'il faut vous dire franchement ce qui en est, qu'avant mon mariage, ma femme que voilà, avoit eu trois Enfans de vous.

Je n'eus pas lâché la parole, que ma femme se prit à faire des sermens si horribles, que j'avois peur que la maison n'abîmât. Puis elle se mit à pleurer à chaudes larmes, donnant mille malédictions à ceux qui s'étoient mêlez de son mariage.

J'aurois voulu être mort, & que

les

les paroles que je venois de dire ne fussent jamais sortis de ma bouche. Mais nous fimes tant, Monsieur, le Corregidor & moi, & nous lui dîmes tant de choses que nous l'obligeâmes à finir ses lamentations.

Je lui promis sur mon honneur de ne lui faire de ma vie de pareille reproche, & je l'assurai qu'elle pouvoit entrer à toutes les heures du jour & de la nuit chez le Corregidor, & y faire tout ce que bon lui sembleroit, sans craindre que j'y trouvasse à redire; qu'au contraire elle me feroit le plus grand plaisir du monde d'en user avec toute sorte de liberté, puisque j'étois assuré qu'elle étoit la plus honnête femme de Tolede.

Avec cela, nous demeurâmes tous trois d'accord & amis comme auparavant.

Depuis nous n'avions jamais eu de querelle sur ce chapitre-là; au contraire, lorsque quelqu'un prétend me venir donner des avis, je lui romps en visiére; & je lui dis nettement: voulez-vous que je vous croye mon ami! Ne me dites rien, s'il vous

plaît, qui me puisse donner du chagrin. Sur-tout je n'aime point qu'on me vienne broüiller avec ma femme; je l'aime plus que quoique ce soit au monde & plus que moi-même; & j'ai mille graces à rendre au bon Dieu des biens qu'il me fait, depuis qu'il nous a mis ensemble; j'en reçois tous les jours plus que je n'en mérite.

C'est un honnête femme, s'il en fut jamais : j'en ferai tel serment qu'on voudra, & tout homme qui m'en parlera autrement, doit se résoudre à s'égorger avec moi.

Après cette déclaration que j'ai faite à tous ceux qui se sont voulu mêler de mes affaires, personne ne me vient plus rompre la tête, & j'ai trouvé le moyen par-là de conserver la paix dans ma maison.



CHA-

CHAPITRE XXI.

Lazarille fait connoissance avec les Al-mands de la Suite de l'Empereur Charles-Quint.

SUr ces entrefaites l'Empere Charles-Quint est venu en c te Ville avec toute sa Cour. ne dirai rien des grandes Fêtes av lesquelles on l'y a reçû. Cela n' pas de mon Histoire, & vous l'a rez apris d'ailleurs.

Ce qui me regarde, c'est que pe dant qu'il a été ici, j'ai fait mi connoissances. Comme je ne vais mais sans une bouteille de bon vi & sans quels fruits du Païs ; po marque de mon métier, j'ai fait ar tié avec quantité d'Allemands de suitte: & comme je ne me fais pas h du reste du monde, je me vois apuyé, que quand j'aurois comn une meurtre, ou que je serois tom

d

dans quelques plus grand malheur, avec les amis & le suport que j'ai, je m'assure que je me tirerois d'affaires.

Pendant que mes Allemands ont été ici, je les allois enlever chez eux pour les conduire au Cabaret où étoit le meilleur vin, & nous nous en donnions si bien & si beau, que tel qui y étoit allé de lui-même, ne s'en retournoit plus chez lui, que l'on l'y portât à quatre. Et le meilleur étoit, que Lazarille de Tormes n'y mettoit pas un blanc du sien.

Vrayement oüi, ils auroient bien souffert que j'eusse mis la main à la bourse Ils faillirent à me battre deux ou trois fois, que j'en voulus faire semblant. *Point point, Monsir Lezard Tormes*, me disoient-ils en leur jargon : *Vous vous mocquer de monte, fermez, fermez vot l'argent dans li vot bourse* Voulant dire que je me moquois du monde, & que j'enfermasse mon argent, qu'où ils étoient presens, nul ne devoit payer un seul denier.

J'adorois l'humeur de ces gens-là, & j'en étois d'autant plus charmé, que

que

que je ne les quittois jamais sar
venir chargé de pain, de jambo
langues de mouton, & de toute
te de viande salée d'un goût adr
ble, tant ils la sçavoient bien
sonner avec le bon vin & les ép

Ils m'en remplissoient mes ba
& mes poches avec tant de profu
que nous avions à manger ma fe
& moi pour toute une semaine
ce qu'ils me donnoient à chaque

La bonne chére me faisoit ref
avec plaisir sur la faim que j'avo
trefois endurée, & j'en rendo
bon cœur grace à Dieu de tout.
comme dit le proverbe. *Le bo
ne dure pas toûjours*. La Cour a q
Tolede, & mes chers Allemar
leur départ m'ont fort pressé d
suivre, & de ne me mettre pas e
ne de rien.

Mais me souvenant d'un autr
verbe qui dit: *Mieux vaut un ti
quatre tu l'auras*. Je les ai reme
fort honnêtement de toutes
bontez, & nous nous somme
adïeu avec milles embrassades.

Ma foi, si je n'avois été mari

toit une affaire faite, & je ne les quittois plus, si fort je me plaisois en leur compagnie. Aussi faut-il avoüer qu'ils menent une vie bien douce.

Vous voyez des gens sans cérémonie qui portent le cœur sur la bouche, qui entrent sans difficulté dans le plus petit cabaret, comme dans les Palais du Prince, & qui ne dédaignent point de saluer jusqu'au moindre Bouchon, pourvû que le vin en vaille la peine.

C'est une Nation ronde & franche, & toûjours si bien fournie de monoye, & que je ne demanderois jamais à Dieu de meilleure rencontre que la leur toutes les fois que la soif me pourroit prendre.

Mais l'amour que j'ai pour ma femme & pour ma petite fille que Dieu m'a donnée, m'a arrêté. Je tâche de me consoler avec elles de la solitude où mes Allemands m'ont laissé. Car quoique je sois dans une grande Ville, & assez connu & bien venu par tout, & j'en trouve si fort à redire, qu'il me semble être dans un desert.

En vérité je ne sçai ce que je devien-

viendrois, sans ma petite Therèse. Je dis ma petite, car je suis fort gueri des soupçons qui m'étoient venus sur quelques traits de ressemblance que j'avois crû voir sur son visage; mais ma femme qui ne voudroit pas mentir pour rien du monde, m'a détrompé d'une maniére à convaincre le plus obstiné.

Enfin j'en ai l'esprit tout-à-fait en repos. Et je ne pense plus qu'à passer doucement ici le reste de mes jours, & à lui amasser un bon mariage.

Il y a aparence, Messieurs, que mes avantures finiront en cette Ville avec ma Vie; mais comme il arrive bien des accidens dans le monde, si jamais c'est à recommencer & qu'il se passe quelque chose digne d'être mis en écrit, je n'attendrai pas pour vous en faire part, que vous m'en demandiez compte, pourvû que j'aprenne que mon Histoire que je vous donne, vous ait diverti quelques momens.

TABLE

TABLE DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHA-

Fin de la Table du Tome premier.

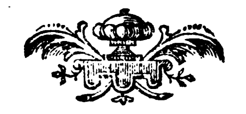
LA VIE
ET
AVANTURES
DE
LAZARILLE
DE TORMES,

ECRITES PAR LUI-MESME.

Traduction Nouvelle ſur le véritable Original Eſpagnol.

Enrichie de Figures.

SECONDE PARTIE.



A BRUXELLES,
Chez GEORGE DE BACKER, Marchand Libraire.

M. DCC. XLIV.

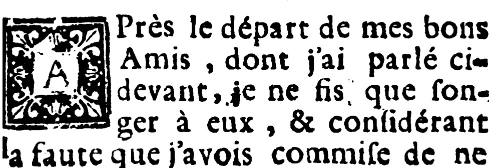




SUITE DE LA VIE ET AVANTURES DE LAZARILLE DE TORMES

CHAPITRE PREMIER.

Lazarille mauvais ménager. Il en est avoüé par sa Femme. Mort de Corregidor. Misére de Lazarille après cette mort.



APrès le départ de mes bons Amis, dont j'ai parlé ci-devant, je ne fis que songer à eux, & considérant la faute que j'avois commise de ne

les avoir pas suivis je m'abandon
totalement à la débauche, afin
m'accoûtumer à vivre sans eux.

Mes nouveaux amis de Table
les firent bien-tôt oublier. Je m'ét
si bien fait à vivre à l'Alleman
que je ne quittois plus le Cabare
jour ni nuit.

Le mal étoit, que ce n'étoit p
aux dépens des Allemands. C'ét
moi qui payoit pour tous, à m
tour ; & je fus si bon ménager, c
dans cinq ou six mois je vis le b
de ce que j'avois pû épargner.

Je m'attachois si peu à mon E
ploi de Crieur, que le profit que
faisois, n'étoit pas suffisant p
fournir à mes moindres repas,
lorsque l'argent me manquoit il
loit bien que ma femme y mit ord
où le Diable étoit à la maison.

Elle ne manquoit pas de f
grand bruit de son côté ; Mons
le Corregidor n'étoit pas pour r
dans nos quérelles, il mettoit t
jours le Hola, tantôt se servant
son autorité, tantôt me repre
tant les choses doucement.

Qu

Quand je me trouvois en état de me servir de ma raison tout entiére je voyois bien qu'ils n'avoient pas tort. Aussi me faisois-je violence quelquefois, & je passois des trois & quatre jours dans ma maison à songer à mes affaires.

Mais ma foi je ne pouvois y durer, & j'étois dans un état si violent par tout ailleurs qu'au cabaret, qu'on m'auroit plûtôt pû refaire, que de m'en ôter l'habitude.

On me prêcha tant néanmoins, & je fis tant de réfléxion que j'en vins à une assez grande réforme, & au lieu de trois & quatre jours, je passois chez moi des semaines entiéres; mais quelque effort que je fisse pour me contraindre, il étoit facile de voir que ma nature pâtissoit.

Ma femme qui m'aimoit dans le fond, ne pût pas me voir souffrir long-tems, & d'ailleurs il me sembloit que nous nous incommodions l'un l'autre, Du moins un jour que nous étions seuls au coin de notre feu, elle commença à me dire qu'elle voyoit bien que ce n'étoit pas la

ma vie. Elle me conseilla de suivre mon inclination , & de me réjoüir avec mes Amis , & que Dieu y pourvoiroit.

En effet , Dieu y pourvût si bien , depuis ce tems-là que je trouvois toûjours mes poches garnies , & Monsieur le Corregidor & ma femme changérent si bien de ton , que c'étoient eux qui me pressoient de leur laisser le soin du ménage, quand ils voyoient que je me voulois retirer & m'attacher au soin de ma Famille. Je n'entrois pas dans les raisons qu'ils avoient d'en user ainsi ; & sans m'informer d'où le bien venoit , je menois la plus douce vie du monde.

Cependant ma femme étoit accouchée d'un fils , & Monsieur le Corregidor qui lui avoit donné son nom , l'aimoit comme ses yeux. Il me disoit tous les jours , que si Dieu lui faisoit la grace de le voir un peu grand , il vouloit le faire élever comme s'il eut été son propre fils & lui donner tout son bien. J'admirois la bonté de cet homme pou

un enfant qui ne lui étoit rien, & dans ces belles espérances, je ne me mettois en peine d'autre chose que de vivre joyeusement à mon ordinaire, m'en raportant entiérement à monsieur le Corregidor pour l'entretien de ma famille, & pour tout ce qui pouvoit arriver à l'avenir.

Je passois ma vie dans cette tranquillité, lorsqu'elle fut interrompuë par la maladie de Monsieur le Corregidor. Il fut attaqué d'une fiévre si violente, qu'elle le mit dans trois jours à l'extrêmité.

Les Parens qui prétendoient à son héritage, en furent bien-tôt avertis: ils se rendirent en foule chez lui; & quoiqu'il semblât que leur intérêt les dût diviser, ils ne s'accordérent que trop à mon égard.

Leur premier soin fut de nous interdire à ma femme & à moi l'entrée de la maison du Corregidor: & quoique le bon homme nous demandât assez souvent, ils sçûrent si bien lui faire entendre, qu'il ne falloit plus penser au choses de ce monde, qu'il passa doucement en l'autre,

 sans

sans que nous puissions avoir la c
solation de prendre congé de lui
sans nous laisser dequoi nous so
nir de son amitié.

Un malheur ne vint jamais s
le Corregidor étoit un homme c
torité , qu'on auroit osé impc
ner pour une bagatelle, comme
le loyer de notre maison.

Il se trouva après sa mort qu
étoit dû deux années entiéres. C
a qui elle apartenoit, ne convin
que s'étoit le Corregidor qui
loüée pour nous, parce que ses I
tiers n'en voulurent point deme
d'accord ; & il ne fit pas d'autr
çon que de nous mettre sur le p
après avoir fait saisir pour le lo
le peu de meubles que nous av

De tant d'amis que je m'étois
il n'y avoit pas huit jours, il n'e
rut pas un seul pour m'assister
ce pressant besoin, & pour me
ner retraite , & sans une Dame
ritable qui prit ma femme pour
ner à tetter à un enfant qu'elle
& qui se chargea pour Dieu du
de nourrir les miens , j'auro

obligé d'aller faire par le monde le Gentilhomme ruïné par la guerre.

A la vérité la mort du Corregidor avoit été pour moi pis que la guerre, la famine & tous les autres fleaux ensemble.

J'avois, ce me sembloit encore une ressource, en mon Office de Crieur, mais misérable comme j'étois, & n'ayant plus dequoi fournir au cabaret, je ne puis plus entretenir mes pratiques, elles m'abandonnérent, & je ne gagnois pas dequoi payer le loüage de ma trompette de Crieur.

Ce fut pour lors que je détestai mes Allemands autant que je les avois aimez autrefois ; & je connus bien mais trop tard, que pour m'être accoûtumé à la bonne chére en leur compagnie, je m'étois mis en état de la faire très méchante le reste de mes jours.



CAAPITRE II.

Lazarille se résoud à faire un Voy... aux Indes. Il rencontre l'Ecuyer ... vieux Maître, qui lui raconte ... Avantures.

QUe faire en cette extrêmi... je n'eus pas un meilleur p... ti à prendre, que d'a... chercher fortune au nouveau m... de, puisque je n'avois plus de ... source dans le nôtre.

C'étoit un chemin frayé par be... coup d'honnêtes gens, qui me ... loient bien ; & il n'étoit pas ... nouveau en Espagne, lorsqu... avoit mal fait ses affaires, d'a... dans les Indes, pour tâcher de ... racommoder.

Je me résolus donc à faire ce Vo... ge. Je vendis mon Office de Crie... pour m'équiper & en faire la dé...

le, & après avoir pris congé de ma famille désolée, & baisé vingt-fois ma petite Thérese, je partis un beau matin de Tolede un bâton à la main; un bissac avec quelque peu de hardes sur l'épaule.

Je n'étois pas fait à la fatigue comme autrefois, je faisois de fort petites journées, ménageant ma bourse le mieux que je le pouvois.

Un jour que j'étois parti assez matin du gîte, pour avancer chemin, je vis devant moi un homme qui marchoit fort lentement, affublé d'un long manteau dans lequel il se tenoit envelopé. Il avoit une longue épée, dont le bout parroissoit derriére le manteau, par un trou qu'elle y avoit fait.

Ce n'étoit pas fort l'heure de la promenade. Je fus si épris de trouver dans le grand chemin un homme en cet équipage, & je ne sçavois que penser de lui. Dans la crainte que j'eus qu'il ne fut pour détrousser les passans, je le saluai d'un Dieu vous garde, Monsieur.

Je te pardonne, me répondit-il, sans

ſans tirer ſon manteau de deſſous le nez ; car de la maniére que je ſuis fait preſentement, tu n'eſt pas obligé de me parler autrement.

Je fus ſurpris de ſa réponſe, que je pris d'abord pour une querelle d'Allemand, & voulant lui ôter tout prétexte d'en mal uſer ; Ce n'a pas été mon deſſein de vous offenſer, Monſieur, lui repartis-je, au contraire.

Soit, interrompit-il aſſez bruſquement ; mais qui t'a donc apris à te ſervir de cette ſorte maniére de ſaluer les gens ? Au Diable, ſi je ne croi que Dieu vous garde n'a été introduit au monde que pour m'en chaſſer.

Je le regardai plus attentivement à ces paroles, & comme il avoit commencé d'abaiſſer ſon manteau, je pus voir ſon viſage à découvert, & je le reconnus pour l'Ecuyer que j'avois ſervi autrefois.

J'en eus de la joye pour bien des raiſons, & m'aprochant de lui. Eſt-il poſſible, mon ancien Maître, lui dis-je, que cinq ou ſix années ayent ſi

i fort changé Lazarille de Tormes que vous ne le reconnoissiez plus.

Il m'envisagea, & se jettant à mon cou, en vérité, Lazare, me dit-il, je te pouvois bien méconnoître gros & gras comme tu es, t'ayant vû si grêlé & si menu autrefois.

Après plusieurs embrassades, & plusieurs paroles d'amitié de part & d'autre, il voulut sçavoir où j'allois, & le lui ayant avoüé. Tu vas le même chemin que moi; me dit-il? Allons de compagnie, raconte moi comment tu as passé ta vie depuis le soir que je fus obligé de te quitter pour les raisons qu'il te fut facile de deviner.

Je lui rendis compte de mes affaires, sans lui rien cacher, & je fis mon Histoire si longue, que nous arrivâmes, comme je l'achevois au Village où nous devions nous reposer. J'entrai au Cabaret & l'invitai à me suivre.

J'allai chercher dequoi nous rafaîchir, nous nous connoissions dès long tems, & il ne fit point de façons avec moi, ni de semblant
de

de mettre la main à la bourse.

Il m'aprit ensuite que lorsqu'il fut sorti de la maison où nous demeurions à Tolede, sous prétexte d'aller changer la double Pistolle, ne doutant pas que ceux qui lui demandoient de l'argent ne fussent ponctuels à le venir sommer de sa parole, & considérant d'ailleurs le peu de moyen qu'il avoit de subsister à Tolede, il résolut de tourner dans son Pays pour rendre le bien qu'il y avoit, & aller ensuite chercher fortune.

Je fus surpris, ajoûta-t'il, en aprochant de chez-moi, de voir mon Pigeonnier rebâti, & quelques paires de Bœufs dans les champs qui m'apartenoient, & que j'avois laissez en friche à mon départ, je m'aprochai d'un Laboureur qui étoit auprès de la charuë, je lui demandai à qui il étoit, & je reconnus par les réponses qu'il me fit, que peu de tems aprés que j'eus quitté mon Village, pour des raisons que je t'ai dites autrefois, & ce me semble, le même Gentilhomme qui m'avoit obligé d'en

d'en sortir, s'étoit mis en possession de mon bien, sans que personne s'y fut oposé, & s'y étoit accommodé comme je voyois.

Après avoir pris cette information je me rendis chez un de mes Voisins d'autrefois, je fis publier mon retour dans le Village. Celui qui s'étoit emparé de mon bien en fut surpris. Il ne pût pas me méconnoître. Mon abscence n'avoit pas été assez longue pour donner lieu à cela.

Nous en vînmes à un accomodement, il m'offrit de me nourir à sa table, tant que je m'y trouverois bien, sinon de me faire un present considérable, & qu'ainsi je le laisserois en repos.

J'acceptai le premier parti, sans pourtant m'engager à rien : mais auparavant je voulus régler, qu'il me donneroit du moins la seconde place à sa table, qu'il me salueroit dans les occasions, en disant : Serviteur, & qu'il ne seroit jamais parlé de Dieu vous garde : J'aurois plûtôt tout abandonné que de me relâcher sur ce point.

Avec cet accommodement, je passai deux années dans notre lieu, trainant l'épée, & honoré à souhait des Paysans; mais enfin cette vie fainéante commença de m'ennuyer, & m'aperçevant d'ailleurs que l'on se familiarisoit trop avec moi dans cette maison, je ne voulus plus me tenir au premier marché que j'avois fait avec le Gentilhomme, & je lui fis entendre que je voulois aller à l'armée.

Il fut bien aise de son côté de se décharger de moi, & il me portoit sur ses épaules. Il me donna donc fort généreusement un Cheval de son Ecurie, & l'argent qui m'étoit nécessaire pour me mettre en campagne, moyennant que je lui fis une cession de tous mes droits & prétentions en bonne forme, & je pris congé pour jamais du lieu de ma naissance.

CHA-

CHAPITRE III.

L'Ecuyer continuë le recit de ses Avantures. Il s'associe avec Lazarille pour faire le Voyage des Indes. Et s'enfuit pendant la nuit, avec les Habits & le Bissac de Lazarille.

CE n'avoit point été mon dessein, d'aller à l'Armée, & à un quart de lieuë de mon Village, je quittai la route de Catalogne, pour prendre celle de Madrid, où j'esperois faire quelque fortune avec moins de danger. Car à te dire la verité, quoique j'avois porté l'épée toute ma vie ; je n'ai jamais eu beaucoup de penchant pour les Armes ; & comme j'ai toûjours eu le cœur grand & les inclinations élevées, je me suis volontiers réglé sur les grands de notre nation qui croyoient que tous les

les Emplois de la guerre sont au-dessous d'eux, & qu'il y a de la bassesse à servir à l'Armée.

Pour le faire court, j'arrivai à Madrid ; je vendis mon Cheval, je loüai une chambre un peu propre, & je commencai à reconnoître la Ville.

Un soir comme je me retirois chez-moi entre jour & nuit, passant dans une ruë un peu étroite, j'y vis un Carosse arrêté : J'aperçûs dans le Carosse une Dame assez bien vétuë que je saluai, comme je crûs y être obligé, parce que pour passer il me fallut presque mettre le nez dans la portiére.

Je n'eus pas fait quatre pas, qu'un laquais me vint tirer par le manteau pour me dire que la Dame du Carosse demandoit à me parler. Vous serez surpris, Monsieur, me dit-elle, quand je l'abordai, de la liberté que je prens : je vous ai reconnu Etranger, & j'ai lû sur votre visage que vous ne seriez pas homme à refuser un honnête emploi, si l'on vous le presentoit.

Je la remerciai de sa bonté, & je lui avoüai que c'étoit justement ce que je cherchois à Madrid; que j'étois un Cadet qui n'avoit pas de grands biens, & que......

Cela me suffit, interrompit-elle. Il y a long-tems que je souhaitois de rencontrer un homme fait comme vous. Madame de Los Garfios, à qui je suis, me persécute pour lui trouver un Ecuyer: c'est une Dame de la prémiére qualité de la Cour: vous serez auprès d'elle à souhait, grands apointemens, un laquais & un Carosse à vous, sans l'esperance de faire votre fortune.

Je voulus la remercier encore: mais, point, point, dit-elle, vous me remercierez quand vous aurez vû ce que je sçai faire pour les gens: montez en Carosse, & nous nous entretiendrons sur cela, en quel quartier logez vous.

Je lui dis l'endroit où je logeois, & elle me dit; bon, c'est justement de ce côté-là que j'ai à faire, & je vous y veux conduire.

Je benis cent fois dans mon cœur l'heureuse rencontre que le Ciel m'avoit offert, lorsque j'y pensois le moins. Dans le Carosse elle me fit cent questions, & je laisse à penser si je pouvois cacher quelque chose à ma bien-faictrice, & si je ne lui dis pas à cœur ouvert tout ce qu'elle voulut sçavoir de mes affaires.

Nous arrivâmes dans ma ruë, elle vouloit en toute maniére monter à ma chambre pour voir comment j'étois logé, & comme je voulois aller chercher de la lumiére, elle ne voulut pas me le permettre. On y voyoit encore assez clair, me dit-elle en riant, & de la maniére que j'en use avec vous, je ne serois pas bien-aise d'être reconnuë par quelqu'un dans l'Escalier.

Comme nous fûmes dans ma Chambre elle voulut que la porte en demeurât ouverte. & commandant à son laquais de s'y tenir, pour prendre garde que personne n'entrât. Elle me mena pour der-

derniére faveur dans ma ruelle, s'assit dessus mon lit, & me fit asseoir auprès d'elle, & nous nous entretînmes au long de la maniére que je serois avec Madame la Comtesse de Los Garfios.

Elle me donna des conseils sur la conduite que je devois tenir, me fit un portrait de chaque Domestique en particulier : & après m'avoir promis qu'elle m'envoyeroit chercher le lendemain dans le même Carosse pour me presenter, & nous être donnez des assurances mutuelles d'une éternelle amitié, nous nous quittâmes.

Je l'accompagnai jusqu'au Carosse, avec la joye que tu peux penser. Mais comme je remontai à ma Chambre avec de la lumiére, je trouvai que pendant que la Dame m'avoit amusé par ses paroles & par tant de belles espérances, le petit Laquais avoit fouragé dans ma Chambre, & n'y avoit laissé que ce qu'il n'avoit pû emporter au Carosse. Il n'avoit pas oublié ma Valise où j'avois mon Linge,

mes,

mes Hardes, & presque tout mon Argent.

Je courus à la ruë comme un Forcené, je suivis quelque-tems le Carosse à la piste, mais à la troisiéme ruë, trois ou quatre Carosses y avoient passez, qui avoient pris diverses routes, & il fallut m'en retourner chez-moi, pestant contre mon destin, contre la Comtesse de Los Garfios, & contre ma sottise.

Ce fut, comme tu vois, mon cher Lazare, continua l'Ecuyer, un méchant commencement de fortune. Je restai avec dix pistolles seulement dans ma bourse; & il m'en falloit mettre la moitié pour le moins, à réparer une partie du desordre que le fripon de laquais avoit fait dans mon ménage. Il falloit avec cela subsister, & je ne le pouvois pas faire long-tems sans Emploi.

L'Ecuyer finit le conte de ses Avantures, en me faisant connoître l'extremité de sa misére: ses habits étoient effectivement si méchans

chans & tellement déchirez, que son corps y paroissoit au travers; son chapeau, ses bas, enfin tout ce qui servoit à le couvrir ne valoit pas demi Réale.

Je fus tellement touché de compassion, que je lui offris de soûper & de coucher avec moi; ce qu'il accepta, sans ce faire beaucoup prier. Je me mis aussi-tôt à le consoler le mieux que je pus, & lui dis, que puisque nous étions tous deux réduits à aller chercher aux Indes le bien que la fortune nous avoit refusé dans notre Païs, nous devions loüer Dieu de l'heureuse rencontre qui nous avoit mis ensemble, que nous nous entr'aiderions l'un l'autre, & que c'étoit toûjours une grande consolation d'avoir un ami à qui se confier, dans un voyage aussi long que celui que nous allions entreprendre.

Nous nous mîmes à soûper, nous bûmes à la conservation de notre santé, & jurâmes de vivre toûjours en bons Amis & Camarades.

Après

Après le soûper nous allâmes coucher tous deux ensemble ; nous continuâmes dans le lit de parler des projets de notre voyage pour les Indes, & nous convînmes entr'autres qu'il retiendroit son nom de Dom Alenzo Fanegada, & que je prendrois celui de mon Pere, & me nommerois Dom Lazaro Gonzalez, que je me dirois Gentilhomme aussi-bien que lui, car il est bon & fort aisé de s'annoblir dans les Pays où l'on n'est pas connu. Enfin après plusieurs raisonnemens & mesures que nous avions prises, nous nous endormîmes assez tard.

Le lendemain étant éveillé je voulus me lever, mais croyant prendre mes Habits, je fus si fort surpris de ne les point trouver non plus que l'Ecuyer qui étoit décampé à l'aube du jour avec tout le butin, ne m'ayant laissé que de méchantes Nipes pour me couvrir.

Je fus tellement saisi de douleur, que je pensai rester mort au lit. Aussi m'eut-il mieux valu mourir alors,

ors qu ıvıc tage,
our éviter tant de n : que j'ai
ufferts depuis. Je m'ecriai, au
Voleur, & menai un tel bruit,
ue ceux de la maison montérent
ma Chambre.

Ils me trouvérent comme un Na-
eur, cherchant de quoi me cou-
rir par tous les coins de la Cham-
re. Ils rioient comme des fols,
t je renîois comme un Chartier
mbourbé. Je donnois au Diable
e Voleur & le Fanfaron, qui
n'avoit entretenu toute la nuit de
es rhodomontades, de la grandeur
e sa Personne & de sa Race.

Le seul reméde que j'eus à pren-
re fut de voir si les Habits de mon
ssassin d'Ecuyer me pourroient ser-
ir, jusqu'à ce que Dieu m'en don-
ât d'autres. Mais c'étoit un labi-
nthe, sans commencement & sans
n. Il n'y avoit de difference en-
e les chausses & le pourpoint. Je
is les jambes aux manches & les
hausses en roupille, sans oublier
s bas qui ressembloient aux man-
hes d'un Jacobin ; les souliers

m'euſſent pû ſervir de ſandales s'i
n'euſſent eu des ſemelles. J'enfo
çai le chapeau ſur ma tête & le mi
á cauſe qu'il me ſembla moins gra
je paſſerai ſous ſilence la bon
Compagnie de gens à pied &
cheval, dont je me trouvois ga
ni.



Ct



Chap. 2. T. 2.



Lazarille fait naufragé

CHAPITRE IV.

Lazarille s'embarque à Carthagêne. Le Vaisseau fait naufrage à son retour des Indes. Il confesse un Caporal & change sa Pénitence. Il est enfin sauvé au moyen d'une planche qu'il se saisit.

ME voyant donc délaissé de tout le monde & bâti d'une maniére si crotesque, je m'acheminai vers Carthagêne, à dessein d'y prendre parti & de m'embarquer pour les Indes.

On se mocqua de moi par tout où e passois, les uns me dirent, voici in Chapeau qui n'est pas mauvais ivec cette belle plume, il semble à in Coëffe à la Flamande. Les autres a Roupille est à la mode, elle semble à un toît à Pourceaux, & ne peut ètre autrement, puisque tu y est dedans, Monsieur, me dirent ils. Les oux vous courent si gros & gras, que ous les pouvez tuër & les envoyer ous salez à Madame votre femme.

Un traître de garçon, me dit, Lazare, te voilà plaisamment équipé, es bas te rendent les jambes comme

une gruë, tes sandales sont fait l'Apostolique..... C'est, interrog un Officier, qu'il s'en va prêcher vangile aux Mores. Ils m'en direi toutes les façons, & me firent de honte, que je fus obligé de retirer à l'écart.

J'eus bien-tôt trouvé occasio m'engager, je m'embarquai, & a que nous avions fait les provi de tout ce qu'il falloit pour la si stance de notre Voyage, les M lots tendirent les voiles, & les nérent au vent, qui les pousso emportoit avec une grande legé la terre se cacha à nos yeux, & fîmes telle diligence qu'en moi trois mois nous arrivâmes à bon]

Je ne ferai point ici le recit des ticularitez qui me sont arrivez les Indes, non plus que de tout Avantures que nous avons eûës tre retour, il suffira de dire que que nous étions sur le point d couvrir les Côtes d'Espagnes, j monté sur le Tillac pour être premiers à voir cette heureuse qui étoit alors l'unique but d

ɔuhaits ;r lement
u plaisir que j rois c ı trouver
ma Femme & me ıfans, après trois
nnées de dange x de fatigues; &
e leur faire par de la petite fortu-
ıe que j'avois ı te au Pays d'où
e venois.

Je me voyois devant moi la valeur
le quatre ou cinq cens écus de mar-
handises, avec quoi j'espérois de le-
'er une boutique, & avec mon in-
lustrie faire subsister honnêtement
na famille, que je voulois établir à
Cadix, comme le lieu le plus pro-
ɔre au commerce que je projettois.
Mais la fortune n'étoit pas encore
asse de me persécuter.

Il s'éleva tout à coup une tempête
ıorrible qui sépara la Flotte. Le Pi-
ote & les Matelots ayant abandon-
ıé notre Vaisseau au gré des vents,
ıous fûmes deux jours entre la mort
& la vie.

Les vagues montérent jusqu'aux
ıuës, la tourmente croissoit à mesu-
e que notre espérance diminuoit.
Les Pilotes & Mariniers nous deses-
ɔéroient, les gémissemens & les pleurs

étoient si grands, que je m'imaginai être au Sermon de la Passion.

Avec ce grand bruit il ne s'entendoit rien de ce qu'on commandoit ; les uns couroient d'une part, les autres de l'autre. Ils voulurent tous se confesser, & s'adressérent les uns aux autres, demandant l'absolution à des Scélérats qui en avoient autant de besoin qu'eux.

Le Proverbe dit, *Rivière trouble profit des Pêcheurs*, voyant donc que tous étoient occupez, je dis en moi-même, meure qui voudra pourvû que je vive, & descendant au fond du Navire, je trouvai grande abondance de Pain, Vin, Pâtez & autres délicatesses, dont personne n'avoit soin.

Je commençai à manger de tout, & remplir mon estomach pour faire provision jusqu'au jour du Jugement, lorsqu'un Soldat s'aprocha de moi, me priant de le confesser, & étonné de me voir de si bon apétit, il me demanda comment je pouvois manger voyant la mort devant mes yeux.

Je lui dis que je le faisois, de peur que l'eau de la Mer que je devois boire

[illegible] l elle me noyeroit. La [illegible]té le fit rire aux abois de la mort.

Il y eut plusieurs autres qui vouloient se confesser à moi, mais la hâte que j'avois de manger, fit que je refusai de les entendre.

Le Capitain[illegible] les gens de considération avec deux Prêtres qu'il y avoit, se sauvérent dans l'équise, mais comme je ne faisois pas si bonne figure que ces Messieurs, je ne fus point du nombre de ceux qui y entrérent dedans.

Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de Vin, & en mis autant dans mon estomach qu'il en pût tenir. Un Caporal me prit les mains, & étant aux abois de la mort, il me dit que j'écoutasse un péché qu'il me vouloit confesser, c'étoit qu'il n'avoit point accompli une pénitence qu'on lui avoit donnée d'aller en Pellerinage à Notre-Dame de Lorette, ayant eu beaucoup de commoditez pour le faire, & que maintenant qu'il le vouloit, il ne le pouvoit pas.

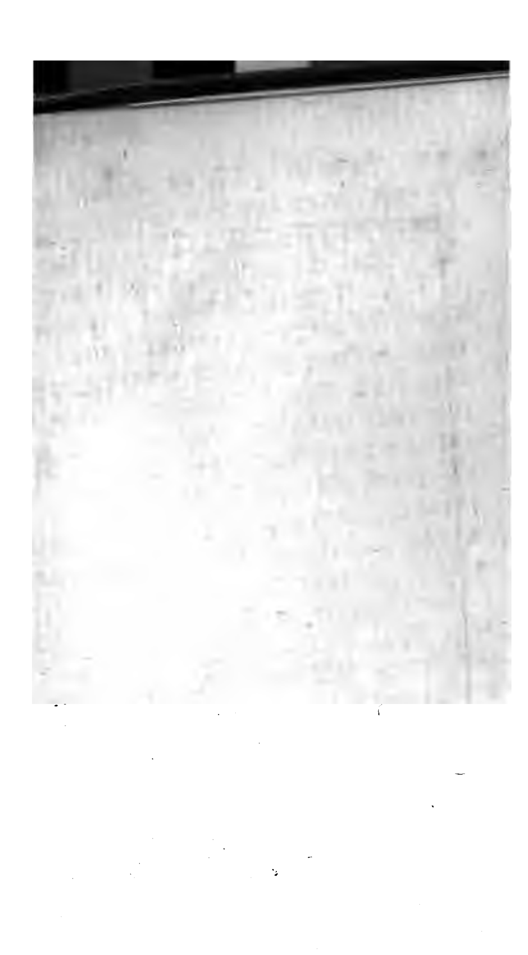
Je lui dis, que par l'autorité que

j'avois, je changeois sa pénitence, & qu'au lieu d'aller à Notre-Dame de Lorette, il s'en alla à Saint Jacques.

Hélas ! dit-il, je voudrois bien accomplir cette pénitence, mais comment le faire dans l'état où nous sommes, vû que l'eau commence déja d'entrer dans ma bouche. Je vous donne donc pour pénitence de boire toute celle de la Mer, lui dis-je, mais cela lui fut encore aussi impossible, car il y en avoit bien d'autres qui en bûrent autant que lui.

Me voyant au dernier danger lorsque l'eau entroit par-tout dans le Vaisseau. Je remontai promptement en haut, & m'ayant deshabillé à demi, voyant qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, je me saisis d'une planche, lorsque nous nous allâmes briser contre un Rocher. Et quoique je ne sçûsse pas nager, je fus porté par ce moyen le long du Rivage, où des Pêcheurs me trouvérent sans mouvement, & embarassé dans la mousse & autres herbes qui naissent dans l'eau.

CHA-





Lazarille pêché dans les filets

CHAPITRE V.

Des Pêcheurs trouvent Lazarille dans leurs filets, & le tirent de l'eau. Ils le prennent pour un Monstre Marin, & l'obligent à l'être malgré lui. Ils l'ajustent comme un Triton, pour le faire voir au Public.

LE Rivage où les vagues m'avoient poussé, étoit fort éloigné du Rocher où nous nous étions brisez, où il n'étoit venu jusques-là que ma planche & moi de tout le débris de notre Vaisseau.

Les Pêcheurs, comme j'ai dit, m'ayant aperçû dans leurs filets, me prirent d'abord pour quelque Monstre Marin, tant j'avois la peau ridée, le visage défiguré, & tout le reste déguisé par les herbes qui m'envelopoient Ils me tirérent de l'eau avec des crochets, de peur de casser leurs filets, & revinrent de leur erreur après m'avoir bien considéré; mais la figure que je faisois alors leur don-

na une pensée qu'ils executérent après.

Ils me firent rendre l'eau que j'avois buë, & je commençai à respirer. Ils m'otérent les habits qui m'étoient restez, & me portérent dans leur Cabane, où quelques heures après je repris mes esprits; je me trouvois nud & méconnoissable à moi-même, sur une méchante paillasse.

Cependant les Pêcheurs avoient tenu conseil entr'eux, & lorsque je recommençois à rendre graces à Dieu de m'avoir tiré du danger, qu'il me souvenoit d'avoir couru, & à me plaindre en même-tems de ma mauvaise fortune, qui m'avoit fait perdre dans un instant ce que j'avois gagné avec tant de peine pendant trois années, un des Pêcheurs, & le plus malin d'entr'eux s'aprocha & me dit.

Monsieur le Triton soyez le bien venu. Ne pourriez-vous pas nous donner des nouvelles de ce qui se passe parmi les Peuples Marins? Moi Triton, lui dis-je, & ne voyez-vous pas que je suis un homme comme vous? Un homme me dit, le Pêcheur, un

tu es un Triton, un Monſtre Marin comme tu voudras t'apeller.

Les autres s'aprochérent ſur cela, & dirent qu'il n'y avoit pas de doute que j'en étois un. Je leur jurai vingt fois que j'étois un homme, & autant homme que le Fils du meilleur Bourgeois de Madrid, que j'étois marié, & avois Femme & Enfans.

Point tant de raiſonnement, dit le malicieux Pêcheur, tu es un Triton & des plus hideux, tu n'as qu'à te taire ſi tu ne veux être mis en roüelles & ſalé comme nos Tons.

Je voulus repliquer, mais le Pêcheur commença à prendre ſon couteau comme pour executer ſes menaces, & voyant qu'il n'y avoit point de remède, je me réſolus à être ce qu'ils diſoient, Triton, Monſtre Marin, & Harang, s'ils l'euſſent voulu.

Je ne ſçavois cependant à quoi cela devoit aboutir; mais j'en fus bientôt éclaircir, lorſque je vis venir les Pêcheurs avec une Cuve qu'ils remplirent d'eau. Ils m'envelopérent enſuite d'herbe & de mouſſe m'emmaillotérent, & me ſerrérent avec

une gruë, tes sandal. Yont fa
l'Apostolique..... C'est, interr
un Officier, qu'il s'en va prêch
vangile aux Mores. Ils m'en dir
toutes les façons, & me firent
de honte, que je fus obligé
retirer à l'écart.

J'eus bien-tôt trouvé occasi
m'engager, je m'embarquai, &
que nous avions fait les prov
de tout ce qu'il falloit pour la
stance de notre Voyage, les
lots tendirent les voiles, & le
nérent au vent, qui les pouss
emportoit avec une grande leg
la terre se cacha à nos yeux, &
fîmes telle diligence qu'en mo
trois mois nous arrivâmes à bor

Je ne ferai point ici le reçit d
ticularitez qui me sont arrive
les Indes, non plus que de tou
Avantures que nous avons eûë

iits, & je rêvois agréablement
laiſir que j'aurois de retrouver
emme & mes Enfans, après trois
es de dangers & de fatigues; &
ur faire part de la petite fortu-
ue j'avois faite au Pays d'où
nois.
ne voyois devant moi la valeur
iatre ou cinq cens écus de mar-
diſes, avec quoi j'eſpérois de le-
ine boutique, & avec mon in-
ie faire ſubſiſter honnêtement
amille, que je voulois établir à
x, comme le lieu le plus pro-
iu commerce que je projettois.
la fortune n'étoit pas encore
de me perſécuter.
'éleva tout à coup une tempête
ible qui ſépara la Flotte. Le Pi-
& les Matelots ayant abandon-
otre Vaiſſeau au gré des vents,
fûmes deux jours entre la mort
vie.
es vagues montérent juſqu'aux
, la tourmente croiſſoit à meſu-
ue notre eſpérance diminuoit.
Pilotes & Mariniers nous deſeſ-
ient, les gémiſſemens & les pleurs

étoient si grands, que je m'imaginai être au Sermon de la Passion.

Avec ce grand bruit il ne s'entendoit rien de ce qu'on commandoit ; les uns couroient d'une part, les autres de l'autre. Ils voulurent tous se confesser, & s'adresserent les uns aux autres, demandant l'absolution à des Scélérats qui en avoient autant de besoin qu'eux.

Le Proverbe dit, *Rivière trouble profit des Pêcheurs*, voyant donc que tous étoient occupez, je dis en moi-même, meure qui voudra pourvû que je vive, & descendant au fond du Navire, je trouvai grande abondance de Pain, Vin, Pâtez & autres délicatesses, dont personne n'avoit soin.

Je commençai à manger de tout, & remplir mon estomach pour faire provision jusqu'au jour du Jugement; lorsqu'un Soldat s'aprocha de moi, me priant de le confesser, & étonné de me voir de si bon apétit, il me demanda comment je pouvois manger voyant la mort devant mes yeux.

Je lui dis que je le faisois, de peur que l'eau de la Mer que je devois boi-

re

re ne me fit mal quand elle me noyeroit. Ma ſimplicité le fit rire aux abois de la mort.

Il y eut pluſieurs autres qui vouloient ſe confeſſer à moi, mais la hâte que j'avois de manger, fit que je refuſai de les entendre.

Le Capitaine & les gens de conſidération avec deux Prêtres qu'il y avoit, ſe ſauvérent dans l'équiſe; mais comme je ne faiſois pas ſi bonne figure que ces Meſſieurs, je ne fus point du nombre de ceux qui y entrérent dedans.

Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de Vin, & en mis autant dans mon eſtomach qu'il en pût tenir. Un Caporal me prit les mains, & étant aux abois de la mort, il me dit que j'écoutaſſe un péché qu'il me vouloit confeſſer, c'étoit qu'il n'avoit point accompli une pénitence qu'on lui avoit donnée d'aller en Pelerinage à Notre-Dame de Lorette, ayant eu beaucoup de commoditez pour le faire, & que maintenant qu'il le vouloit, il ne le pouvoit pas.

Je lui dis, que par l'autorité que

Chap. 4. T. 2



Lazarille deguise en Triton

CHAPITRE VI.

Lazarille déguisé en Triton, est porté par l'Espagne.

LOrsqu'ils eurent bien ajusté leur machine, ils publiérent qu'ils avoient pêché un Triton, & tant de monde de tout le voisinage me vint voir ce jour-là, que quoique les Pêcheurs ne prissent qu'un quart de Reale, ils ne laissérent pas de faire une somme considérable.

Je voulus parler lorsque le monde commença à venir, mais celui qui avoit soin de conter l'Histoire du Triton, & qui étoit assis à côté de la Cuve tirant la corde toutes les fois que je voulois ouvrir la bouche, me faisoit enfoncer la tête dans l'eau comme une Grenoüille, & je fus obligé enfin de me taire, de peur d'étouffer.

Les

Les Pêcheurs ravis de voir si bien réüssir leur invention, & allêchez par le profit qu'ils avoient commencé à faire, projettérent entr'eux de me porter par toutes les Villes & Villages d'Espagne, pour cette fin ils envoyérent demander permission au Seigneur de l'Inquisition, de montrer au public un Poisson qui avoit le Visage d'homme, ce qu'ils obtinrent assez facilement au moyen de quelque present qu'ils firent à leurs Seigneuries de la meilleure pêche qu'ils avoient prise.

Ils me portoient dans une Charette; l'un y servoit de Chartier, l'autre étoit celui qui avoit soin de raporter ma vie aux Spectateurs, & le troisiéme étoit monté sur la Charette, pour avoir soin de tirer la corde, si l'envie me prenoit de parler, lorsque nous rencontrerions quelqu'un. Ils me permettoient seulement de le faire lorsque nous nous trouvions seuls.

Je leur demandai un jour, qui Diable leur avoit mis dans la tête que

que j'étois un Monſtre Marin. Vous voyez bien en conſcience, leur diſois-je, que je ſuis un homme, parlant, bûvant & mangeant comme vous, & vous ne devez point me tenir dans cette vilaine eau qui me fera crever à la fin.

Tai-toi, ſi tu n'as rien de meilleur à dire, me dit mon Garde, nous ſçavons mieux ce quil te faut que toi-même. Etant Poiſſon comme tu l'es ſans contredit, tu ne ſçaurois demeurer une heure hors de l'eau ſans mourir, & tu dois remercier Dieu d'être tombé entre les mains de gens comme nous, qui ſçavons ce que c'eſt que de gouverner un Monſtre Marin.

Je n'eus rien à lui repliquer, d'autant moins que je ſentois déja qu'il commençoit à tirer la corde pour achever de me convaincre, en me faiſant faire le plongeon, & je me réſolus à être Poiſſon tant qu'il plairoit à Dieu & à ces Diables de Pêcheurs. Ils ſe mocquoient du pauvre Lazare, & chantoient à leur aiſe, vive, vive le Poiſſon qui nous

donne à manger sans q [illegible] is fail-le travailler.

Ils eurent l'effronterie de me mener à Madrid, où le gain fut encore plus grand par le grand nombre de Courtisans, gens qui à cause de leur oisiveté se font un plaisir de se trouver à toutes sortes de spectacles, & par conséquent sont plus curieux des nouveautez que le menu peuple.

Cependant leur profit fut moins considérable dans cette fameuse Ville qu'ils se l'étoient imaginé, & ils reçûrent un c [illegible] auquel assûrément ils ne s'ét [illegible] t point attendus.

Parmi les personnes qui me vinrent voir, il se trouva quelques Ecoliers, gens malicieux au dernier point, qui m'ayant examiné un peu trop curieusement, il y en eut un qui se mit à dire assez haut aux autres. Ma foi c'est un Triton, comme j'en suis un, ce sont ici de bons fourbes, si j'étois des Officiers de Justice, j'envoyerois les Matelots & le Poisson aux Galéres, après leur avoir

voir fa t re le tour par la Vi
:omme ils le mé itent.

Hélas ! dis-je en moi-même, que j'en voudrois bien être quitte pour cent coups de fo t & dix ans de Galéres. J'y souffrirois bien moins qu'ici. Je priois Dieu moi-même qu'ils le fissent, pourvû qu'ils me tirassent de-là, & leur voulois aider, disant qu'ils avoient raison. Mais à peine eûs-je ouvert la bouche que ma Sentinelle me l'avoit plongée dans l'eau.

Les cris qu'ils jettoient tous quand je me plongeai ou pour mieux dire quand on me plongeoit, empêchérent que les Ecoliers ne passassent plus avant en leus discours.

Ils me jettoient du pain, que je dépêchois promptement avant qu'il eut le loisir de se tremper, mais on ne m'en donnoit pas la moitié de ce que j'en eusse mangé. Je me ressouvenois de l'abondance de Tolede, de mes Amis les Allemands, & de ce bon Vin que j'avois coûtume de crier par la Ville. Je priois Dieu qu'il me fit un second Miracle de Cana

Cana en Galilée, & ne p rmit pe
qùe je mouruffe par les mains
l'eau, ma capitale ennemie.

Cependant ce difcours avoit te
ment allarmé mes meneurs, qu
apréhendérent avec jufte raifo
que quelqu'autre ne raifonnât a
jufte que les Ecoliers avoient f
Ils délogérent le jour même, p
m'aller encore promener par
campagne où le monde étoit p
facile à tromper.

Un jour que nous étions log
un Village entre Madrid & Tole
il fe trouva que la nuit étant ver
& voyant que mes gardes dormo
d'un profond fommeil, je tâc
de me délier; mais les cordes ét
moüillées, il me fut impoffible
venir à bout.

Je me voulus écrier, mais com
je confidérois que cela ne me fe
roit de rien, puifque le premier
m'entendroit me fermeroit la b
che avec un fçeau d'eau. Je co
mençai donc à me veautrer dan
bourbier, & me tourner & rate
ner avec tant de force & impat

e que la Cuve se renversa sans des-
is dessous, tout l'eau se répandit,
moi me voyant libre, je me mis
crier au secours.

Les Pêcheurs voyant le tour que
leur avois joüé, accoürurent tous
pouvantez, & pourvurent au re-
néde qui fut de me fermer la bou-
he avec de l'herbe, & pour confon-
re mes cris ils en faisoient encore
e plus grands, criant Justice, Ju-
lice.

Parmi ce desordre ils remplirent
erechef la Cuve d'un puits qui
toit-là avec une vitesse incroyable.
L'Hôte sortit avec une hallebar-
le, & tous ceux de la maison avec
ui, ceux-ci avec des broches, & les
utres avec des bâtons. Les voisins
accoûrurent avec un Commissaire
& six Sergens qui passoient par-là.

On demanda aux Mariniers ce que
c'étoit, ils répondirent que c'étoient
les Voleurs qui vouloient enlever
eur Monstre Marin. L'Hôte regar-
da par tout s'ils sortoient par
quelque porte, les autres s'ils sau-
teroient d'un toît à l'autre, tandis
que

que mes gardes m'avoient déja re-mis dans la Cuve.

Il arriva que l'eau qui s'en étoit répanduë, tomba dans un troü dans une chambre basse en forme de cave sur un lit où dormoit la Fille de la maison, qui y avoit reçû par charité cette même nuit quelqu'un de ses galands. Ils s'épouventérent tellement du déluge qui se déborda sur le lit, & des cris que nous menions tous ensemble, que sans sçavoir ce qu'ils faisoient ils se jettérent tous deux par une fenêtre.

Il faisoit fort clair de lune, ce qui fit qu'on les aperçût aussi-tôt, & qu'on recommença à crier au Voleur, au Voleur.

Les Sergens & le Commissaire coûrurent aprés, & les attrapérent en peu de pas, parce que comme ils étoient pieds nuds, les pierres les empêchoient de courir, ainsi sans être oüis, ils furent mis en prison. Les Pêcheurs sortirent de grand matin & s'en allérent à Tolede sans s'informer ce que devint la fille & son galand.

CHA-

CHAPITRE VII.

ẓarill: est mené à Tolede. Il s'évanoüit à la vûë de sa femme qui est enceinte, & qui se va remarier.

L'Industrie des hommes est vaine, leur sçavoir ignorance, & leur pouvoir foibles-, lorsqu'ils ne sont fortifiez & nduits par Dieu. Mon travail rvit seulement à augmenter le soin la vigilance de mes gardes, lesiels ennuyez de l'allarme que je ur avois donnée la nuit passée, me nnérent tant de coups de bâton ır le chemin, qu'ıls me laissérent à mi mort, disant vous voulez onc vous en aller maudit Poison ? Vous ne connoissez pas le bien ı'on vous fait en ne vous tuant pas, ous ressemblez au chêne qui ne onne son fruit qu'à coups de bâton.

Ainsi

Ainsi gourmandé, battu, & presque mort de faim, ils me conduisirent enfin à Tolede. Ils loüérent une petite Sale basse de la maison même où j'avois autrefois demeuré. Toute la Ville y accoûrut, & je fus surpris d'y voir venir avec les autres ma Femme & ma petite Therese, qui pouvoit avoir alors cinq ou six ans, & qui me parut jolie comme un Ange. Je ne pûs m'empêcher que deux fleuves de larmes ne coulassent de mes yeux.

Je pleurois & soûpirois, mais c'étoit avec la derniére précaution, afin qu'on ne me privât d'un objet si cher, pour la vûë duquel j'eusse souhaité cent yeux pour la mieux contempler, quoiqu'à la verité il eut été meilleur pour moi que ceux qui me privoient de la parole, m'eussent privé en même-tems de la vûë; parce que regardant attentivement ma Femme; je la vis; je ne sçai si je le dirai, je la vis, dis-je, le ventre jusqu'à la bouche.

Je

Je laiſ considérer au Lecteur ſtonnement que je me trouvai iſi, & la fâcherie que j'eus de ne ɔuvoir me perſuader, qu'elle ıt enceinte de moi, puiſqu'il y voit plus de trois ans que j'étois bſent.

Lorſque j'étois avec elle, & ue nous vivions enſemble, elle ıe diſoit, Lazare, ne croi point ue je te faſſe tort, car tu ferois ıal de le croire. Je demeurai ınt ſatisfait de ſa parole; que je ſyois les mauvaiſes penſées que ıe cauſoient les médiſances qu'on ıt d'elle, comme le diable l'Eau-ɔenite.

Je paſſois ma vie joyeuſement, :ontent & ſans jalouſie, qui eſt ıne maladie de fols. J'ai conſidé-'é ſouvent en moi-même, que ce ɿue l'on dit des Enfans, n'eſt ɿu'une pure appréhenſion. Car :ombien y a-t'il de Peres qui aiment ceux qu'ils croyent être à :ux, quoiqu'ils n'en tiennent que e nom; Et combien y en a-t'il l'autres qui les haïſſent, à cauſe d'une

d'une imagination chimerique q
se mettent dans l'esprit , croy
que leurs femmes leur font po
les cornes.

Je voulus conter le mois &
jours de mon absence ; mais
trouvois fermé par-tout le ch
min de ma consolation , l'âge
ma petite Thérese acheva de
convaincre : Je m'imaginai q
peut-être ma bonne compag
étoit hidropique , mais cette im
gination ne me dura guére ,
je fus bien-tôt convaincu , à m
honte , de tout ce qu'on m'av
dit du Corregidor pendant sa vi
car au même tems qu'elle s'en
loit deux vieilles Comméres q
restérent-là commencérent à se
re l'un à l'autre. Que vous sem
ble de la Vrigede son Mari ne l
manque point : De qui est-el
grosse demanda l'autre : De q
poursuivit la premiére , du Se
gneur Lorenzo , qui est si bo
que pour éviter le scandale de
voir enfanter dans sa maison
sans avoir de Mari , la marier
Dima

de
imanch l re
ui sera aussi pat it c : le C
ére Lazare.

Ce fut la cette mortelle atten-
: qui toucha si vivement la plus
ensible partie de mon ame. Le
ommença à me défaillir & moi
suër de l'eau, & m'affoiblir tel-
ement que je ne me pûs empêcher
e tomber évanoüi dans la Cu-
e.

Les Pêcheurs s'en aperçûrent,
t ayant fait sortir le monde de la
ále, ils me tirérent la tête de
au en diligence. Ils me trouvé-
ent sans pouls & sans haleine;
ls vuidérent la Cuve; s'empres-
érent fort pour ma conservation
qui leur étoit devenuë si impor-
ante, & se lamentoient, pleu-
ant la perte qu'ils faisoient de
noi qui n'étoit pas petite pour
ux. Ils me tirérent de la Cuve, &
ne voulurent faire régorger l'eau
ue j'avois bûë, mais ce fut en-
ain, & ils me crûrent mort.

La peur qu'ils eurent que ma
ort ne découvrit leur fourberie,

fit résoudre ces trois ouceau:
me jetter la nuit dans la Riviér
& à tirer Pays : Mais Dieu ou
les Portes de sa miséricorde, & e
pêcha ce coup funeste, dont j'ét
menacé comme vous verrez dan
Chapitre suivant.



CH



Chap. 6. T. 2.



Lazarille, porté sur un Mulet,
estre jeté à la riviere est sauvé par la

CHAPITRE VIII.

…zare est porté sur un Mulet dans un …sac pour être jetté à la Rivière par …les Mariniers qui le croyent mort. Il …est sauvé par la ronde, & ses Con…ducteurs sont punis.

…Es Boureaux sçachant que la mo… ne se jouë point, … comme ce n'est pas aussi sa …ume, me mirent dans un sac, …s mirent de travers sur une des …les qui servoient à tirer leur …arette. Le bonheur voulut que …and ils me mirent sur le Mulet ce …t sur le ventre, & comme j'avois …a bouche en bas, le mouvement de …a Mule me fit rendre l'eau que j'avois …valée, & revenir le sentiment. Je reconnus que j'étois hors de …eau, mais je ne sçavois où j'étois, …i où l'on me portoit. J'entendis …u'ils parloient de me jetter dans la

Riviére disant, il importe pc
tre sûreté de chercher un endr
soit fort profond, afin qu'or
trouve si tôt. Un autre re
qu'il falloit me lier une gros
re au col, afin que je demeura
fond. Par ce discours je re
leur intention, m'imaginant
ce pouvoit être, je vis que
beau ne pouvoit être plus no
ses aïles Pendant que je con
le danger où j'étois, j'ente
bruit de quelques gens qui pa
assez près de moi [illegible]e mis
de toute ma force, à l'aid
meurtre.

C'étoit la Ronde qui pas
reusement pour mon grand
heur ils, accoururent aux c
nous entourérent dans un m
Ils reconnurent le sac, & y 1
rent le pauvre Lazare com
Merlus sec détrempé dans l'
nous conduisirent tous en
sûreté, les Meneurs, de la Mul
Les Pêchers enrageoient
voir pris, & je me réjoüis
côté de me voir libre. Ils mi

Pêcheurs dans un cachot & moi je fus mis dans un lit.

On nous interrogea le lendemain matin. Les Pêcheurs confessérent qu'ils m'avoient porté par toute l'Espagne, mais qu'ils l'avoient fait croyant que j'étois Poisson, & ayant pour cela obtenu permission des Seigneurs de l'Inquisition.

Je dis la vérité de tout, ce
ces Vilains ne menérent en
tellement attaché que je ne p
pas même parler. Ils firent ve
bonne Femme Vrigede pour
j'étois Lazarille de Torm
sois être.

Ma Femme entra & me r
attentivement, elle me
étoit vrai que je ressemblois
son Mari, mais qu'elle croyoit
je n'étois pas lui, parce qu'e
qu'il fut une grande bête, il it été plûtôt un monstre qu'un Poisson. Et ayant dit cela, elle fit une grande révérence, & se retira.

Le Procureur de mes Boureaux requit qu'on me brulât parce que sans doute j'étois un Monstre, &

qu'il s'obligeoit à le prouver. C
roit bien le Diable, disois-je en
même, s'il y avoit quelque enc
teur qui me poursuivit, & me tr
formât en ce qu'il voudroit.

Les Juges lui commandérent
taire on envoya chercher à ma
quisition le nouveau Galand de
Femme. Dom Lorenzo qui a
toûjours été de mes amis penda
vie du Corregidor, & qui à ce
j'avois apris le jour précédent p
deux vieilles Commeres, étoit le
de l'enfant, dont ma Femme se t
va enceinte.

Lorsqu'il fut arrivé, me vo
décoloré & ridé comme je l'étoi
dit qu'il ne me connoissoit ni à la
le ni au visage. Je lui remis en mé
re quelques choses, & même
sieurs secrets qui s'étoient passe
tre nous particuliérement je lu
qu'il se souvint d'une nuit que
vois trouvé chez nous dans la C
bre de ma Femme.

j'étois fc Ami Lazarille.

Le Proces fut conclu avec le t moignage du Capitaine sous lequ j'avois servi sur le Vaisseau, & étoit de ceux qui échapérent la t mente dans l'équif, confessant j'étois en personne son Servi ur zarille. Ce qui fut confirmé raport du tems & du lieu lq les Pêcheurs dirent qu'ils 'c pêché.

Ils furent condamdez en deux cens coups de foüet & confiscation de tous leurs biens, une partie au Roi, l'autre aux Prisonniers, & la troisiéme à Lazarille.

On leur trouva deux mille Réales, deux Mules, & une Charette, dequoi tous frais rabatus, il me resta pour ma part trente Ducats. Les Mariniers demeurérent pelez, & écorchez, & moi riche & content, parce qu'en ma vie je ne m'étois jamais vû tant d'argent ensemble.

Je m'en allai chez un de mes Amis, où après avoir avalé quelques verres de Vin pour m'ôter le méchant goût de l'eau, & m'avoir équipé en

brave, je commençai à me promener comme un Comte, mangeant comme un Roi, honoré de mes Amis, craint de mes ennemis, & careſſé de tous.

Les maux paſſez me ſembloient un port de ſalut, & les eſpérances de l'avenir un Paradis de délices. Les travaux humilient, & la proſpérité orguëillit l'homme. Tant que durérent mes trentes Ducats, je n'aurois pas cédé pour un Roi. Voilà le naturel des Eſpagnols, lorſqu'ils attrapent un Réal ils ſe croyent des Princes. Si vous demandez à quelque Coquin qui il eſt? Il vous répondra d'abord qu'il deſcend des Gots, & que ſa fortune adverſe le tient abaiſſé. Il ne cédera non plus à qui que ce ſoit, ſe tenant du moins auſſi noble qu'un autre.

Tous les Eſpagnols ſont de même & mourront plûtôt de faim que de ſe mettre en quelque métier, ou s'il s'y mettent, & en aprenant un c'eſt avec tant de mépris, qu'ils n travaillent point, ou travailler ſi mal, qu'à peine ſe peut-il trou

ver un bon Artisan dans toute l'Espagne.

Je me souviens qu'il y avoit un Ravaudeur à Salamanque, qui lors qu'on le menoit travailler en quelque endroit, faisoit toûjours des discours & des plaintes de la fortune qui le réduisoit à s'occuper à un si vil office, étant descendu de telle maison, & de tels parens connus de tout le monde par leur valeur & Noblesse.

Je demandai un jour à son Voisin, quels avoient été les Parens de ce Fanfaron, il me dit que son Pere fouloit les raisins en Autone, & tuoit les Pourceaux en Hyver, & sa mere en lavoit les Tripes.

J'avois acheté un habillement de Velours, & une cape rayée de Raze de Ségovie. Je portois une épée, du bout de laquelle je dépavois les ruës. Je ne voulus point aller voir ma Femme quand je sortis de la prison, pour lui faire desirer ma vûë, & me venger du mépris qu'elle avoit fait de moi. Je m'imaginai que me voyant si bien vétu, elle se

repentoit sans doute, prête d
recevoir à bras ouverts.

Mais un More ne changea
de peau, quelque changement
arrive. Je la trouvai accouch
nouvellement remariée. Quan
le me vit elle se mit à crier,
m'ôte de devant moi ce Poisso
trempé ce visage d'Oison pelé
si l'on ne le fait promptement s
je me lévrai, & lui arracher
yeux de la tête.

Je lui répondis froidement
une extrême patience. Tout
ma mie, ne vous pressez pas
car si vous ne me reconnoissez
pour votre Mari, je ne vous co
point pour ma Femme, rende
ma Fille, & nous serons amis
me auparavant.

J'ai gagné du bien poursuivi
pour la marier honorableme
me sembloit que ces trentes D
devoient être comme les cin
du petit Jean Drieu qui en l
pensant, en trouvoit cinq
dans sa bourse. Mais comme
Lazarille du Diable, je ne

pas de même, comme on le verra par la ſuite.

Ma Femme s'opoſa à ma demande, diſant que ſa Fille n'étoit point à moi, & pour preuve de cela elle me montra l'extrait du Baptiſtaire, qui confére avec les matrimoniaux, il ſe trouva que la Fille étoit née quatre mois après la premiére connoiſſance que j'avois eüë de ma Femme.

Je fus tout-à-fait ſurpris, ayant toûjours crû que la Fille étoit à moi, quoiqu'il n'y eut rien de moins. Je ſecoüai la poudre de mes ſouliers, & me lavai les mains, marque de mon innocence, & de mon départ éternel je tourne les épaules, auſſi conſolé que ſi je ne les euſſes jamais connuës, & ſortis de la maiſon.

Je fus trouver mes Amis, pour leur conter mes affaires. Ils me conſolérent ſans qu'il fut beſoin de beaucoup de raiſons pour cela. Je ne voulus point reprendre mon premier état de Crieur, parce qu'il ne s'accordoit pas avec les

Voleurs que j'avois chargez.

Comme je me promenois un jo
depuis la porte du Visagra jusq
celle de Saint Jean des Rois, je r
contrai une vieille de ma conno
sance, qui après m'avoir salué,
dit que ma Femme s'étoit adou
ayant sçû que j'avois de l'argent
particuliérement que le Gabach
voit parée tout de neuf.

Je la priai de me raconter co
ment ce changement s'étoit pû
re; elle me dit que le Sieur Lor
zo & ma Femme s'étoient mis
jour à se consulter, s'il seroit b
de me reprendre encore une fois
de chasser le Gabach, allegant
raisons pour & contre.

La consultation ne peut être s
crette que le nouveau marié, r
sentit le vent. Il le dissimula po
tant jusqu'à ce qu'étant allé un j
travailler à un Jardin d'Olivie
quand sa Femme lui porta le mi
dîner, il l'attacha au pied d'un
bre, l'ayant premiérement dépo
lée, il lui donna plus de cent co
de foüet, & non content de ce

ayant fait un paquet de tous ses habits, & lui ayant ôté ses bagues, s'étoit enfuï avec le butin, la laissant attachée nuë & dolente, où sans doute elle fût morte, si par bonheur le Sieur Lorenzo ne l'avoit envoyée chercher.

Et poursuivant son discours, elle me dit qu'elle croyoit assurément, que si j'employois des intercesseurs, ma Femme me recevroit comme auparavant, parce qu'elle lui avoit dire ces mêmes paroles.

Ha ! malheureuse, pourquoi ne recevois-je mon pauvre Lazarille, qui est aussi bon que le bon Pain ; point dédaigneux, point scrupuleux, & qui me laissoit faire tout ce que je voulois.

Ce fut une atteinte qui me toucha jusqu'au cœur, & me renversa sans dessus dessous ; peu s'en fallut que je ne suivisse le conseil de la bonne vieille. Je voulus pourtant premiérement communiquer l'affaire à mes Amis, pour prendre leurs avis.

CHAPITRE IX.

Lazarille plaide contre Dom Lorenzo contre sa Femme.

IL femble que les hommes foi de la race, ou de la nature Poulles, car si nous voulons re quelque bien, c'eft en criant, cacquetant comme elles, afin c tout le monde l'entende ; & si c' du mal, nous ne voulons pas c perfonne le fçache, de peur qu ne nous diffuade ce qui feroit b qu'on nous empêcha.

Je fus voir un de mes Amis, cl lequel j'en trouvai trois affemble car depuis que j'avois de l'argen ils s'étoient multipliez comme mouches avec le fruit. Je leur mon deffein, qui étoit de retour avec ma femme, & m'ôter d'en les mauvaifes langues, le mal rec nu étant meilleur que le bien qui à connoître.

Ils me rendirent l'affaire si hon-teuse, me disant que j'étois un lâ-che sans courage, & sans esprit, qui vouloit se rejoindre à une coureuse & chienne chaude. Enfin ils m'en dirent tant, que je résolus de ne molester, ni prier qui que ce soit, pour me remettre bien avec elle.

Mes Amis (ou plûtôt enn[illegible] is s'apperçevans que leurs conseils persuasions étoient efficaces en [illegible] endroit, passérent plus avant, [illegible] sant qu'ils me conseilloient c[illegible] leur intime Ami, d'ôter t[illegible]t-à-fa les tâches qui flétrissoient [illegible] neur & d'entreprendre l'em[illegible] ment de ma ruïne totale, intentai procès contre Dom Lorenzo & co[illegible] tre ma Femme, attendu [illegible] la p[illegible] suite ne me coûteroit pas [illegible] Ca[illegible] lus, vû qu'ils étoient les [illegible] es de la Justice, & qu'ils se di[illegible] at mes bons amis

L'un qui étoit un Procureur des causes perduës m'offroit cent Du-cats du produit qui m'en devoit re-venir.

L'autre comme plus expert, pour être

qu'il s'obligeoit à le prouver. C
roit bien le Diable, disois-je en
même, s'il y avoit quelque encl
teur qui me poursuivit, & me tr
formât en ce qu'il voudroit.

Les Juges lui commandérent
taire on envoya chercher à ma
quisition le nouveau Galand de
Femme. Dom Lorenzo qui a
toûjours été de mes amis penda
vie du Corregidor, & qui à ce
j'avois apris le jour précédent pa
deux vieilles Commeres, étoit le
de l'enfant, dont ma Femme se t
va enceinte.

Lorsqu'il fut arrivé, me vo
décoloré & ridé comme je l'étoi
dit qu'il ne me connoissoit ni à la
le ni au visage. Je lui remis en mé
re quelques choses, & même
sieurs secrets qui s'étoient passez
tre nous particuliérement je lu
qu'il se souvint d'une nuit que j
vois trouvé chez nous dans la C
bre de ma Femme.

Alors, afin que je ne pa
plus avec de si bonnes
ves, il confessa qu'il étoit vra
j'

'étois ſon bon Ami Lazarille.

Le Procès fut conclu avec le témoignage du Capitaine ſous lequel j'avois ſervi ſur le Vaiſſeau, & qui étoit de ceux qui échapérent la tourmente dans l'équif, confeſſant que j'étois en perſonne ſon Serviteur Lazarille. Ce qui fut confirmé par le raport du tems & du lieu auſquels les Pêcheurs dirent qu'ils m'avoient pêché.

Ils furent condamdez en deux cens coups de foüet & confiſcation de tous leurs biens, une partie au Roi, l'autre aux Priſonniers, & la troiſiéme à Lazarille.

On leur trouva deux mille Réales, deux Mules, & une Charette, dequoi tous frais rabatus, il me reſta pour ma part trente Ducats. Les Mariniers demeurérent pelez, & écorchez, & moi riche & content, parce qu'en ma vie je ne m'étois jamais vû tant d'argent enſemble.

Je m'en allai chez un de mes Amis, où après avoir avalé quelques verres de Vin pour m'ôter le méchant goût de l'eau, & m'avoir équipé en

brave, je commençai à me pr
ner comme un Comte, mang
comme un Roi, honoré de
Amis, craint de mes ennemis
caressé de tous.

Les maux passez me sembl
un port de salut, & les espér
de l'avenir un Paradis de d
Les travaux humilient, & la
périté orguëillit l'homme. Ta
durérent mes trentes Ducat
n'aurois pas cédé pour un Roi.
le naturel des Espagnols, lor
attrapent un Réal ils se croye
Princes. Si vous demandez à
que Coquin qui il est? Il vo
pondra d'abord qu'il descen
Gots, & que sa fortune adv
tient abaissé. Il ne cédera no
à qui que ce soit, se tenant du
aussi noble qu'un autre.

Tous les Espagnols sont de n
& mourront plûtôt de faim
se mettre en quelque métier,
s'y mettent, & en aprenan
c'est avec tant de mépris, q
travaillent point, ou trav
si mal, qu'à peine se peut-i

ın bon Artisan dans toute l'Ef-
ıe.
: me souviens qu'il y avoit r
audeur à Salamanque, qui l
n le menoit travailler en qı
endroit, faisoit toûjours
ours & des plaintes de la fc
ui le réduisoit à s'occu u
office, étant descendu
on, & de tels parens cor
out le monde par leur valc
oblesse.
: demandai un jour à son Voi-
quels avoient été les Parens de
ınfaron, il me dit que son Pere
oit les raisins en Autone, &
t les Pourceaux en Hyver, & sa
: en lavoit les Tripes.
ıvois acheté un habillement de
ours, & une cape rayée de
: de Ségovie. Je portois une
, du bout de laquelle je dépa-
les ruës. Je ne voulus point aller
ma Femme quand je sortis de
ison, pour lui faire desirer ma
& me venger du mépris qu'el-
oit fait de moi. Je m'imaginai
me voyant si bien vétu, elle se

gnages le pauvre Lazarille à faire amende honorable en chemise, & en bannissement perpétuel.

Je demndai pardon, comme il étoit juste que le fit celui qui avoit vingt écus s'étoit mis à plaider contre un homme qui les contoit & les mesuroit à pleins paniers. Je donnai jusq'uà ma chemise pour aider à payer les frais, & m'en allai en exil tout fin nud.

En un même-tems je me vis riche plaidant contre l'homme de Tolede le plus à son aise, entreprise seulement d'un Prince, respecté de mes Amis, craint de mes ennemis, & en prédicament d'homme d'honneur qui ne soufre point de mouches en sa playe; & en moins d'un instant, je me vis chassé du lieu que j'avois desiré long-tems, du lieu le plus aimé où j'avois reçû tant de plaisirs, & joüi de si chers délices.

M'étant couvert de quelques vieux drapeaux que je trouvai dessus un fumier, je me recüeillis en la consolation commune des affligez, m'imaginant que puisque j'étois au plus

bas

e la roue de fortune, il falloit
ſairement que je remontaſſe,
u'elle tourne inceſſamment.
me ſouviens de ce que j'av
ois oüi dire à mon Maître l'
le (qui étoit un Aigle lorſqu
it à prêcher) que tous les h
du monde montoient & c
nt par la roue de fortune ;
uivant ſon mouvement, les
au contraire ; y ayant entr
: différence, que ceux q
it ſelon ſon mouvement,
oient, avec la même facil
s montoient ; & ceux qui
it au contraire, s'ils parve-
nt une fois au ſommet, quoi-
vec travail, s'y conſervoient
long - temps que les autres.
connus alors que j'étois de ceux
a ſuivent plus adroitement, &
tant de vîteſſe que je n'étois
plûtôt deſſus que je me trou-
incontinent au-deſſous. Je me
es plus grands coquins du mon-
ayant été juſqu'alors des moin-

pouvois dire avec juſte raiſon,

je suis né nud , nud je me trouve
sans avoir perdu ni gagné. Je ma
chai vers Madrid , demandant l'au
mône, contant mes malheurs à to
dont plusieurs eurent pitié , & d'au
tres s'en rioient. Et comme je n'avo
ni femmes ni enfans à nourir, j'avo
à boire & à manger de reste.

On avoit recüeilli tant de Vin ce
te année-là , qu'à la plûpart des po
tes où je m'adressois on me deman
doit si je voulois boire , parce qu'il
n'avoient point de pain à me donne
je n'en refusai jamais, tellement qu'i
m'arriva quelquefois d'avaller tout
jeun quatre ou cinq mesures de vin
moyennant quoi j'étois le plus con
tent du monde.

Si j'ose dire ce que j'en pense , l
vie des Gueux est telle que les autre
ne méritent point qu'on les nomm
vie après celle-là. Si les riches l
avoient goûté , ils abandoneroient
pour elle toutes leurs richesses , com
me les Philosophes qui laissoient
tout ce qu'ils possedoient pour l'ob
tenir ; car leur vie & celle des Gueu
est toute la même. Il y a seulemen

cet

cette différence, que les Philoso-phes abandonnoient ce qu'ils posse-doient pour l'amour d'elle, & que les Gueux la trouvent sans rien aban-donner.

Ceux-là méprisoient leurs biens pour contempler avec moins d'em-pêchement les choses naturelles, les Divines, & les mouvemens célestes; & ceux-ci pour courir à toutes bri-de après leurs apetits. Les Philoso-phes les jettoient dans la mer, & les gueux les noyent dans leur estomach. Les uns les méprisoient comme cho-ses caduques & périssabes; les autres ne les estiment point pour les travaux & les soucis qu'elles traînent, cho-ses contraires à leur profession. De maniére que la vie des pauvres est plus douce & plus tranquile que cel-le des Rois, des Empereurs & des Papes; & c'est pour cela que je la choisis sur toutes autres, comme un chemin plus libre, moins perilleux, & moins triste.

CHA-

CHAPITRE IX.

Lazarille plaide contre Dom Lorenzo ; & contre sa Femme.

IL semble que les hommes soient de la race, ou de la nature des Poulles, car si nous voulons faire quelque bien, c'est en criant, & cacquetant comme elles, afin que tout le monde l'entende ; & si c'est du mal, nous ne voulons pas que personne le sçache, de peur qu'on ne nous dissuade ce qui seroit bon qu'on nous empêcha.

Je fus voir un de mes Amis, chez lequel j'en trouvai trois assemblez ; car depuis que j'avois de l'argent, ils s'étoient multipliez comme les mouches avec le fruit. Je leur dis mon dessein, qui étoit de retourner avec ma femme, & m'ôter d'entre les mauvaises langues, le mal reconnu étant meilleur que le bien qui est à connoître.

Ils

Ils me rendirent l'affaire si honteuse, me disant que j'étois un lâche sans courage, & sans esprit, qui vouloit se rejoindre à une coureuse & chienne chaude. Enfin ils m'en dirent tant, que je résolus de ne molester, ni prier qui que ce soit, pour me remettre bien avec elle.

Mes Amis (ou plûtôt ennemis) s'aperçevans que leurs conseils & persuasions étoient efficaces en mon endroit, passérent plus avant, disant qu'ils me conseilloient comme leur intime Ami, d'ôter tout-à-fait les tâches qui flétrissoient mon honneur & d'entreprendre l'empêchement de ma ruïne totale, intentant procès contre Dom Lorenzo & contre ma Femme, attendu que la poursuite ne me coûteroit pas un Carolus, vû qu'ils étoient les Ministres de la Justice, & qu'ils se disoient mes bons amis

L'un qui étoit un Procureur des causes perduës m'offroit cent Ducats du produit qui m'en devoit revenir.

L'autre comme plus expert, pour être

etre Avocat de graces, me dit
s'il étoit en ma place, avec le d
que j'avois il ne donneroit pas r
gain pour deux cens.

Et le troisiéme m'assuroit,
comme Sergent, qu'il étoit, i
ressouvient d'avoir vû d'autres
cès moins clairs, & plus dout
que celui-là, qui avoient valu
profit très-considérable à ceux
les avoient entrepris. Et qu'il es
péroit d'autant plus du mien, pa
qu'il étoit très-persuadé qu'à la
miére instance le Sieur Lorenzo
rempliroit les mains, & les joind
au même-tems, pour me faire
sister de la poursuite, me prian
retourner avec ma femme, d'où
résulteroit beaucoup plus d'honr
& de profit.

Ils exagérent le fait, & m'en
tenant de bonnes espérances,
prirent, comme on dit, à piec
vé, sans me donner le tems d'y
ger, ou de prendre quelque meil
conseil. Je considérai pourtant c
seroit meilleur de pardonner, &
m'humilier, accomplissant le Co
n

nandement de Dieu le plus diffici-
e, qui eſt d'aimer ſes ennemis, &
ion pas d'emporter les choſes à
ointe de lance.

Je fis encore réfléxion que ma bon-
ie Femme ne m'avoit jamais fait au-
:un tour d'ennemie; qu'au contrai-
:e c'etoit par ſon moyen & que j'av
:ommencé à lever la tête, & c
:onnu de toute la Ville. Il t
que pluſieurs me montro
doigt, diſant, voilà le pac :
Lazarille. Mais c'étoit toû
elle que j'avois commence d
Office & Bénéfice.

Si la Fille qu'elle diſoit n'être point
à moi, l'étoit ou nom, Dieu ſcruta-
teur des cœurs le ſçait. Et il pour-
roit être, que comme je m'étois
trompé, elle ſe pouvoit tromper
auſſi-bien que moi. De même qu'il
peut arriver à l'egard de pluſieurs
qui liſent ſes mémoires de ma vie,
& ſe rempliſſent la bouche d'eau à
force de rire, nouriſſent les Fils de
quelqu'autre & travaillent, tuënt,
& ſe tuënt, pour enrichir celui qui
appauvrit ſon honneur, croyant
néan-

néanmoins pour très-assuré, qu
y a Femme d'honneur au mon
s'est la sienne.

Mais laissant joüir chacun d
bonne opinion, toutes ces juste
fléxions ne m'ayant servi de rien
fis faire le procès à Dom Lor
& à ma Femme tout en même-t
Et comme j'avois de l'argent
vingt-quatre heures je les fis m
tous deux en prison.

Les Gardes me disoient, q
ne m'arrêtasse pas pour l'argent
cette affaire me pourroit coû
puisque tous les dépens dev
tomber sur les côtes de Dom
renzo. tellement que pour lui
ser plus de déplaisir afin qu
frais fussent plus grands, je dor
tout ce qu'on me demandoit.

Ils alloient lestes, soigneux
boüillant, & sentant l'argent

ment, parce que les Sergens qui les avoient pris, les avoient trouvez en flagrant-délit; & les avoient menez en prison tous en chemise comme ils étoient.

Les témoins étoient en grand nombre, & leurs dépositions véritables. Mais mes bons Amis d'Avocats, Procureurs, & Greffiiers qui connurent la foiblesse de ma bourse, commencérent à s'évanoüir, de sorte que pour les faire avancer d'un pas, il leur fallut donner plus de coups d'éperon, qu'à une mule de loüage.

Les délais furent, si grands, qu'étant connu de Dom Lorenzo & des siens, ils commencérent à causer, & au moyen de son argent il s'attira les secours de ceux qui s'étoient déclarez en ma faveur. Ils ressembloient aux poids d'une horloge qui montoient à mesure que les miens s'abaissoient.

Ils firent si bien qu'en quinze jours il sortit de prison en donnant caution, & moins de huit jours après, on condamna sur de faux témoignages

gnages le pauvre Lazarille à faire amende honorable en chemise, & en bannissement perpétuel.

Je demndai pardon, comme il étoit juste que le fit celui qui avoit vingt écus s'étoit mis à plaider contre un homme qui les contoit & les mesuroit à pleins paniers. Je donnai jusq'uà ma chemise pour aider à payer les frais, & m'en allai en exil tout fin nud.

En un même tems je me vis riche plaidant contre l'homme de Tolede le plus à son aise, entreprise seulement d'un Prince, respecté de mes Amis, craint de mes ennemis, & en prédicament d'homme d'honneur qui ne souffre point de mouches en sa playe; & en moins d'un instant, je me vis chassé du lieu que j'avois desiré long-tems, du lieu le plus aimé où j'avois reçû tant de plaisirs, & joüi de si chers délices.

M'étant couvert de quelques vieux drapeaux que je trouvai dessus un fumier, je me recüeillis en la consolation commune des affligez, m'imaginant que puisque j'étois au plus

le la rouë de fortune, il falloit
ſſairement que je remontaſſe,
qu'elle tourne inceſſamment.
e me ſouviens de ce que j'avois
fois oüi dire à mon Maître l'A.
gle (qui étoit un Aigle lorſqu'il
iit à prêcher) que tous les
du monde montoient & c ſce
nt par la rouë de fortune;
ſuivant ſon mouvement, les a
au contraire; y ayant entr' :
e différence, que ceux q
nt ſelon ſon mouvement,
doient avec la même faci
ls montoient; & ceux qui
nt au contraire, s'ils parve-
ent une fois au ſommet, quoi-
ivec travail, s'y conſervoient
s long-temps que les autres.
connus alors que j'étois de ceux
la ſuivent plus adroitement, &
c tant de vîteſſe que je n'étois
plûtôt deſſus que je me trou-
i incontinent au-deſſous. Je me
les plus grands coquins du mon-
ayant été juſqu'alors des moin-
s.
e pouvois dire avec juſte raiſon,
je

CHAPITRE XI.

Ce qui arriva à Lazarille avec vieille Maquerelle.

EVanoüi & presque mort faim, je m'en allai aprés à la premiere ruë passant par la place de l'Avoine rencontrai une vieille bigotte, avoit les dents plus grandes que défences d'un Sanglier : Elle joignit, disant ; que si je vou porter un coffre à la maison ne de ses amies qui demeuroit tout prés, elle me donneroit c tre sols.

Quand j'entendis ces douces roles, je rendis graces à Dieu répondis à la bonne vieille que j ferois très-volontiers, quoi dire la vérité, j'aimai mieux em gner ses quatre sols, que de po aucune charge, puisque j'avois

bc

esoin d' que de porter.
e charge ce coffre avec grande pei-
ne, parce qu'il oit grand & pe-
ant.

La bonne vieille me dit d'avoir
bien soin du coffre à cause des phio-
es pleines d'eau qu'il y avoit dedans
& qu'elle estimoit beaucoup. Je lui
épondis qu'elle ne craignit point,
ue j'irois tout bellement, car je ne
ouvois faire autrement, ne pou-
ant presque me remuer, à cause
ue j'étois si affamé.

Nous arrivâmes à la maison où je
portois le coffre, il fut reçû avec
beaucoup de joye, principalement
par une fille assez bien faite, qui dit
qu'elle vouloit garder le coffre dans
son Cabiet. J'y porte le coffre, &
a vieille lui donne la clef, lui disant
qu'elle la gardât jusqu'à son retour
de Ségovie, où elle alloit visiter sa
parente, disant qu'elle seroit de re-
tour en quatre jours.

Elle l'embrasse, & s'en allant
elle lui dit deux mots à l'oreille,
dont la Fille demeura si rouge qu'el-
le sembloit une rose Enfin elle prit

congé de tous ceux de la mai
demandant pardon au Pere &
Mere de la Fille, de la liberté
elle en usoit. Ils lui offrirent
maison, & la priérent de s'en se
Elle me donna quatre sols; m
fant à l'oreille que je retournai
lendemain du matin à sa maiso
qu'elle m'en feroit gagner auta

Je m'en allai fort joyeux &
tent, je dépensai trois sols à soû
& m'en réservai un pour payer
gîte. Je considérai la vertu de
gent, & qu'avec les quatre sols
me donna cette vieille, je me t
vai plus leger que le vent,
courageux que Roland, & plus
qu'Hercule.

O argent! que ce n'est point
raison que la plûpart des hom
te tiennent pour leur Dieu. Tu
cause de tous les maux; tu es l'i
teur de tous les arts, & celui q
conserve dans leur perfection.

Par toi les Sciences sont estim
& les opinions défenduës, les V
fortifiées, & les Tours rasées
Royaumes établies & perdus en

ne-tems. Tu conserves la vertu, & oi-même la détruis.

Par toi les Vierges conservent leur chasteté, & par toi-même elles viennent à la perdre. Finalement, il n'y a difficulté au monde que tu ne rende facile, rien de caché que tu ne pénétre, montagnes si hautes que tu n'abaisse, ni abîme si profond que tu n'éleves.

La matinée venuë, je fus à la maison de la vieille comme elle m'avoit commandé: elle me dit que je retournasse avec elle chercher le coffre que j'avois porté le jour précédent. Quand nous fûmes arrivez là où je l'avois laissé, elle dit au Maître de la maison, qu'elle revenoit pour le faire remporter parce que s'en allant à Ségovie, elle avoit trouvé sa parente en chemin à demie lieuë de Madrid qui venoit avec la même intention, qu'elle avoit de la voir; & qu'elle en avoit besoin tout incontinent, à cause des hardes qu'elle y avoit dedans.

La fille de la maison lui rendit la clef en la baisant, & l'embrassant

avec plus d'affecton que la pre
re fois., & se tournant parlé
à l'oreille, m'aidérent toutes
à charger le coffre qui me seml
plus leger que le jour précéd
parce que mon ventre étoit.
plein.

Descendant par les degrez, je
contrai un bâton, que le Diabl
doute avoit laissé-là, je bronc
& roulant avec le coffre jusqu'e
où étoient le Pere & la Mere de
te innocente Fille, me rompis l
& les côtes. Du grand coup q
coffre donna, il s'ouvrit, & au
dans aparut un jeune Galand,
son épée & sa dague.

Il avoit un habit de camp
sans manteau, la roupille
chausses étoient de velours v
avec une plume sur le chape
même couleur, les jarrêtiéres i
nades, les bas de soye verd, les
liers blancs. Il se leve de bonn
ce, & faisant une belle révére
il sortit par la porte.

Ils demeurérent tous étonn
cette soudaine vision, & se i

lant l'un l'autre, ils ressembloient à des matassins. Etant revenus de leur extase, ils apellérent à la hâte deux Fils qu'ils avoient, & leur ayant conté le fait, ils prirent leurs épées avec grand bruit, disant ; tuë, tuë. Ils sortirent après le Galand, mais comme il alloit plus vîte qu'eux, ils ne le pûrent attraper.

Les Parens qui demeuroient dans la maison, coururent après la Maquerelle pour s'en venger ; mais elle qui avoit oüi le bruit, & en avoit sçû la cause, étoit sortie de bonne heure par une fausse porte avec la Fille du logis.

Se voyant trompez, ils se fondirent sur moi qui étoit arrêté, & ne me pouvois ôter de la place, car sans cela j'eusse suivi les traces de celui qui me causa tant de mal. Les deux Freres vinrent tous échauffez, suant & jurant, que puisqu'ils n'avoient pû trouver cet infâme qui les avoient deshonorez, ils tuëroient leur Sœur & la Maquerelle qui leur avoit causé cette honte.

L'un disoit que ne rencontrai-je

ce même Diable avec une troupe infernale de ses plus enragez Démons, pour en faire un carnage comme des mouches. Venez, venez Diables ; mais pourquoi est-ce que je vous apelle ? puisque la même où vous êtes vous craignez ma colére, & ne vous oseriez monter devant moi. Si j'avois vu ce misérable, je l'eusse jetté si loin avec un soufflet, qu'on n'en auroit jamais scû des nouvelles.

L'autre poursuivoit, si je l'eusse attrapé, la plus grande piéce qui eut restée de lui ç'eût été l'oreille. Mais s'il est au monde, & même qu'il n'y fut pas, il n'échapera pas de mes mains, & quoiqu'il se cachât dans les entrailles de la terre, je l'en tirerai.

Ils faisoient ces rodomontades, & le pauvre Lazarille attendoit que toutes ces rages fondissent sur lui ; mais il avoit encore plus de peur de dix ou douze enfans qu'il y avoit, que de ces Rodomonts. Petits & grands tous ensemble, & tous à la fois déchargérent sur moi, les uns

me

e donnoient des coups de poing, ux-ci me tiroient par les cheveux, les autres me souffletoient.

Ma crainte ne fut point vaine, ır les Enfans me piquoient avec :s ongles, & me faisoient élancer :s cris jusqu'au Ciel. Les uns di- ıient, tuons-le; les autres, il vaut ieux le jetter au privé. Les coups loient en si grand nombre, qu'il mbloit qu'ils battoient du blé, ou ıe ce fut un moulin à fouler du :ap, dont les maillets frapent in- :ssamment. Mais enfin me voyant ns haleine, ils cessérent de me bat- e, mais non pas de me menacer.

Le pere leur dit qu'ils me laissas- nt, & me promit que si je lui disois :ritablement qui étoit le larron ui lui avoit enlevé son honneur, on e me feroit plus de mal.

Je ne pouvois satisfaire à leur de- r, parce que je ne sçavois qui c'é- ›it, ni l'avois vû de ma vie, jusqu'à : qu'il sortit du coffre. Et comme ne leur disois rien, ils commen- :rent de plus belle.

Ce n'étoient que des pleurs, des gémis-

gemissemens, & des plaintes qu
faisois contre ma mauvaise fortu
qui trouvoit toûjours des nouve
inventions pour me tourmenter
me priver d'un doux repos. Je l
dis comme je pûs qu'ils me laissasse
& que je leur raconterois ce qu'
avoit en ce fait. Ils me laissérent
je leur dis au pied de la lettre ce
s'étoit, néanmoins ils n'ajoûtoi
pas foi à la vérité.

Voyant que la tempête ne cess
pas, je me résolus à les trompe
je pouvois : ainsi je leur promis
leur enseigner celui qui avoit fai
mal, ils cessérent alors de me b
tre, & me promirent merveill
me demandant comment il s'ap
loit, & où il demeuroit. Je leur
pondis que je ne sçavois pas son n
& moins encore sa ruë. Mais que
me vouloient porter, car d'aller
mes pieds, il étoit impossible,
cause du mauvais traitement qu
m'avoient fait, je leur montre
sa maison.

Ils se réjoüirent de cela ; m'ay
donc donné un peu de vin, au c
mo

n je revins à moi-même, & s'é-
ɔien armez, ils me prirent, en-
:s aiſelles comme une nouvelle
ſée, & me promenérent ainſi
Ɪadrid.
ux qui me voyoient, diſoient
éne cet homme en Priſon, les
:s à l'Hôpital, & cependant
nne ne toucha le blanc. J'allois
ıs & étonné, ne ſçachant que
ni que dire, car ſi j'euſſe crié à
:, ils ſe fuſſent pleins de moi à
ſtice, ce que j'apréhendois plus
.a mort. De fuïr, il étoit im-
ɔle non-ſeulement à cauſe des
rades, & le méchant traite-
: que j'avois reçû, mais pour
oir entouré du Pere, des enfans
tres Parens, qui s'étoient aſſem-
pour cet effet, dont il y en
: huit ou neuf armez comme des
ts Georges.
ıus traverſons ruës & ruelles,
qu'ils ſçûſſent la où ils alloient,
ue je ſçûſſe la où je les menois.
n nous arrivâmes à la porte du
il, & par une ruë qui en ſort,
s venir un petit galand, mar-
chan

chant sur la pointe du pied, la cape sous le bras, un grand pendant à une main, & un œillet à l'autre, joüant des bras tellement qu'il, sembloit le cousin germain au Duc Infantado, & faisant mille gestes & contenances, ausquelles je connus aussi-tôt que c'étoit l'Ecuyer mon Maître qui m'avoit volé mes habits, & sans doute quelque Saint me l'envoya-là, car je n'en avois oublié aucun de toutes les Litanies que je n'eusse invoqué.

Voyant donc l'occasion si belle, je la pris par le poil, & avec une seule pierre je voulus faire deux coups, me vanger de ce Fanfaron, & me délivrer de ces bourreaux. Ainsi je leur dis, Messieurs, prenez garde, car voici venir le Galand qui a diffamé votre maison, & qui vient maintenant de changer d'habit.

Il n'en fallut pas d'avantage à ces Messieurs aveuglez de colére, sans faire autre discours, me dirent que je leur montrasse, ce qui ne fut pas si-tôt fait, qu'ils se ruérent sur lui tous ensemble & le prenant par le collet, le jettérent par terre, lui don-

ant mille coups de pieds, & au-
le coups de poings.

des jeunes Freres de la Pucel-
voulut passer son épée au tra-
u corps; mais son Pere l'en em-
, & apellant la Justice, lui mi-
es osselets aux mains. Comme
le jeu mêlé, & que tous étoient
pez, je fendis le vent, & me ca-
e mieux que je pûs.

on bon Ecuyer m'avoit connu,
naginant que ce fussent quel-
uns de mes Parens qui lui de-
oient mes habits, disoient; laiss-
oi, lassez-moi, je payerai deux
s: Mais ils lui fermérent la bou-
coups de poing. Moulu, san-
& balafré, ils le menérent en
, je sortis de Madrid reniant
tier, & le premier qui l'avoit
té.



CHA-

CHAPITRE XII.

Lazarille part de Madrid pour retour en son Pays, & ce qui lui arriva en chemin.

JE voulus me mettre en chemi mais les forces ne répondoi pas à mon courage; ainsi je m rêtai quelques jours à Madrid. n'y passai pas mal mon tems, m'aidant de potences, vû que je pouvois marcher autrement, je mandai l'aumône de porte en por & de Convent en Convent, jusq ce que j'eusse rencontré la forc me mettre en chemin.

Je me hâtai d'en partir, parce j'entendis conter à un Pauvre s'épouilloit au Soleil avec d'aut l'histoire du coffre, ainsi que je contée, ajoûtant que l'homme avoit été mis en prison, sur la sée qu'ils avoient que c'étoit

u coffre avoit prouvé le contraire, arce que quand cela arriva il étoit n sa demeure, personne du quartier ne l'ayant vû tout ce jour-là autrement vétu qu'avec l'habit qu'on 'avoit pris : Mais qu'avec tout cela on l'avoit néanmoins honteusement hassé & banni de Madrid comme un Vagabond, & que les Parens de a Fille cherchoient un Crocheteur qui avoit ourdi toute cette trame, ivec serment que le premier d'eux qui le trouveroit le tuëroit à coups de bâton.

J'ouvre les yeux à ce discours, comme celui qui y avoit le principal intérêt, & me mis promptement un emplâtre sur l'œil, me rasant la barbe comme un Moine, assuré qu'en cette figure la Mere qui m'enfanta ne m'eut pas connu. Je sortis de Madrid en dessein de retourner à Téjares, pour voir si retournant au moule où j'avois été fait, la fortune me seroit plus favorable.

Je passai par l'Escurial, édifice qui marque la grandeur du Monarque

qui

qui l'a fait bâtir, car quoiqu'il ne fut pas encore achevé, il se pouvoit conter dès-lors entre les sept merveilles du monde. On dira, peut-être, que le terroir où il est bâti est fort montagneux & stérile, cependant l'air ne laisse pas d'y être fort tempéré & extrêmement sain, tellement que la chaleur n'offense point en Eté, ni la froideur en Hyver.

A une demie-lieuë de-là je rencontrai une compagnie d'Egyptiens qui faisoient leur demeure dans un Cazal souterrain. Quand ils me virent de loin, ils crurent que j'étois quelqu'un dès leurs, car mon habillement ne permettoit pas mieux; mais étant plus près, ils se défiérent, & se détournérent un peu, parce que selon ce que je pouvois comprendre, ils avoient quelque consulte parmi eux.

Ils me dirent que ce n'étoit pas droit chemin de Salamanque, mais bien de Valladolid. Toutefois comme mes affaires ne me forçoient pas d'aller plûtôt à l'une qu'à l'autre place, je leur dis, que puisqu'ainsi

étoit

ɔit, je ııois voir encore cette
ille avant que de retourner en
ɔn Pays.

Un des plus anciens d'entreux me
manda d'où j'étois, & ayant sçû
ıe j'étois de Tejares, me pria à dî-
r pour l'amour du voisinage des
ux, parce qu'il étoit de Salaman-
ıe : j'acceptai l'offre, & pour le
ssert, ils me priérent que je leur
ntasse ma Vie & mes Avantures.
Je fis, sans me faire prier, avec
s paroles les plus courtes & suc-
nctes ; que de choses de si longue
lée pouvoient permettre.

Quand je vins à parler de la Cu-
:, & de ce qui m'étoit arrivé dans
.adrid chez un Tavernier, ils se
irent à rire principalement un
ʒyptien & une Egyptienne qui fai-
ıient de plus grands éclats de risée
ıe les autres.

Je commençai à rougir de honte,
l'Egyptien qui étoit de mon Pays
e voyant rougir, me dit ; n'ayés
ɔint de honte, mon Frere, car ces
lessieurs ne rient pas de ta vie, qui
t plus digne d'admiration que de
risée ;

rifée ; & puifque tu nous l'as cont
au long , il eft jufte que nous
payons de la même monnoye , no
confiant en ta prudence , comme
as fait à la notre, & fi ces Meffieu
me veulent permettre , je te co
terai d'où procéde notre rifée.

Tous lui dirent qu'il le pouv
faire , puifqu'ils fçavoient bien q
fa grande efpérience & difcrétion
ne lui permettroient pas de paffer
limites de la raifon.

Sçachez donc, pourfuivit-il, q
ceux qui rient-là de fi bon cœu
font la Fille & le galand , qui faut
rent par la fenêtre , quand le délu
de la Cuve les penfa noyer , ils r
conteront eux même s'ils veulent l
conduits par lefquels ils font ven
au prefent état.

L'Egyptienne Flamande deman
licence , captivant la bienveillan
des illuftres Auditeurs , & avec u
voix douce , repofée , & grave ; r
conta ainfi fon hiftoire.

Le jour que je fortis, ou pour mie
dire que je fautai de la maifon
mon Pere , avec le Seigneur Vru

voilà, qui ne me laissera pas men-
après qu'on nous eut pris tous
x tellement qu'il a été dit, on me
dans une chambre plus obscure
nette, & plus puante que parée,
l fut mis dans un cachot, jusqu'à
qu'il se fut fait connoître, & au
yen de ses amis qui financérent,
it mis en liberté.
Pour moi je demeurai en la garde
Capitaine, qui étant jeune, ga-
d, & moi Fille non pas trop lai-
, le tenois plus prisonnier de ma
uté, que je ne l'étois de la Justi-
A cette cause ma prison me sem-
it un Jardin rempli de délices.
s Parens, quoiqu'indignez de ma
uvaise vie, faisoient tout ce qu'ils
ivoient pour ma liberté, mais en
1, parce que le Capitaine qui
voit en garde employoit tous les
yens possibles, afin que je demeu-
e en son pouvoir.
Le Seigneur Vruez qui est là pre-
, alloit à l'entour de la prison,
nme un chien couchant, pour
r s'il pourroit parler à moi, ce
l fit au moyen d'une Maquerelle,

On devoit tenir un [illegible]
nuit chez le Comte de la Mira
le, où les Egyptiens devoient d
un Ballet. Le Seigneur Canil
ainsi s'apelle maintenant le Seig
Vruez) s'acorde avec eux, afin
l'aidassent à effectuer son desse
qu'ils firent si bien qu'au moy
son industrie, je joüis de la li
desirée, & sa compagnie, q
la meilleure du monde.

Pour ce sujet, je caressai le
taine, & lui fis plus de promess
ceux qui se trouvent en mer en
d'orage, ce qui l'obligea de n

le desirois, je le priai qu'il me fit
grace de me faire voir le Bal qui se
evoit faire la nuit suivante. Cela lui
embla très-difficile; cependant pour
e point se dédire de sa parole, & à
ause qu'il étoit tout aveuglé de mon
mour, il me le promit.

Le premier Commissaire étoit en-
ore amoureux de moi, & avoit com-
nandé aux Gardes & au même Capi-
aine qu'ils eussent soin de me bien
raiter, & de prendre garde qu'on ne
ne transportât d'un lieu à l'autre.

Afin donc de me mener (*Incognito*)
u Bal, il m'habilla en Page avec un
abit verd, couvert de passemens d'or
e manteau de velours de la même
couleur, doublé de satin jaune, un
bonnet avec une plume de héron, &
in cordon de Diamans, une fraize
ivec des pointes de dentelles; le bas
le soye jaune, avec des gardes jar-
etiéres, & les souliers blanc décou-
pez, l'épée dorée, & le poignard de
nême.

Nous arrivâmes à la Sale, où il y
voit un grand nombre de Seigneurs
& Dames très-proprement habillez.

Il y avoit auſſi pluſieurs h mes ſe-couvrans le viſage de leurs manteaux & des Femmes qui ſe cachoient dans leurs écharpes, ou dans leurs voiles.

Canil étoit vétu à la Valentonne, qui me voyant ſe mit à côté de moi, de maniére que j'étois entre le Capitaine & lui : Le il commença, où je vis pluſieurs c oſes que je paſſerai ſous ſilence, comme n'ayant point de raport à ce diſcours.

Les Egyptiens firent leur Ballet, ſur les figures ou paſſages, deux ſe prirent en paroles de l'une à l'autre, l'on vint aux démentis. Celui qui avoit reçû le démenti, répondit à l'autre avec un grand coup d'épée ſur la tête, lui faiſant répandre tant de ſang qu'il ſembloit qu'on eut tué un Bœuf.

Les aſſiſtans qui avoient cru juſque-là que ce n'étoit que jeu, commencérent à s'altérer, criant juſtice, juſtice. Les Miniſtres de la Juſtice ſe troublérent, tous les aſſiſtans mirent la main à l'épée je tuë la mienne comme des autres, & me mis à trembler en la voyant main,

de

eur que j'avois de la même épée je portois.
prit celui qui avoit fait le coup, es gens, qui étoient-là expresse-t postez, ne manquérent point lire que le Capitaine du guet t-là auquel on le pouvoit livrer. e Commissaire principal l'apel-pour lui remettre l'homicide en rge. Il m'eut bien voulu mener lui, mais de peur qu'on ne me nnut, il me dit que je me reti-à un coin qu'il me montra, & je ne m'éloignasse pas de là jus-ce qu'il fut de retour.
voyant parti, je pris la main du r Canil qui étoit toûjours à cô-e moi, & en deux sauts nous sor-s à la ruë, où nous trouvâmes de ces Seigneur qui nous mena n quartier.
Quand le blessé, qu'on tenoit déja r mort, connut que nous étions mpez, il se leva, disant ; Mes-rs, la farce est belle jusques là que je me porte bien. Ceci n'a fait que pour divertir la com-ie. Il ôte aussi-tôt un chaperon

dans lequel étoit une vessie de
pleine de sang qu'il avoit tell
ajustée au-dessous d'un casqu
ce coup d'épée tout ce sang
répandu sans qu'il fut blessé. Il
mencérent tous à rire de la
hormis le Capitaine auquel ell
bien fâcheuse.

Il revint au lieu signalé, &
trouvant point, il commenc
chercher ; & demandant à un
Egyptienne si elle n'avoit pas
jeune homme avec telles ens
Elle qui étoit avertie & instr
fait, lui dit qu'oüi, & qu'
avoit oüi dire fortant main à
avec un autre ; allons nous re
Saint Philippe.

Sur cet avis, il s'en alla m
cher à grande hâte, mais en
parce qu'il alloit du côté de l'O
& nous nous sauvions du c
l'Occident

nai deux cens à ces Meſſieurs, parce que le Sieur Canil leur avoit promis.

Voilà l'hiſtoire de ma liberté, ſi le Seigneur Lazare deſire quelqu'autre choſe qu'il l'accommode, je le ſervirai en tout, comme ſa gaillarde preſence le mérite.

Je le remerciai de ſa courtoiſie, & partis d'avec eux avec la meilleure civilité qu'il me fut poſſible.

Le bon Vieillard m'accompagnà demie-lieuë, je lui demandai en chemin ſi tous ceux qui étoient-là étoient nez en Egypte. Il me répondit, qu'au Diable l'un qu'il y en avoit dans toute l'Eſpagne, mais que tous étoient Voleurs, Fripons, Moines ou Nonnains, qui s'étoient échapez des Priſons ou des Convents: Mais qu'entre les plus méchans, les pires étoient de ceux qui ſont ſortis ds leurs Monaſtéres, changeant la vie ſpéculative en active. Il s'en retourna à ſon quartier, & moi à cheval ſur les Mulets de S. François, je ſuivis le chemin de Valladolid.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à Lazarille dans un baret à une lieuë de Valladolid.

JE'tois occupé par le chemin considérer la conversation, coûtumes, & la vie de ces Eg tiens, & fus fort surpris que la J stice permettoit des Voleurs si n nifestes, tout le monde sçach que les négoces, & trafic ne f autre que larcins.

Leurs bandes sont autant d'E ses d'Apostats, & d'écoles de r chancetez. J'admirai particuli ment que les Religieux laissa une vie reposée & tranquile, p en suivre un autre, si penible & malheureuse que celle des Eg tiens. Je n'eusse pas crû ce que gyptien m'avoit dit, s'il ne m' montré de loin un Egyptien &

Egyptic

ɔtienne 1 n'étoient aucune-
t basan du Soleil, & qui se
rtissoient à chanter des versets
)avid. Ceux-là, dit le bon vieil-
, sont Moine & Nonnain, qui
iis e..viron huit jours sont venus
ɔtre Congrégation pour faire
'effion d'une plus austére vie.
ırrivai à une Hôtellerie à une
; de Valladolid, à la porte de la-
lejevis assise la vieille de Madrid,
la fille du coffre dont nous avons
parlé. Un jeune galand sortir
: les apeller, afin qu'elles allas-
dîner. Elles ne me reconnurent
t, à cause de l'emplâtre que je
ɔis toûjours sur l'œil pour me dé-
er: Mais je connus le galand,
ɔit le Lazare qui étoit sorti du
ɪument, qui m'avoit tant couté.
ıe mis devant eux pour voir s'ils
lonneroient quelque chose; mais
ır étoit impossible de me donner
ʒu'ils avoient à peine pour eux-
nes.
ıe galand qui avoit servi de Maî-
d'Hôtel fut si libéral, que tant
r lui que pour sa Maîtresse; &

pour la vieille Maqu[illegible] l'avoit fait accommoder un peu [illegible]oye de pourçeau avec une ſauſſe. J'euſſe englouti en moins de deux morçeaux tout ce qui étoit au plat. Le pain étoit auſſi noir que [illegible] nape, qui ſembloit une tunique [illegible]e Pénitent ou balai de four.

Mange, ma vie, lui diſoit ce Seigneur, car c'eſt viande d'un Prince. La Maquerelle mangeoit, & ſe taiſoit, pour ne perdre du tems, voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas dequoi tant inviter à manger. Le plat auquel ils mangeoient étoit de terre, qu'ils commencérent à froter de telle ſorte, qu'ils lui ôtoient le vernis.

Le triſte & miſérable dîner achevé, qui avoit plus irrité leur faim, qu'il l'avoit apaiſée: Monſieur l'amoureux s'excuſa ſur ce que la taverne étoit mal pourvûë. Voyant qu'il n'y avoit rien là pour moi, je demandai à l'Hôte s'il avoit dequoi dîner. Il me dit, que ſelon l'argent que j'y voudrois mettre & me voulant donner un peu de freſſure, je lui demandai s'il n'avoit point autre choſe.

Il

m'offrit un quartier de chevreau, : cet Amoureux n'avoit pas vou- parce qu'il étoit trop cher. Je r voulus faire une bravade, ainsi ui dis qu'il me le donnât. Je me ; au pied de leur table, où ce fut e chose digne d'admiration, de r comment je fus regardé à cha- : morçeau j'avalois six yeux, par- que ceux de l'Amoureux, de sa îtresse & de la Maquerelle étoient üez à que je mangeois.

Qu'est-ceci, dit la Demoiselle, ce ivre mange tout seul un quart de :vreau, & pour nous trois il n'y a qu'une pauvre fricassée ? Le Ga- t répondit qu'il avoit demandé à ôte quelques perdrix, chapons, poules, & qu'il lui avoit dit qu'il voit autre chose à lui donner.

Moi qui étoit instruit de contrai- ne voulus point les dissuader ; t pourquoi j'allai mon train, & nmençai à manger. Le chevreau 'embloit à la pierre d'aimant, & sque j'y pensois le moins, je leur uve tous trois les mains dans mon t la petite effrontée prend un

morceau, en disant, avec votre per-
mission mon Ami, & avant que d'a-
voir obtenu la licence qu'elle deman-
doit, elle avoit déja mangé ce qu'elle
prenoit. La vieille repliqua, n'ôtez
point le dîner à ce pauvre homme.
Je ne lui ôterai point, dit-elle;
car je lui veux très-bien payer;
ce qu'ayant dit, elle commença à
manger avec tant de hâte & de rage
qu'il sembloit qu'elle n'eut mangé
de six jours. La vieille en prend un
morceau pour éprouver le goût qu'il
avoit. Le Galand, en disant qu'il
leur agrée tant, qu'il faut qu'il soit
bon, pour se remplir la bouche d'u-
ne tranche aussi grande que le poing.
Les voyant ce licentier de cette
sorte, je pris tout ce qu'il y avoit
au plat, & le mis tout en un mor-
ceau dans ma bouche; lequel fut si
grand qu'il ne pouvoit aller avant
ni en arriére.
Etant en cette posture, deux Ca-
valiers très-bien armez entrérent
par la porte de la Taverne. Ils des-
cendirent donnant leurs Mules à un
Valet de pied, & demandérent
l'Hô-

l'Hôte s'il avoit quelque choſe à dîner; il leur répondit qu'ils ſeroient bien traitez, & qu'en attendant ils pouvoient entrer dans cette ſale, s'il leur plaiſoit.

La vieille qui au bruit de leur arrivée étoit ſortie à la porte, rentre les mains devant le viſage faiſant plus d'inclinations qu'un Frere Novice. Elle ſe tournoit de part & d'autre, & dit enfin tout bas le mieux qu'elle pût, nous ſommes perdus les freres de Claire (c'étoit le nom de la Demoiſelle) ſont là à la porte.

La jeune fille commence à s'arracher les cheveux, & s'égratigner le viſage, ſe donnant de ſi grands ſoufflets, qu'il ſembloit qu'elle étoit poſſedée. Le Galland, qui étoit courageux les conſoloit, leur diſant, qu'elles ne s'affligeaſſent point, que là où il étoit ils ne devoient point craindre.

Me trouvant-là, la bouche pleine de chevreau quand j'apris que ces mauvais garçons étoient arrivez, je penſai mourir de frayeur, & l'euſſe fait; mais comme mon goſier étoit fermé,

fermé, l'ame n'ayant point trouvé la porte ouverte, s'en retourna dans son lieu.

Ces deux fiers à bras entrérent, & n'eurent pas plûtôt aperçû leur Sœur & la Maquerelle, qu'ils s'écriérent, disant; les voici, nous les tenons, elles en mourront. A ces cris mon effroi fut tel que je tombai par terre, & du coup que je donnai en tombant, la piéce de chevreau qui m'étrangloit, sortit de ma bouche.

Ils se mirent tous deux après le petit champion, ce qu'ayant aperçû, il mit l'épée à la main, & marche droit à eux avec un courage extraordinaire, tellement qu'ils en furent étonnez & demeurérent regardant comme des Statuës.

Les paroles se gelérent dans leur bouche, & leurs épées dans leurs foureux; il leur demanda, avec une rodomontade Espagnole, ce qu'ils demandoient, & ce qu'ils cherchoient, & se jette en même tems sur l'un d'eux, lui ôte l'épée, qu'il lui porte à la gorge, & la sienne

enne aux yeux de l'autre. A chaque mouvement qu'il faisoit de ces pées, ils trembloient comme des euilles sur l'arbre.

La vieille & la Sœur qui virent es deux Rolands si blêmes, & renlus s'approchérent d'eux, & les dearmérent.

L'Hôte entra au bruit que nous aisions, car je m'étois déja levé, & n tenois un par la barbe. Ils sembloient aux taureaux contrefaits de non Pays, que les enfans fuyent au commencement qu'ils les voyent, nais peu à peu ils se rassurent; & connoissant qu'ils ne sont pas si furieux qu'ils le paroissent, en aprochent si près que toute crainte perduë, ils leur jettent mille vilanies.

De même, voyant que ces Rodomonts n'étoient pas ce qu'ils paroissoient, je m'animai, & les assaillis avec plus de courage, que ma fraïeur passée n'en sembloit permettre.

Qu'est-ceci? dit l'Hôte, tant de hardiesse dans ma maison? Les Femmes, le Chevalier & moi commençâmes à crier, disant; que c'étoient des

des larrons qui nous avoi t suivis pour nous voler. L'Hôte qui les vit sans armes & nous victorieux, se tourne du côté des plus forts, disant, comment des Larrons dans ma maison ! & les ayant pris par le collet, il les mit tous deux dans une voute sous terre, sans qu'aucune raison qu'ils alleguassent au contraire leur put servir.

Leur Valet qui venoit de mettre les mules dans l'Ecurie, demandant où étoient les Maîtres, l'Hôte le mit avec eux. Il prend leurs portemanteaux & leurs hardes & les enferme, nous ôtant les armes comme si s'eussent été les siennes.

Il ne nous demanda rien du dîner, afin que nous signassions le Procez qu'il avoit fait contr'eux; auquel comme Ministre de l'Inquisition qu'il se disoit être, & Officier de la Justice de ce lieu, il les condamna tous trois aux galéres à perpétuité, & à deux cens coups de foüet autour de la Taverne.

Ils en apellérent à la Chancellerie de Valladolid, où l'Hôte les

mena

ıa avec trois de ses valets. Et
nd les malheureux crûrent être
and les Audienciers, ils se trou-
ent devant les Inquisiteurs par-
que l'Hôte avoit mis au Procez
:lques paroles qu'ils avoient dites
ıtre les Officiers de la Sainte In-
sition, crime irrémissible.

)n les mit dans des cachots, doù
ıe pûrent point écrire à leur pere
nme ils le pensoient, ni avertir
sonne qui leur aidât. Où nous les
sons bien gardez: Pour retour-
à notre Hôte que nous rencon-
mes en chemin. Il nous dit que
Inquisiteurs lui avoient com-
ndé de faire paroître devant eux
témoins signez au Procez. Néan-
ins que comme notre ami, il
ıs conseilloit de nous cacher.

a Demoiselle lui donna une ba-
: qu'elle avoit au doigt, le priant
aire ensorte que nous ne vinssions
nt en leur presence, ce qu'il lui
ımit. Le Larron avoit dit cela pour
ıs faire prendre la fuite, afin que si
ı eut interogé les témoins, sa mê-
.nceté ne vint à être découverte.

Ce

CHAPITRE

Ce qui arriva à Lazarille ... baret à une lieuë de V...

J'E'tois occupé par ... considérer la conver... coûtumes, & la vie de ... tiens, & fus fort surpris ... stice permettoit des Vole... nifestes, tout ... monde ... que les négoces, & trafi... autre que larcins.

Leurs bandes sont aut... ses d'Apostats, & d'écol... chancetez. J'admirai par... ment que les Religieux ... une vie reposée & tranqui... en suivre un autre, si pe... malheureuse que celle d... tiens. Je n'eusse pas crû ce ... gyptien m'avoit dit, s'il ... montré de loin un Egypti...


019 896 232


VE
RI
TAS

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à Lazarille dans un C[...]baret à une lieuë de Valladolid.

J'E'tois occupé par le chemin [...] considérer la conversation, [...] coûtumes, & la vie de ces Egy[p]tiens, & fus fort surpris que la J[u]stice permettoit des Voleurs si m[a]nifestes, tout le monde sçach[ant] que les négoces, & trafic ne s[ont] autre que larcins.

Leurs bandes sont autant d'Eg[li]ses d'Apostats, & d'écoles de m[é]chancetez. J'admirai particuliè[re]ment que les Religieux laissass[ent] une vie reposée & tranquile, p[our] en suivre un autre, si penible & malheureuse que celle des Eg[yp]tiens. Je n'eusse pas crû ce que [l'E]gyptien m'avoit dit, s'il ne m'[eût] montré de loin un Egyptien & [un] Egyptie[n]

Egyptienne qui n'étoient aucunement basannez du Soleil, & qui se divertissoient à chanter des versets de David. Ceux-là, dit le bon vieillard, sont Moine & Nonnain, qui depuis e.. viron huit jours sont venus à notre Congrégation pour faire profession d'une plus austére vie.

J'arrivai à une Hôtellerie à une lieuë de Valladolid, à la porte de laquelle je vis assise la vieille de Madrid, avec la fille du coffre dont nous avons déja parlé. Un jeune galand sortit pour les apeller, afin qu'elles allassent dîner. Elles ne me reconnurent point, à cause de l'emplâtre que je tenois toûjours sur l'œil pour me déguiser: Mais je connus le galand, c'étoit le Lazare qui étoit sorti du monument, qui m'avoit tant couté. Je me mis devant eux pour voir s'ils me donneroient quelque chose; mais il leur étoit impossible de me donner ce qu'ils avoient à peine pour eux-mêmes.

Le galand qui avoit servi de Maître d'Hôtel fut si libéral, que tant pour lui que pour sa Maîtresse; &

pour la vieille Maque , il avoit fait accommoder un foye de pourçeau avec une sausse. J'eusse englouti en moins de deux morceaux tout ce qui étoit au plat. Le pain étoit aussi noir que la nape, qui sembloit une tunique de Pénitent ou balai de four.

Mange, ma vie, lui disoit ce Seigneur, car c'est viande d'un Prince. La Maquerelle mangeoit, & se taisoit, pour ne perdre du tems, voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas dequoi tant inviter à manger. Le plat auquel ils mangeoient ét t de terre, qu'ils commencérent à oter de telle sorte, qu'ils lui ôte t le vernis.

Le triste & miserable dîner achevé, qui avoit plus irrité leur faim, qu'il l'avoit apaisée : Monsieur l'amoureux s'excusa sur ce que la taverne étoit mal pourvûë. Voyant qu'il n'y avoit rien là pour moi, je demandai à l'Hôte s'il avoit dequoi dîner. Il me dit, que selon l'argent que j'y voudrois mettre & me voulant donner un peu de fressure, je lui demandai s'il n'avoit point autre chose.

Il

Il m'offrit un quartier de chevreau, que cet Amoureux n'avoit pas voulu, parce qu'il étoit trop cher. Je leur voulus faire une bravade, ainsi je lui dis qu'il me le donnât. Je me mis au pied de leur table, où ce fut une chose digne d'admiration, de voir comment je fus regardé à chaque morçeau j'avalois six yeux, parce que ceux de l'Amoureux, de sa Maîtresse & de la Maquerelle étoient cloüez à que je mangeois.

Qu'est-ceci, dit la Demoiselle, ce Pauvre mange tout seul un quart de chevreau, & pour nous trois il n'y a eu qu'une pauvre fricassée? Le Galant répondit qu'il avoit demandé à l'Hôte quelques perdrix, chapons, ou poules, & qu'il lui avoit dit qu'il n'avoit autre chose à lui donner.

Moi qui étoit instruit de contraire, ne voulus point les dissuader; c'est pourquoi j'allai mon train, & commençai à manger. Le chevreau ressembloit à la pierre d'aimant, & lorsque j'y pensois le moins, je leur trouve tous trois les mains dans mon plat la petite effrontée prend un

Je ne lui ôterai point ; dit-el
car je lui veux très-bien pay
ce qu'ayant dit , elle commen
manger avec tant de hâte & de
qu'il sembloit qu'elle n'eut ma
de six jours. La vieille en prend
morceau pour éprouver le goût
avoit. Le Galand , en disant ;
leur agrée tant , qu'il faut qu'il
bon , pour se remplir la bouche
ne tranche aussi grande que le p

Les voyant ce licentier de
sorte , je pris tout ce qu'il y a
au plat , & le mis tout en un
ceau dans ma bouche ; lequel
grand qu'il ne pouvoit aller a
ni en arriére.

l'Hôte s'il avoit quelque choſe à dîner ; il leur répondit qu'ils ſeroient bien traitez , & qu'en attendant ils pouvoient entrer dans cette ſale , s'il leur plaiſoit.

La vieille qui au bruit de leur arrivée étoit ſortie à la porte , rentre les mains devant le viſage faiſant plus d'inclinations qu'un Frere Novice. Elle ſe tournoit de part & d'autre , & dit enfin tout bas le mieux qu'elle pût , nous ſommes perdus les freres de Claire (c'étoit le nom de la Demoiſelle) ſont là à la porte.

La jeune fille commence à s'arracher les cheveux , & s'égratigner le viſage , ſe donnant de ſi grands ſoufflets , qu'il ſembloit qu'elle étoit poſſedée. Le Galland , qui étoit courageux les conſoloit , leur diſant , qu'elles ne s'affligeaſſent point , que là où il étoit ils ne devoient point craindre.

Me trouvant-là , la bouche pleine de chevreau quand j'apris que ces mauvais garçons étoient arrivez , je penſai mourir de frayeur , & l'euſſe fait ; mais comme mon goſier étoit fermé ,

fermé, l'ame n'ayant point trouvé la porte ouverte, s'en retourna dans son lieu.

Ces deux fiers à bras entrérent, & n'eurent pas plûtôt aperçû leur Sœur & la Maquerelle, qu'ils s'écriérent, disant; les voici, nous les tenons, elles en mourront. A ces cris mon effroi fut tel que je tombai par terre, & du coup que je donnai en tombant, la piéce de chevreau qui m'étrangloit, sortit de ma bouche.

Ils se mirent tous deux après ce petit champion, ce qu'ayant aperçû, il mit l'épée à la main, & marche droit à eux avec un courage extraordinaire, tellement qu'ils en furent étonnez & demeurérent regardant comme des Statuës.

Les paroles se gelérent dans leur bouche, & leurs épées dans leurs foureux; il leur demanda, avec une rodomontade Espagnole, ce qu'ils demandoient, & ce qu'ils cherchoient, & se jette en même-tems sur l'un d'eux, lui ôte l'épée, qu'il lui porte à la gorge, & la sienne

sienne aux yeux de l'autre. A chaque mouvement qu'il faisoit de ces épées, ils trembloient comme des feüilles sur l'arbre.

La vieille & la Sœur qui virent ces deux Rolands si blêmes, & rendus s'approchérent d'eux, & les desarmérent.

L'Hôte entra au bruit que nous faisions, car je m'étois déja levé, & en tenois un par la barbe. Ils sembloient aux taureaux contrefaits de mon Pays, que les enfans fuyent au commencement qu'ils les voyent, mais peu à peu ils se rassurent; & connoissant qu'ils ne sont pas si furieux qu'ils le paroissent, en aprochent si près que toute crainte perduë, ils leur jettent mille vilanies.

De même, voyant que ces Rodomonts n'étoient pas ce qu'ils paroissoient, je m'animai, & les assaillis avec plus de courage, que ma fraïeur passée n'en sembloit permettre.

Qu'est-ceci? dit l'Hôte, tant de hardiesse dans ma maison? Les Femmes, le Chevalier & moi commençâmes à crier, disant; que c'étoient des

des larrons qui nous avoi[illegible]t suivis pour nous voler. L'Hôte qui les vit sans armes & nous victorieux, se tourne du côté des plus forts, disant, comment des Larrons dans ma maison, & les ayant pris par le collet, il les mit tous deux dans une voute sous terre, sans qu'aucune raison qu'ils alleguassent au contraire leur put servir.

Leur Valet qui venoit de mettre les mules dans l'Ecurie, demandant où étoient les Maîtres, l'Hôte le mit avec eux. Il prend leurs portemanteaux & leurs hardes & les enferme, nous ôtant les armes comme si s'eussent été les siennes.

Il ne nous demanda rien du dîner, afin que nous signassions le Procez qu'il avoit fait contr'eux; auquel comme Ministre de l'Inquisition qu'il se disoit être, & Officier de la Justice de ce lieu, il les condamna tous trois aux galéres à perpétuité, & à deux cens coups de foüet autour de la Taverne.

Ils en apellérent à la Chancellerie de Valladolid, où l'Hôte les

mena

mena avec trois de ses valets. Et quand les malheureux crûrent être devand les Audienciers, ils se trouvérent devant les Inquisiteurs parce que l'Hôte avoit mis au Procez quelques paroles qu'ils avoient dites contre les Officiers de la Sainte Inquisition, crime irrémissible.

On les mit dans des cachots, doù ils ne pûrent point écrire à leur pere comme ils le pensoient, ni avertir personne qui leur aidât. Où nous les laissons bien gardez: Pour retourner à notre Hôte que nous rencontrâmes en chemin. Il nous dit que les Inquisiteurs lui avoient commandé de faire paroître devant eux les témoins signez au Procez. Néanmoins que comme notre ami, il nous conseilloit de nous cacher.

La Demoiselle lui donna une bague qu'elle avoit au doigt, le priant de faire ensorte que nous ne vinssions point en leur presence, ce qu'il lui promit. Le Larron avoit dit cela pour nous faire prendre la fuite, afin que si l'on eut interogé les témoins, sa méchanceté ne vint à être découverte.

Ce-

des larrons qui nous avoi[ent] suivis pour nous voler. L'Hôte qui les vit sans armes & nous victorieux, se tourne du côté des plus forts, disant, comment des Larrons dans ma maison ! & les ayant pris par le collet, il les mit tous deux dans une voute sous terre, sans qu'aucune raison qu'ils alleguassent au contraire leur put servir.

Leur Valet qui venoit de mettre les mules dans l'Ecurie, demandant où étoient les Maîtres, l'Hôte le mit avec eux. Il pre[n]d leurs portemanteaux & leurs h[a]rdes & les enferme, nous ôtant [les] armes comme si s'eussent été les [nôtr]es.

Il ne nous demanda rien du dîner, afin que nous signassions le Procez qu'il avoit fait contr'eux ; auquel comme Ministre de l'Inquisition qu'il se disoit être, & Officier de la Justice de ce lieu, il les condamna tous trois aux galéres à perpétuité, & à deux cens coups de foüet autour de la Taverne.

Ils en apellérent à la Chancellerie de Valladolid, où l'Hôte les

mena

mena avec trois de ses valets. Et quand les malheureux crûrent être devand les Audienciers, ils se trouvérent devant les Inquisiteurs parce que l'Hôte avoit mis au Procez quelques paroles qu'ils avoient dites contre les Officiers de la Sainte Inquisition, crime irrémissible.

On les mit dans des cachots, doù ils ne pûrent point écrire à leur pere comme ils le pensoient, ni avertir personne qui leur aidât. Où nous les laissons bien gardez : Pour retourner à notre Hôte que nous rencontrâmes en chemin. Il nous dit que les Inquisiteurs lui avoient commandé de faire paroître devant eux les témoins signez au Procez. Néanmoins que comme notre ami, il nous conseilloit de nous cacher.

La Demoiselle lui donna une bague qu'elle avoit au doigt, le priant de faire ensorte que nous ne vinssions point en leur presence, ce qu'il lui promit. Le Larron avoit dit cela pour nous faire prendre la fuite, afin que si l'on eut interogé les témoins, sa méchanceté ne vint à être découverte.

Ce

Ce n'étoit pas la prem[illegible]re qu'il avoit faite. Quinze jours après il se fit un acte public de l'Inquisition à Valladolid, où je vis sortir entr'autres Pénitens les trois pauvres diables, avec trois mordaces à la bouche, comme blasphêmateurs, qui avoient osé médire des Ministres de la sainte Inquisition, gens aussi saints & parfaits que la Justice qu'ils administrent.

Ils portoient chacun leur Mître & leur Sambenît, où leurs méchancetez étoient écrites, & les Sentences qui s'en étoient ensuivie

J'eus un grand r[illegible]gret de voir ce pauvre diable de v[illegible]et qui payoit ce qu'il ne devoit pas; pour les autres je n'en eus pas tant de pitié, parce qu'ils n'en avoient point eu de moi. Ils confirmérent la Sentence de l'hôte, & y ajoûtant encore qu'il leur seroit donné trois cens coups de foüet; de sorte qu'ils en eurent cinq cens à bon compte' & furent envoyez aux galéres, où ils passérent leur colére & leurs bravades.

J'ai rencontré assez souv[illegible]t & depuis

puis les deux amies au pré de la Madelaine, sans qu'elles me connussent jamais, ni ne sçusse que je les connusse. Peu de jours après, je vis la Demoiselle entrer dans un bordel, où elle gagnoit dequoi se nourir, elle & un homme qui la maintenoit. La vieille exerçoit son office dans la même Ville.



CHAPITRE XIV.

Lazarille sert d'Ecuyer à sept Femmes ensemble.

J'Arrivai à Valladolid avec six Reales dans ma poche, car chacun qui me voyoit si foible & si pâle, me donnoit l'aumône, d'une main si libérale, & je la recevois d'une autre qui n'étoit pas chiche; j'allai droit à la Friperie, où pour quatre Reales j'achetai une longue cape de frise, qui avoit été porté par un Portugais, étant fort rase & décousuë.

J'achetai pour une demi Reale un chapeau haut comme une cheminée & large de bord, & ayant un bâton à la main je me promenois par la place. Ceux qui me virent se mocquoient de moi, chacun disant son mot; les uns m'apelloient Philosophe de Taverne, les autres disoient, voilà

oilà Saint Pierre en habit de fête. D'autres, holà Seigneur Ratigno, voulez-vous du suif pour graisser vos bottes? Il n'en manqua point pour dire que je ressemblois à l'ame d'un Médecin d'Hôpital. Je faisois le muet & passois par tout.

Je ne passai guéres de ruës sans rencontrer une femme, qui ayant la main apuyée sur la tête d'un jeune garçon, elle me demanda si je sçavois quelque Ecuyer qui voulut servir. Je lui répondis que je n'en sçavois point d'autre que moi-même, que si je lui agréois, elle pouvoit disposer de moi comme de son Serviteur.

Nous fûmes d'accord dans un moment, elle me promit trois piéces de trois blancs de salaire ordinaire. Je pris possession de mon office en lui donnant le bras, & jettai le bâton dont je n'avois plus besoin, puisque je ne le portois que pour faire voir que j'étois malade, & toucher de compassion ceux qui me voyoient.

Elle renvoya le garçon à la maison lui

lui commandant de dire à la Servante qu'elle aprêtât le dîner, & mit la nape, afin que tout fut prêt quand elle retourneroit. Elle tracasse plus de deux heures de côté & d'autre. A la premiére visite que nous fimes, elle m'avertit que quand elle iroit en quelque part, je devois prendre les devans, avant qu'elle fut arrivée, pour demander le Maître où la Maîtresse de la Maison, où elle avoit dessein d'aller, & leur dire que Madame Pirez (c'étoit le nom de ma Maîtresse) étoit-là, qui desiroit de leur baiser les mains.

Elle m'avertit aussi que je ne courusse jamais devant elle, quand elle seroit arrêtée en quelque part. Je lui dis que je sçavois le devoir à quoi un serviteur étoit obligé, & que je tâcherois de m'en acquiter envers elle.

Le desir que j'avois de voir son visage étoit grand, cependant je ne le pouvois, parce qu'elle étoit voilée

Elle me dit aussi qu'elle ne me pouvoit tenir toute seule, mais qu'elle chercheroit quelques unes de ses voisines, avec lesquelles [illegible] ervirois, &

& que te[illegible]nte[illegible] me donneroient mon salaire quel[illegible] m'avoit promis, & qu'en attendant qu'elle tâcheroit à trouver les autres, elle me donneroit sa part. Elle me demanda si j'avois où me coucher, je lui répondis que non. Vous n'en manquerez pas, repartit-elle, car mon mari est tailleur, & vous vous accommoderez avec les garçons.

Vous ne pouviez poursuivit-elle, trouver une meilleure commodité dans toute la Ville; car avant qu'il passe trois jours, vous aurez six Maîtresses, chacune desquelles vous donnera un blanc.

Je fus surpris de voir la gravité de cette Couturiére, qu'on diroit la Femme de quelque Seigneur ou du moins de quelque bon Bourgeois. Ce qui me surprit davantage, fut de me voir obligé de servir six Maîtresses, pour gagner six pauvres blancs par jour

Néanmoins je considérai qu'il valloit mieux quelque chose que rien, & que ce n'étoit pas un métier pénible, que je fuyois comme le diable, car

car j'ai toûjours mieux mé manger des choux & de l'ail ſans travailler, que des Chapons & Perdrix en travaillant.

En arrivant à ſa maiſon, elle me donna ſon manteau, & ſes chapins pour les donner à ſa Servante. Je vis ce que je deſirois, elle ne me ſembla pas laide, étant gaillarde, brunette & de bonne taille. Ce qui me ſembla ſeulement de mauvaiſe grace, fut le fard qui lui faiſoit reluire le viſage comme le vernis d'un plat ou d'une écuelle de terre.

Elle me donna ſon blanc, diſant; que je l'allaſſe trouver deux fois par jour, l'une à huit heures du matin, & l'autre à trois heures du ſoir, pour voir ſi elle voudroit ſortir.

Je m'en allai chez un Paticier, & avec un pâté d'un ſol, je dépêchai mon ſalaire. Je paſſai le reſte du jour aſſez pauvrement, parce que j'avois déja achevé les aumônes qu'on m'avoit fait en chemin, & je n'oſois plus demander, car ſi ſa Maîtreſſe l'eut ſçû, elle m'eût mangé.

Je retournai ſur les trois heures à

ſa

a maiso e dit qu'elle ne vouloit point sortir, mais qu'elle m'avertissoit que d'orénavant elle ne me payeroit que les jours qu'elle sortiroit, & que si elle ne sortoit qu'une fois, elle ne me donneroit que la moitié de ce qu'elle m'avoit promis. Elle me dit de plus, que puisqu'elle me fourniroit de lit, je devois la préférer aux autres, & m'apeller son Valet. Le lit étoit tel, qu'il méritoit bien cela, & davantage.

Elle me fit dormir avec les aprentifs, au-dessus d'une grande table, sans aucune autre chose qu'une méchante couverte raze.

Je passe deux jours avec la misére que je pouvois acheter pour quatre deniers. Au bout desquels une Femme d'un Tanneur entra dans la confrairie, & marchanda plus d'une heure les autres quatre qu'elle me devoit donner. Enfin en cinq jours j'eus sept Maîtresses, & six ou sept blancs de salaire.

Je commençai alors à manger splendidement, bûvant non pas du plus méchant, quoique non pas du

chauffe, femme jeu [redacted]
Tripiére qui étoit cel.. que j'a
le mieux, parce que quand ell
donnoit mon blanc, elle y ajo
toûjours quelque morçeau de
tre, & avant que de sortir
maison, j'avois toûjours avalé
où quatre écuelles de potage;
quoi je menois une telle vie: q
prie Dieu qu'il ne me la donn
mais pire.

La derniére étoit une dévote;
celle-ci j'avois plus d'affaires qu
toutes les autres, parce qu'ell
faisoit jamais que visiter ses bo
mis, avec lesquels elle étoit toû

ches pleines. Et afin que je fusse fidéle Sécretaire, ils me donnoient toûjours quelques bons morceaux.

De ma vie, je ne vis plus grande hypocrite que celle-là; quand elle alloit par les ruës, elle ne levoit jamais les yeux de la terre, & le chapelet ne lui tomboit jamais de la main, elle le disoit toûjours par les ruës. Toutes celles qui la connoissoient, & la voyoient, la prioient de vouloir prier Dieu pour elles, puisque ses Oraisons ne pouvoient être qu'exaucées. Elle leur répondoit, qu'elle étoit une grande péchereffe, & ne mentoit pas, car elle trompoit même avec vérité.

Chacune de mes Maîtresses avoit son heure assignée, & quand l'une me disoit qu'elle ne vouloit point sortir, je m'en allai chez l'autre jusqu'à ce que j'eusse achevé ma tâche. Elles m'assignoient le tems auquel je les devois aller retrouver, & tout cela sans faute, par ce que si par mes péchez je venois à tarder un peu, la Maîtresse me disoit pis que pendre devant tous ceux qui étoient chez

elle, ou chez ceux qu'el[...] visitoit, & me menaçoit que si je continuois en ma nonchalance, elle chercheroit un autre Ecuyer plus diligent, plus soigneux & plus exact.

Qui les entendoit crier & menacer avec tant d'orguëil, auroit cru sans doute qu'elles me donnoient tous les jours deux Réales & trente Ducats dogage par an.

Quand elles alloient par les ruës, elles sembloient des femmes du President de Castile, ou pour le moins d'un Audiencier de la Chancellerie.

Il arriva un jour que la cousine du Carme, & la Veuve du Records se rencontrérent dans l'Eglise, & voulant s'en retourner chez elles toutes deux dans un même tems, il y eut un si grand debat entr'elles, chacune voulant que je la reconduisisse la premiére, qu'il sembloit que nous fussions dans un four. Elle me terrassoient l'un d'un côté, l'autre de l'autre avec tant de rage, qu'elles me déchirérent la cape. Je demeurai presque nud, parce que je n'avois sous elle qu'un méc[...]ant drapeau

eau de chemise, qui sembloit le fi-
et d'un Pêcheur.

Ceux qui voyoient ma chair qui
aroissoit au travers de la chemise
ompuë, rioient à pleine bouche.
'Eglise ressembloit une Taverne,
es uns se mocquoient du pauvre
azarille, les autres écoûtoient les
eux Dames qui déterroient leurs
yeuls.

L'empressement que j'eus de re-
uëillir les piéces de ma cape, em-
êcha que je ne pus écoûter ce qu'el-
es se disoient. Seulement j'oüis di-
e à la Veuve, d'où vient tant d'or-
ueil à cette Coquine (hier servan-
e de cruche, & aujourd'hui robbe
le taffetas.

L'autre, répondit elle la porte de
urat, la carogne, gagnée avec un
rand merci, & si j'étois hier ser-
ante de cruche, & elle l'est aujour-
l'hui de pot. Les assistans les sépa-
érent, car elles avoient déja com-
nencé à se prendre au poil.

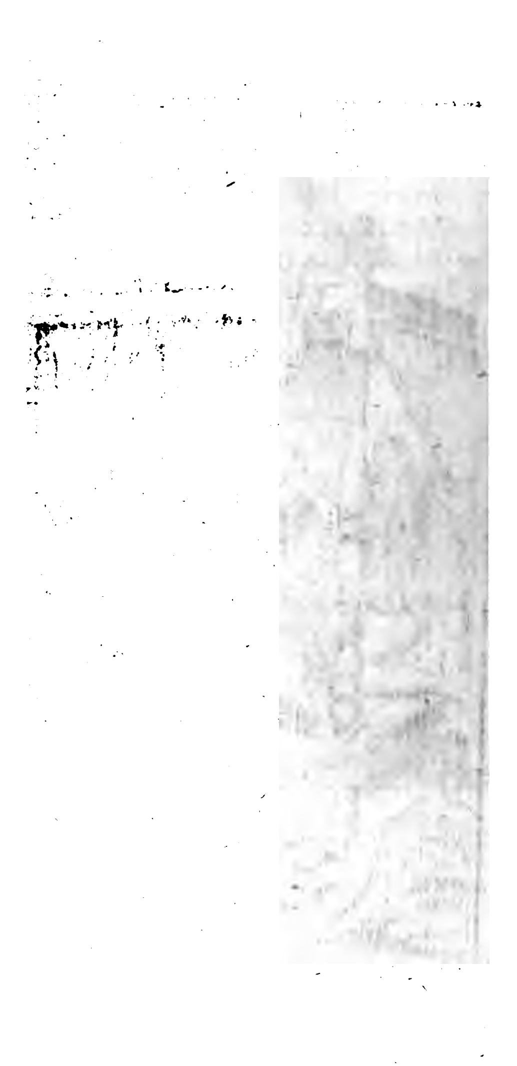
J'achevai de recueillir des piéces
e mon pauvre manteau, & deman-
ant des épingles à une dévote qui

ſe trouva-là je l'accomodai le
que je pus.

Je les laiſſai qu'elles ſe cou
ſoient encore, & m'en allai à l
ſonde la coûturiére qui m'avoi
mandé que je l'allaſſe conduire
onze heures, parce qu'elle devoi
dîner chez quelqu'une de ſes

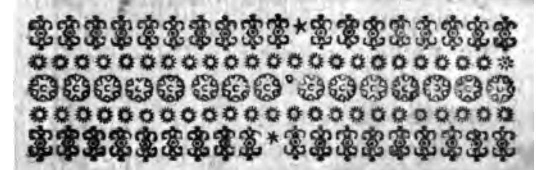
Quand elle me vit ſi mal a
elle commença à crier, me
Penſez-vous gagner mon arg
me venir accompagner comn
gueux ? avec moins de ce que j
donne, je pourrois avoir un
Ecuyer, avec les chauſſes à t
taché, braguette, cape & toq
vous ne faites qu'yvrogner de
je vous donne.

Qu'elle yvrognerie, diſois
moi-même, avec ſix ou ſept
tout au plus que je gagne par
en paſſant pluſieurs de mes
treſſes ne ſortent point pour
pas payer un blanc. Elle me
filer les piéces de mon mante
avec la hâte qu'elle avoit, on
haut celles qui devoient être
& en cette maniére je l'allai co





Lazarille foueté par des femmes



CHAPITRE XV.

Ce qui arriva à Lazarille en un Banquet.

NOus allions à pas de Moine invité, parce que la Dame craignoit qu'il n'y eut pas assez de quoi pour elle. Nous arrivâmes à la maison de son amie, où il y avoit d'autres femmes qui étoient priées. Elles demandérent à ma Maîtresse si j'étois capable de garder la porte, qui leur dit qu'oüi. Demeurez donc là mon ami, me dirent-elles, vous tirerez aujourd'hui le ventre du héron.

Plusieurs jeunes hommes y vinrent, tirant chacun de leur poche, l'un une perdrix, l'autre une poule, un troisiéme un lapin, un au-

tre une couple de ramiers, celui-ci un peu de mouton, celui-là une piéce de bœuf, il n'en manqua point qui ne portasse du boudin & de la saucisse, un tel porta un pâté d'une Réale envelopé dans un mouchoir.

Ils donnérent tout au Cuisinier, & alloient se réjoüir en attendant avec les Dames. Il ne m'est pas permis de dire ce qui se passa-là, c'est au Lecteur à se l'imaginer. Cette comédie achevée le dîner vint. Les Dames mangérent les (Kyrie) & les Galands bûrent (l'Ite Missa est.) Rien ne demeuroit sur la table qu'elles ne le missent dans leurs poches, l'envelopant dans leurs mouchoirs. Les Galands tirent le dernier mets des leurs. Les uns des pommes, les autres du fromage, ceux-ci des olives, ceux-là demi livre de confitures.

Cette mode de tenir le dîner si près de soi me plût fort, & je résolus de faire trois ou quatre poches aux premiéres choses que Dieu me donneroit, dont l'une seroit

de

de bon cuir bien cousu pour y mettre du boüillon. Car si ces Chevaliers qui étoient si riches & des principaux l'avoient aporté crû dans leurs poches, & les Dames les remportoient tout cuit dans les leurs, moi qui n'étoit qu'un Ecuyer de Graces, le pouvoit faire à plus juste titre.

Je m'en allai ensuite dîner avec les Valets, mais au Diable autre chose qu'il y avoit que de la soupe, encore fus-je bien étonné que ces Dames ne l'eussent mise dans leurs manches.

A peine avions-nous commencé que nous entendîmes un grand bruit dans la sale où étoient nos Maîtresses. Elles disputoient sur la qualité de leurs parens & de leurs Maris, & laissant à part les paroles, vinrent aux mains. Elles se donnoient des coups de poing, des soufflets, & des coups de pied, se déchiroient les cheveux, & se donnoient des gourmades, qu'elles ressembloient aux enfans de Village quand ils vont en procession.

Le bruit commença à ce que je pûs entendre, parce que quelques-uns d'eux ne vouloient rien payer ni donner à ces Dames, leur disant, qu'il suffisoit de ce qu'elles avoient mangé.

Il arriva que la Justice passoit par la ruë, & ayant entendu le bruit, frapa à la porte commandant d'ouvrir. Ceux de la maison n'eurent pas plûtôt aperçû la Justice, qu'ils fuïrent tous, les uns deçà, les autres delà, laissans manteaux, épées, chapins & robes. De maniére que tout disparût, chacun se cachant le mieux qu'il pût. Moi qui n'av t aucune occasion de m'enfuïr, & comme j'étois portier, j'ouvris, afin qu'on ne m'imposât, que je faisois réssistance à la Justice.

Le premier Records qui entra me prit par le collet, disant; que je me rendisse prisonnier. Après m'avoir pris, ils fermérent la porte, & se mirent à chercher ceux qui avoient fait le bruit. Ils ne laissérent, chambre, cabinet, bouge,

cave, grenier, ni privé qu'ils ne cherchassent. N'ayant trouvé personne, ils m'oüirent; je confesse tout, dequis le commencement jusqu'à la fin, ce que ceux de la compagnie avoient fait.

Ils furent surpris de ne trouver aucun de tant de monde qu'il y eut, & j'en fus moi-même étonné, y ayant douze hommes & six femmes, & avec ma simplicité, je leur dis que je croyois absolument que ceux qui avoient mené ce bruit ètoient des Lutins.

Ils se mocquérent de moi, & le Commissaire demanda à ceux qui avoient descendu dans la cave s'ils avoient bien regardé par tout. Ils répondirent qu'oüi, cependant non content de cela, il fit allumer un flambeau, & entrans tous ensemble par la porte de la cave, ils virent rouler une cuve, Les Records épouventez se mirent en fuite, disant; cet homme à ma foi dit vrai, il n'y a ici que des esprits.

Le Commissaire qui étoit le plus

cer avec tant d'orgueïl, auro
ſans doute qu'elles me don
tous les jours deux Réales &
Ducats de gage par an.

Quand elles alloient par le
elles ſembloient des femmes d
ſident de Caſtile, ou pour le
d'un Audiencier de la Chanc

Il arriva un jour que la cou
Carme, & la Veuve du Rec
rencontrérent dans l'Egliſe, ſ
lant s'en retourner chez elles
deux dans un même tems, i
un ſi grand debat entr'elles,
ne voulant que je la recondu
premiére, qu'il ſembloit qu

eau de chemise, qui sembloit le fi-
et d'un Pêcheur.

Ceux qui voyoient ma chair qui
aroissoit au travers de la chemise
ompuë, rioient à pleine bouche.
L'Eglise ressembloit une Taverne;
s uns se mocquoient du pauvre
azarille, les autres écoûtoient les
eux Dames qui déterroient leurs
yeuls.

L'empressement que j'eus de r
ueillir les piéces de ma cape
écha que je ne pus écoûter ce
s se disoient. Seulement j'
e à la Veuve, d'où vient tant
ueil à cette Coquine (hier se
e de cruche, & aujourd'hui
e taffetas.

L'autre, répondit elle la porte
urat, la carogne, gagnée avec
rand merci, & si j'étois hier
ante de cruche, & elle l'est auj
'hui de pot. Les assistans les se
érent, car elles avoient déja c
ence à se prendre au poil.

J'achevai de recueillir des piéces
e mon pauvre manteau, & deman-
ant des épingles à une dévote qui

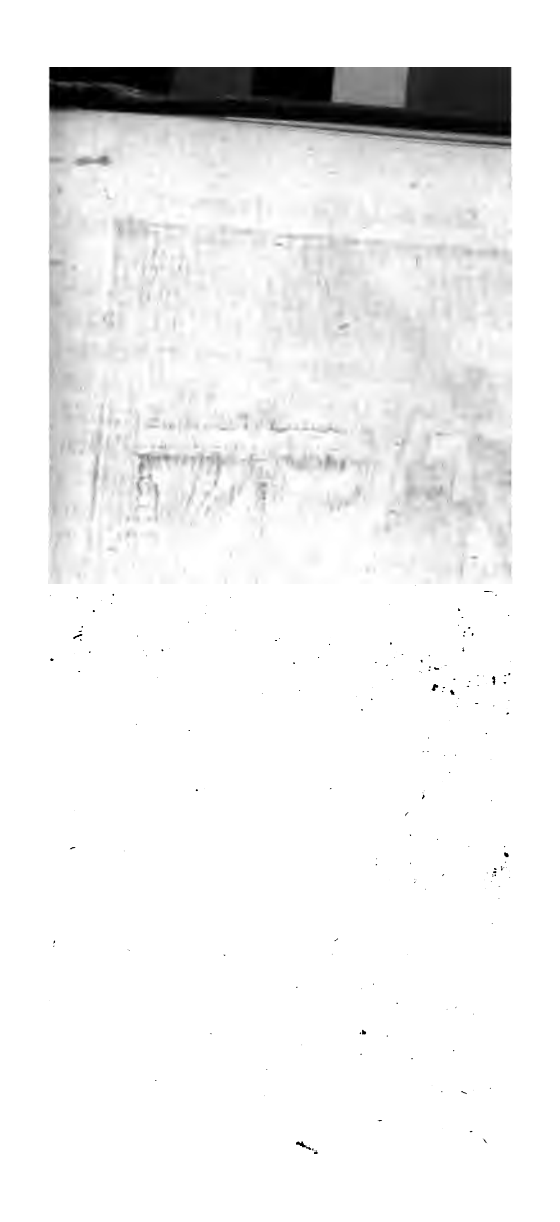
se trouva. là je l'accomodai le mieux que je pus.

Je les laissai qu'elles se courroussoient encore, & m'en allai à la maison de la coûturiére qui m'avoit commandé que je l'allasse conduire sur les onze heures, parce qu'elle devoit aller dîner chez quelqu'une de ses amies.

Quand elle me vit si mal ajusté, elle commença à crier, me disant. Pensez-vous gagner mon argent & me venir accompagner comme un gueux ? avec moins de ce que je vous donne, je pourrois avoir un autre Ecuyer, avec les chausses à bas attaché, braguette, cape & toque, & vous ne faites qu'yvrogner de ce que je vous donne.

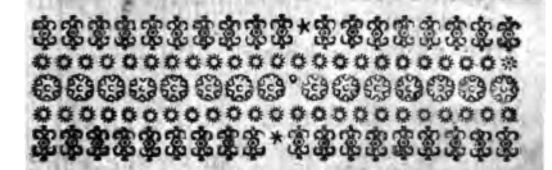
Qu'elle yvrognerie, disois-je en moi-même, avec six ou sept blancs tout au plus que je gagne par jour ; en passant plusieurs de mes Maîtresses ne sortent point pour ne me pas payer un blanc. Elle me fit faufiler les piéces de mon manteau, & avec la hâte qu'elle avoit, on mit en haut celles qui devoient être en bas, & en cette maniére je l'allai conduire

CHA-





Lazarille foueté par des femmes



CHAPITRE XV.

Ce qui arriva à Lazarille en un Banquet.

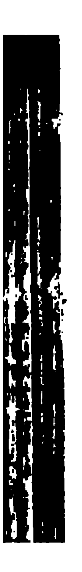
NOus allions à pas de Moine invité, parce que la Dame craignoit qu'il n'y eut pas assez de quoi pour elle. Nous arrivâmes à la maison de son amie, où il y avoit d'autres femmes qui étoient priées. Elles demandérent à ma Maîtresse si j'étois capable de garder la porte, qui leur dit qu'oüi. Demeurez donc là mon ami, me dirent-elles, vous tirerez aujourd'hui le ventre du héron.

Plusieurs jeunes hommes y vinrent, tirant chacun de leur poche, l'un une perdrix, l'autre une poule, un troisiéme un lapin, un autre

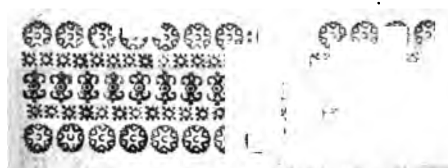
Le jour venu, je me retirai peu après à la porte d'une Eglise, où d'une voix douloureuse je demandai l'aumône à ceux qui y entroient.



CHA-







CHAPITRE XVI.

Comment Lazarille se fit Hermite.

ETant devant la porte de l'Eglise tout de mon long, & faisant revûë de ma vie passée, je considérois les infortunes qui m'étoient arrivées depuis le tems que je commençai à servir l'Aveugle, jusqu'au point où je me trouvois, & voyois clairement que pour travailler beaucoup, on n'est pas plus riche. Ainsi dit le Proverbe, (que plus avance celui que Dieu aide, que celui qui se léve de grand matin.)

En cette méditation je me recommandois à lui, afin que la fin de ma Vie fut meilleure que n'avoit été le commencement, ni le progrès. Un vénérable Hermie étoit

étoit auprès de moi, ayant la barbe blanche, un bâton & un Chapelet à la main au bout duquel pendoit une tête de mort aussi grande que celle d'un lapin.

Comme le bon Pere me vit si affligé, il commença à me consoler me demandant d'où j'étois, & quels excez m'avoient réduit en ces termes. Je lui fis de longs discours de mes améres pérégrinations avec peu de paroles Il resta tout étonné, & étant touché de compassion, il me pria de venir dans son Hermitage.

J'acceptai le parti & nous arrivâmes non sans beaucoup de peine le mieux que je pûs jusqu'à son Oratoire, qui étoit dans une Roche à une lieuë de-là. Il y avoit une chambre tout contre avec un lit; il y avoit aussi une cîterne d'eau fraîche, de laquelle s'arrousoit un petit jardin plus précieux que grand. Il y a vingt-ans dit le bon Vieillard que je vis ici hors de tumulte & inquiétude du monde. C'est ici mon Frere le Paradis Ter-

Terreſtre, où je contemple les choſes Divines & humaines. Je jeûne quand je ſuis ſaoul, & mange lorſque j'ai faim. Ici je veille quand je ne puis dormir, & dors quand le ſommeil m'y convie. Ici je ſuis en ſolitude quand je n'ai point de compagnie, & ſuis accompagné quand je ne ſuis point ſeul. J'y chante quand je ſuis joyeux, & pleure quand je ſuis triſte. J'y travaille quand je ne ſuis point oiſif, & ſuis oiſif quand je ne travaille point. Ici je médite ma mauvaiſe vie paſſée, & contemple la bonne preſente. Enfin, c'eſt-là où toutes choſes s'ignorent, & la même où toutes ſe ſçavent.

Je me réjoüiſſois dans mon ame d'entendre parler de cèt Hermite, & pour en augmenter le plaiſir, je le priai de me raconter la vie des Hermites, qui me ſembloit à mon avis la meilleure de toutes. Comment la meilleure, répondit-il, elle eſt tellement meilleure, qu'il n'y a que celui qui l'a goûtée qui la ſçache. Mais l'heure ne nous

& de farine. Ceux qui nous tenoient, nous laissérent aller pour secourir le Commissaire qui crioit comme un fol.

A peine furent-ils entrez qu'on leur ferma les yeux comme aux autres ; ils alloient comme des poules aveuglées, & se rencontrant les uns les autres, se donnoient de si grands coups, qu'ils se rompoient les dents dans la gueule.

Comme nous les vîmes dans ce desordre, nous chargeâmes sur eux tous ensemble, & eux-mêmes se chargérent encore l'un l'autre jusqu'à ce que n'en pouvant plus, ils se laissérent tomber à terre, où les coups de poings & de pieds pleuvoient & grêloient incessamment sur eux. Ils ne disoient mi ne se remuoient non plus que s'ils eussent été morts ; & si quelqu'un ouvroit tant soit peu la bouche pour crier, elle étoit aussi-tôt remplie de farine.

Nous leur attachâmes pieds & mains, & les traînâmes comme des Pourçeaux, puis les traînâmes

dans

dans la cave, & dé-là dans l'huile comme des Poissons à frire. Ils se veautroient comme des Cochons dans un bourbier. Nous fermâmes les portes, chacun s'en allant chez lui.

Le Maître de cette maison qui étoit allé à la campagne revint, & trouvant les portes fermées, & que personne ne lui répondoit (car la Niéce à qui il avoit confié sa maison, & qui avoit permis d'y faire le festin craignant son Oncle, s'étoit enfuite avec nous chez son pere) il fit ôter les serrures des portes, & quand il vît sa maison semée de farine & ointe d'huile, il se mit en telle colére qu'il crioit comme un enragé. Il fut à la cave où il trouva son huile répanduë, & la Justice qui nâgeoit dedans. Et avec la rage qu'il avoit de voir perdre son bien, il donna tant de coups de bâton au Commissaire & à ses Records, qu'il les laissa demi morts.

Il apelle ses Voisins, & tous ensemble les mirent à la ruë, où les enfans

Quelques-uns d'eux y fu;ent avec moi, & les autres demeurérent pour garder le troupeau. Ils entrérent en l'Hermitage, & demandérent au bon Hermite s'il vouloit mourir; il dit qu'oüi, & mentoit; car il ne le vouloit pas, mais il y étoit contraint contre sa volonté.

Comme je vis qu'il persévéroit toûjours à dire oüi, je lui demandai s'il desiroit que ces Pasteurs fussent les Notaires & exécuteurs de son Testament. Il répondit; oüi. Je lui demandai encore s'il me laissoit son unique & legitime heritier. Il dit, oüi; je poursuivis, s'il ne confessoit pas que ce qu'il possedoit, & ce qu'il pouvoit posseder de droit, il me le devoit, pour les agréables services & plaisirs qu'il avoit reçû de moi. Il dit encore, oüi. Là j'eusse souhaité que ç'eût été le dernier accent de sa vie; mais comme je vis qu'il lui restoit encore quelque peu d'haleine, afin qu'il ne l'employât à mon desavantage, je poursuivis mes demandes, faisant cependant qu'un de

: ces Pasteurs écrivit tout ce
r'il disoit ; ce qu'il fit sur une
iuraille avec du charbon , parce
u'il n'avoit ni écritoire ni plu-
ie. Je lui dis s'il vouloit que
: Pasteur signât pour lui ce qu'il
voit dit, puisqu'il ne le pouvoit
ire lui-même, & il mourut en di-
nt toûjours oüi , oüi.

Nous donnâmes ordre pour l'en-
velir, faisant une sépulture dans
n Jardin, le tout à la hâte ,
irce que j'avois peur qu'il ressu-ci-
t. Je priai les Pasteurs à gouter ,
ais ils me remerciérent à cause
ie c'étoit l'heure qu'ils devoient
paître leur troupeaux. Ils s'en
lérent donc, après m'avoir té-
oigné le regret qu'ils avoient de
a douleur.

Je fermai la porte de l'Hermi-
ge , & regardant par tout , je
ouvai un grand vaisseau de bon
n , & un autre d'huile ; deux
uches de miel , deux cochons ,
rce chair salées , & quelques
uits secs.

Tout ceci me plaisoit extrême-

ment : mais ce n'étoit pas encore ce que je cherchois. Je trouve ici coffres pleins de linge, & au coin d'un, un habillement de Femme. Cela me rendit tout surpris, & plus encore de voir qu'un homme aussi prévoyant fut sans argent. J'eus l'intention d'aller à sa sépulture, lui demander ce qu'il en avoit fait. Mais il me sembla qu'après le lui avoir demandé, il me répondit ; ignorant penses-tu qu'étant dans un lieu desert, sujet aux voleurs & brigands, je le dûsse tenir dans un coffre en danger de perdre ce que j'aimois plus que ma vie ?

Cette inspiration, comme si je l'eusse véritablement reçûë de sa bouche, me fit chercher par tous les coins, & n'y trouvant rien, je considérois, si j'avois à cacher de l'argent en ce lieu, où est-ce que je le cacherois, afin qu'aucun ne le trouvât, & dis en moi-même que ce seroit en cet Autel. Je m'en approche, & ôtant le devant de l'Autel, qui étoit de terre cuite au soleil,

leil, je vis alors une petite fente de la grandeur d'une Réale ; le sang commença à me broüir, & le cœur à palpiter.

Je pris une bêche, & en moins de deux coups je jettai la moitié de l'Autel par terre, & découvris les Reliques qui y étoient ensevelies. Je trouvai un pot tout plein d'argent que je contai, & trouvai qu'il y avoit six cens Réales.

Le contentement d'avoir trouvé cet argent fut si grand, que j'en pensai mourir de joye. Je le tire de l'Autel, & fis un creux hors de l'Hermitage où je l'enterrai, afin que si l'on me vouloit tirer de-là, je trouvasse dehors ce que j'aimois le mieux.

Cela fait je pris l'habit du défunt Hermite, & m'en allai dans la Ville avertir le Prieur de la Confrérie de ce qui s'étoit passé, n'oubliant pas à racommoder l'Autel comme il étoit auparavant.

J'y trouvai assemblez tous les Confréres d'où dépendoit cet Hermitage, qui étoit de l'invocation

de Saint Lazare, d'où je conjecturai un bon augure pour moi.

Comme les Confréres me virent déja chenu, & l'aspect vénerable, qui est-ce qui importe le plus en telles charges; encore qu'ils fissent quelque difficulté sur ce que je n'avois point de barbe, car comme il n'y avoit pas long-tems que je me l'étois rasée, elle n'étoit pas encore revenuë; ce nonobstant voyant par le raport des Bergers que le défunt m'avoit fait son héritier, ils me donnérent la provision de la Chapelle.

Je me souvins, à-propos de barbe, d'une chose que me dit autrefois un Moine, qu'en sa Religion ni aux autres plus réformée, ils ne faisoient Supérieur aucun qui ne fut bien barbu; tellement qu'il arrivoit souvent qu'on en excluoit les plus capables à faute de barbe, & qu'on en élisoit d'autres moins habiles, pourvû qu'ils eussent de la laine; comme si le bon gouvernement dépendoit du poil, & non de l'entendement meur & olitude.

Ils admonestérent de vivre avec le bon exemple & réputation que mon prédécesseur avoit acquise, étant tel que tous le tenoient pour Saint. Je leur promis de vivre comme un Hercule.

Il m'avertirent que je ne demandasse point l'aumône que les Mardis & les Samedis, parce que si je la demandois les autres jours, les Freres Mendians me châtieroient.

Je leur promis de faire tout ce qu'ils m'ordonneroient, & leur dis particuliérement que je n'avois point d'envie de me mêler avec eux, parce que j'avois éprouvé déja en partie ce qu'ils sçavoient faire.

Je commençai à demander l'aumône par les portes, avec un ton bas, humble & dévot, comme je l'avois apris à l'Ecole de l'Aveugle : Je faisois cela, non par nécessité, mais parce que c'est l'usage & la coûtume des Mendians, qui tant plus ils ont, tant plus ils demandent, & avec plus de plaisir.

Ceux qui m'entendirent deman der pour la lumiére de Saint Lazare ne connoissant point la voix, sortirent aux portes pour me voi & s'étonnans de voir un autre Ils me demandérent où étoit le Pe re Anselme, (car ainsi se nommoi le bon Hermite défunt) je leur ré pondis qu'il étoit mort.

Les uns disoient, Dieu lui fas se paix, il étoit si bon : Les au tres, son ame joüit maintenant de l'éternelle félicité ? Ceux-ci, beni soit celui qui menoit un telle vie, en six ans il ne mange chose qui fût chaude. Ceux-là di soient, qu'il se passoit avec d pain & de l'eau. Quelques petite étourdies sottement pieuses, se mettoient à genoux, invoquant le Pere Anselme.

L'une d'elles me demanda ce qu j'avois fait de son habit. Je lui [d] que c'étoit celui-là même que portois. Elle tire ses ciseaux, sans dire ce qu'elle vouloit faire commence d'en couper une piéc du premier bout qu'elle renco

tra

tra, disant ? Ne vous étonnez pas mon Frere, si je veux avoir des Reliques de ce Bienheureux, je vous payerai le dommage que j'ai fait à votre habit.

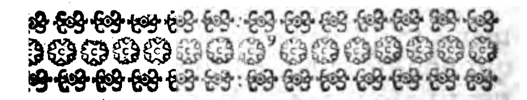
Ha ! disoient quelques-unes, sans doute on le Cannonisera avant qu'il soit six mois, car il a déja fait plusieurs Miracles : Tant de gens accoûroient pour voir son Sépulche, que l'Hermitage en étoit toûjours plein tellement qu'il fut nécessaire de le tirer de-là, pour le mettre au dessous d'un petit couvert qui étoit au-devant de l'Hermitage. Dès-lors je ne demandai plus pour la lumiére de Saint Lazare, mais pour celle du Bienheureux Anselme.

Je n'ai jamais pû entendre ce moyen de demander l'aumône pour éclairer les Saints, qui sont eux-mêmes lumiéres. Mais je ne veux pas toucher cette corde qui sonneroit mal. Je ne me souciois nullement d'aller à la Ville, parce que j'avois tout ce que je voulois

en l'Hermitage : Mais afin qu'on ne dit pas que j'étois affez riche ; & que pour que cela je ne demandois point l'aumône , j'y fus le jour enfuivant , où m'arriva ce qu'on verra au Chapitre qui fuit.



CHA-



CHAPITRE XVII.

Lazarille se veut marier pour la seconde fois.

NOus voyons souvent plusieurs hommes s'élever de la poussiére de la terre, sans çavoir comment il se trouvent si iches, honorez, estimez, & craints l'un chacun. Si on demande, cet homme est-il sage, discret ou a-t'il quelques grandes perfections? On vous dira que non. D'où lui est donc venu tant de bien? On vous répondra de la fortune.

D'autres au contraire, qui sont iscrets, sages & prudens, pleins e perfections, & capables de gouerner un Royaume, se voyent abatus, rebutez, pauvres, & sont le népris du monde. Si vous en demanez la cause, on vous dira que le nalheur les poursuit.

C'eſt auſſi, comme je crois, & le même malheur qui me pourſuit, & qui voulut laiſſer en moi un exemple au monde de ce qu'il peut. Car depuis qu'il eſt fait, n'y a point eu d'homme ſi combatu de ſa mauvaiſe fortune.

Comme j'allois un jour mandiant par la ruë, demandant pour la lumiere de Saint Lazare, car par la Ville, je n'oſois pas demander pour le Bienheureux Anſelme; ceci n'étoit que pour les ſottes qui venoient faire toucher leurs Chapelets à ſon Sépulchre, où ſelon leur dire il faiſoient pluſieurs Miracles. Je [illegible] à une porte, & demandant comme aux autres, j'oüis qu'on me diſoir de deſſus un dégré, Pere pourquoi ne montez-vous pas; montez, montez qu'elle nouveauté eſt celle-ci? Je montai, & au milieu du degré qui étoit un peu obſcur je trouvai des Femmes, dont les unes ſe pendoient à mon col, les autres me prenoient les mains, & me demandoient la cauſe pourquoi elles ne m'avoient vû depuis huit jours.

Quan[illegible]

ɿand nous eûmes achevé de mon-
les degrez, & qu'elles me virent
visage à la clarté des fenêtres, el-
demeurérent toutes ébaïes, se
;ardant l'un l'autre sans parler non
ıs que des statuës, & elles se mi-
ıt tellement à rire, qu'il sembloit
'elles l'eussent pris à tâche.
Le premier qui parla fut un petit
fant, disant ; celui-ci n'est pas
ɔn Papa. Après que ces grands
ats de risée furent un peu apai-
, les Femmes qui étoient qua-
, me demandérent pour qui je
nandois l'aumône. Je répondis
e c'étoit pour S. Lazare. Et com-
:nt demandez-vous, dirent-elles,
Pere Anselme n'est-il pas bien ?
:n répondis-je, rien ne lui fait
l, car il y a aujourd'hui huit
ırs qu'il mourut.
Quand elles oüirent cela, elles se
rent si fort à pleurer, que si la ri-
avoit été grande auparavant,
pleurs furent encore plus grands.
lles-ci pleuroient, celles-là s'ar-
hoient les cheveux, & tous en-
ıble faisoient une musique si dis-
cordante,

cordante, qu'elles sembloient des Nonnains enrumées.

L'une disoit, que ferai-je malheureuse sans mari, sans apui, sans conseil? Où irai-je; qui m'assistera? ô amére nouvelle! qu'elle infortune est celle-ci?

L'autre commença ses plaintes de cette façon! O mon Gendre, & mon Maître, comment nous as-tu laissez, sans te départir de nous; ô mes petits Neveux, orphelins & desolez, où est maintenant votre bon Pere!

Les enfans haussoient le dessus de cette musique mal concertée. Tous pleuroient, tous crioient, tous en étoient en plaintes & lamentations.

Quand les eaux de ce grand déluge eurent un peu cessé, elles s'informérent à moi comment, & de quoi il étoit mort. Je le leur contai, & le Testamment qu'il avoit fait me laissant pour son légitime héritier.

Là fut le pis de tout, les larmes se tournérent en fureurs, les pleurs en blasphêmes, & les plaintes en menaces.

menaces Vous êtes le meurtrier qui l'avez tué pour voler ſon bien, diſoit la plus jeune, mais vous ne vous en rirez pas; car cet homme étoit mon Mari, & ces trois petits Enfans ſont ces Fils; ſi vous ne nous donnez ſon bien, nous vous ferons prendre; & ſi la Juſtice ne le fait, il y a des épées & des poignards pour vous ôter mille vies, ſi vous en aviez autant.

Je leur dis comment j'avois de bons témoins, devant leſquels il avoit fait ſon Teſtament. Tout cela, dirent-elles, ſont tromperies & fauſſetez, car le jour que vous dites qu'il mourut, il fut ici, & dit qu'il n'avoit aucune compagnie.

Comme je vis que le Teſtament ne s'étoit point fait par acte de Notaire, & que ces Femmes me menaçoient avec la malheureuſe expérience que j'avois faite de procez & de la Juſtice, je réſolus de leur parler doucement pour voir ſi je pourrois conſerver par la douceur, ce que je ſçavois bien que je perdrois par la Juſtice, joint que les larmes de la nouvelle Veuve avoient pénétré

tré jusques dans mon cœur. Ainsi je leur dis qu'elles s'apaisassent, & qu'elles ne perderoient rien avec moi, & que si j'avois accepté l'hérédité, s'avoit été sur la croyance que j'avois que le défunt n'étoit point marié, n'ayant jamais oüi dire que les Hermites se mariassent.

Ayant abandonné toute tristesse & mélancolie, ils recommencérent à rire, disant; qu'il paroissoit bien que j'étois nouveau, & peu expérimenté en cet office, puisque je ne sçavois point que quand on disoit un Hermite solitaire, cela ne s'entendoit pas qu'il dût être séparé de la compagnie des Femmes, n'y en ayant aucun qui n'en eut une pour le moins, avec laquelle il put passer le tems, qui lui res[...]it de sa contemplation, en exercices [...]étuels, imitant tantôt Marie, & t[...]ntôt Marthe; principalement étant des gens qui avoient plus de connoissance que le commun de la volonté de Dieu, qui veut que l'homme ne soit point seul; ainsi ce malheureux, pour se con-[...]rmer à cette volonté, en[...]ourrissoit

soit quatre, cette pauvre Veuve, moi qui suis la Mere, ces deux Filles qui sont ses Sœurs, & ces trois Enfans qui sont ses Fils, où pour le moins tenus pour tels.

Alors celle qu'on apelloit Femme, dit qu'elle ne vouloit pas qu'on l'apellât Veuve de ce vieux pourri, qui ne s'étoit point souvenu d'elle au jour de sa mort; & qu'elle jureroit que ces Enfans n'étoient point à lui, & qu'elle annuloit les conventions matrimoniales.

Que contiennent ces convent lui dis-je.

Les convenions matrimoniales, répondit le Mere, que je fis quand ma Fille se maria avec cet ingrat, furent les suivantes, mais pour les dire, il est besoin de reprendre les erres, d'un peu plus loin. Etant une Ville apellée Duenus à six lieuës d'ici où j'avois mené une vie libre & débauchée, ces trois Filles m'étant demeurées de trois différens Peres, commençoient à êtres grandes; j'aperçûs aussi-tôt qu'entre ceux qui venoient me voir, il y en eut qui ne se

se contentant pas de l'oüaille, se vouloient attaquer à ces tendres aignelettes.

Voyant donc ce péril, & que d'ailleurs je n'y pouvois plus subsister, je me mis en voyage, & fis alte ici, où j'établis ma demeure. La renommée de ces trois Fillettes étant bien-tôt répanduë par tout, les jeunes hommes accoûrurent aussi-tôt comme moucherons au trou d'un tonneau ; Cependant parmi tous ceux qui y venoient je n'eus jamais tant d'inclination que pour le Saint Lazare, qui y étant venu demander l'aumône, vit cette fille, & en devint amoureux. Avec sa sainte & simple naïveté il me la demanda pour Femme. Je la lui donne aux conditions qui s'en suivent.

Le premier qu'il s'obligeoit à nourrir notre maison, & que ce que nous pourrions gagner seroit pour nous habiller ou pour l'épargner.

La seconde que si ma Fille prenoit quelquefois un Coadjuteur, attendu qu'il étoit un peu vieux, il lui seroit permis de l'endurer sans en dire mot.

La

La troisiéme que tous les Enfans qu'elle feroit, il les avouëroit pour siens, & comme tels leur promettoit dés lors tout ce qu'il avoit, & tout ce qu'il pourroit avoir; & en cas advenant que ma fille n'eut point d'enfans, il la faisoit sa légitime héritiére.

La quatriéme, qu'il n'entreroit point dans notre maison quand il verroit à la fenêtre quelque pot d'étain ou de terre, ou quelqu'autre vaisselle en signe qu'il n'y avoit point de place pour lui.

La cinquiéme, que quand il seroit à la maison & qu'un autre y viendroit, il se devoit cacher là ou nous lui dirions, jusqu'à ce que l'autre s'en fut allé.

La sixiéme & derniére, qu'il nous devoit aporter deux fois la semaine quelque ami connu qui fit la dépense d'un bon festin.

Ce sont les articles, poursuivit-elle, avec lesquels ce malheureux donna la foi de mariage à ma Fille & ma Fille à lui.

Le mariage fut fait & consommé, sans Vicaire ni Curé, parce qu'il nous

nous dit qu'il n'étoit pas nécessai
puisque son essence consistoit en
conformite des volontez, & int
tions mutuelles.

Je demeurai tout étonné de ce
me disoit cette seconde Célestine
des conditions ausquelles elles av
marié sa fille, ressemblant à un m
sans sçavoir que dire en cette per
xité. Mais elles ouvrirent le ch
à mon desir : car la Veuve se pe
à mon col, disant; si ce malheur
eut eu le visage de cet Ange, je l'
se aimé comme mon cœur. Et di
sant cela, elle me baisa.

Aprés ce baiser, entra je ne
quoi dans mon ame qui me c
mença d'embraser. Je lui dis qu
elle vouloit sortir de Veuvage &
recevoir pour le sien, je garde
non-seulement les articles accor
avec le défunt Hermite, mais e
re tous ceux qu'elle y voudroit
ter à son plaisir.

Elles se contentérent de cela
sant qu'elles vouloient seulem
que je leur donnasse tout ce
étoit en l'Hermitage, qu'elle

arderoient. Je le leur promis, en intention pourtant de garder l'argent pour une nécessité.

La conclusion du mariage demeura résoluë pour le lendemain ; & ce soir même comme elles envoyérent un chariot sur lequel elles emportérent tout le butin. Elles ne pardonnérent pas même au linge de l'Autel, ni aux vétemens du Saint. J'étois si picqué qu'elles m'eussent demandé le Phénix ou les eaux du fleuve Styx ; je les eussent encore données. Elles ne me laissérent qu'une pauvre paillasse pour me coucher comme un chien.

Comme ma femme future qui étoit venuë avec la charette vit qu'il n'y avoit point d'argent, elle s'ennuya ; car le Vieillard lui avoit dit qu'il en avoit, mais il n'avoit pas dit où il le mettoit. Elle me demanda si je sçavois où étoit le Tresor, je lui dis que non.

Elle qui étoit fine & rusée me prit par la main, afin que nous le cherchassions ensemble. Elle me mena par tous les coins & par toutes les cachettes de l'Hermitage, sans oublier le marche-pied de l'Autel, &

com-

comme elle vit qu'il avoit été racommodé depuis peu de tems, elle en conçût un mauvais soupçon.

Elle m'embrasse & me baise, me disant; ma vie, dis-moi où est l'argent, afin que par ce moyen nous fassions une joyeuse nôce. Je niai toûjours que je sçûsse où étoit l'argent.

Elle me prit derechef par la main, & me mena promener dehors autour de l'Hermitage, me regardant toûjours au visage, & quand nous fûmes au lieu où j'avois caché mon bien, je ne me pus jamais empêcher d'y porter les yeux.

Elle apelle sa Mere, lui disant; qu'elle le cherchât dessous une pierre que j'y avois mise. Sa Mere trouve mon argent, & je pensai trouver ma mort. Néanmoins je dissimulai, disant voilà dequoi faire bonne chére.

Elles me firent mille caresses, & s'en retournérent aussi-tôt à la Ville, car il étoit déja tard. Ils arrêtérent que j'irois le lendemain matin à leur maison, où nous ferions les plus joyeuses nôces qu'on ait jamais faites. Dieu veüille qu'ainsi soit, dis-je en

a moi-même. Je demeurai toute la uit entre l'espérance & la crainte ue ces Femmes ne me trompassent, ncore qu'il me semblât impossible u'il y eut de la tromperie sous un i bon visage. J'espérois de joüir de ette petite friande, ainsi que la nuit ne sembla plus longue qu'une mauvaise année.

Il n'étoit pas encore bien jour, qu'en fermant mon Hermitage, je m'en allai pour accomplir mon mariage, je ne me souvenois pas que je l'étois. J'arrivai à l'heure qu'elles le levoient.

Elle me reçûrent avec tant de joye, que je m'estimai trop heureux & toute crainte mise arriére, commence à faire & défaire dans la maison, comme si sçavoit été la mienne propre. Nous dînâmes si bien & avec tant de plaisir, qu'il me sembloit que j'étois en Paradis.

Elles avoient prié à dîner cinq ou six de leur amies. Après le repas nous dansâmes, & bien que je ne sçûsse pas danser, elles m'y contraignirent. C'étoit une chose digne de

risée

rifée de me voir danfer avec mes ha-
bits dHermite.

La nuit venuë, après avoir bie
foûpé, mieux bû, on me mena dan
une chambre bien accommodée, o
il y avoit un bon lit. On me dit qu
je me couchaffe là ; pendant qu'o
deshabilleroit mon Epoufe, une fe
vante me déchauffa, & fe retira, di
fant, que je me miffe au lit.

Auffi-tôt que j'y fus dedans toute
les Femmes entrérent dans ma cham
bre, & ma Femme en chemife ave
elles, à qui une portoit la queuë. L
premiére chofe qu'elles firent, fu
de me faire l'œil de fon derriére, di
fant ; que s'étoit là la premiére céré
monie.

Après cela quatre d'elles me pri
rent, deux par les pieds & deux pa
les bras. Quatre autres m'attaché
rent avec des cordes aux quatre pil
liers du lit, & je me vis étendu e
croix comme un Saint André.

Elles commencérent tous à rire d
voir mes triquebilles fur lefquelle
elles jettérent un fçeau d'eau froid
qui me fit jetter un grand cri. Elle

m

me dirent que je me tusse, & que si je ne le faisois point, que je pensasse à quoi j'étois né. Elles prirent un grand bassin d'eau chaude, dans laqu'elle elles me mirent la tête. Elles m'embrassoient, & quand je voulois crier, elles me donnoient tant de coups de foüet, que je me résolus de les laisser faire.

Elles me pelérent la tête, le menton, les paupiéres & les sourcils.

Patience, disoient-elles, car les cérémonies seront bien-tôt achevées, & vous joüirez de ce que vous desirez. Je les priai de me laisser; car l'apétit m'étoit déja passé. Une d'elles, la plus hardie tira un coûteau, disant aux autres tenez-le bien, & je ferai ensorte que la tentation de se marier ne le reprenne.

Eh! Monsieur l'Hermite, pensiez-vous donc que tout ce que nous disions fut Evangile! Ce n'étoit pas seulement l'Epître. Vous fiez-vous aux Femmes? Vous verrez maintenant comment vous en serez payé.

Comme je me vis en si grand danger, je fis tant que je rompis une corde,

corde, & un pillier du lit. Elles me détachérent alors, afin que je n'achevasse de le rompre, & m'envelopant dans une couverte, me bernérent jusqu'à me laisser pour mort. Ce sont, disoient-elles, les cérémonies avec lesquelles se commence notre mariage: s'il vous plaît de revenir demain au matin; nous acheverons le reste.

Elles me prirent à quatre, & me portérent loin de leur maison, me mettant an milieu de la ruë, où le jour me trouva, & les Enfans commencérent à courir, & à me faire tant de mal, que pour fuïr leur tumulte, je me sauvai dans une Eglise tout contre le grand Autel, où l'on chantoit alors une Messe.

Les Prêtres, voyant cette figure, qui ressembloit au Diable, qu'on peint aux pieds de saint Michel, se mirent à fuïr & moi après eux pour éviter les injures des Enfans.

Les gens qui étoient dans l'Eglise crioient, les uns disant, garre le Diable; les autres, garre le fol. Je criois aussi, que je n'étois ni fol, ni Diable; mais

mais un pauvre homme que mes péchez avoient mis ainſi.

Après cela tous ſe remirent, les Prêtres retournérent achever leur Meſſe, & le Sacriſtain me donna le tapis d'un ſépulchre pour me couvrir. Je me mis dans un coin, conſiderant le revers de fortune, & de quel côté qu'on la veüille prendre, il y a toûjours trois lieuës de mauvais chemin.

Ainſi je me réſolus de demeurer en cette Egliſe pour y achever ma vie, qui ſelon les maux qu'elle avoit ſouffert, ne pouvoit pas être guére longue, & afin auſſi que les Prêtres n'euſſent pas la peine de m'aller chercher ailleurs quand je ſerois mort.

Fin du ſecond & dernier Livre.

Afin de ſatisfaire en tout la curioſité du Lecteur, il ſçaura que Lazarille mourut dans ſon Hermitage, peu de tems après avoir écrit les Mémoires de ſa Vie, qu'il y fut enterré dans ſa Chapelle, & qu'on y voit encore ſon Tombeau avec cette.

EPITAPHE.

CY GYT.

FRERE LAZARE GONZALES surnommé DE TORMES,

Qui après avoir fait sur le Théatre de ce monde, les Personnages de

Garçon d'Aveugle, Clerc de Village, Valet de toutes sortes de Maîtres,

Marchand d'eau, Crieur public, Marchand aux Indes, Monstre Marin; Ecuyer, &c.

Mourut Hermite le 12. de Septemb. âgé de 39. ans 9. mois & 11 jours.

R. I. P.

TABLE

TABLE DU TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

Fin de la Table du Tome second.


WIDENER
BOOK DUE
WIDENER
JUN 1 5 1996
BOOK DUE
WIDENER
NOV 1 0 1998
BOOK DUE
WIDENER
WIDENER
SEP 8 1997
SEP 1 0 1997
CANCELLED
BOOK DUE


3 2044 019 896 232


VE
RI
TAS

